n° 188 **FICTION** août 1969

FICTION

NOUVELLES

Philip K. Dick La foi de nos pères 15
Robert Taylor Le collecteur d'art 54
Alfred Bester Adam sans Eve 63
Barry Malzberg La guerre définitive 80
Jean-Michel Ferrer Décennat 112
Monica Sterba La chambre de Cyprien 119

CHRONIQUE

Gérard Klein Bilbo ou le prophète du Seigneur des Anneaux 147

RUBRIQUE

Résultats du questionnaire 153

Couverture de Mario Sarchielli

Le lieutenant von Horst, membre d'une expédition d'exploration en Pellucidar, est oublié et laissé sur place dans ce monde perdu. Il doit affronter, seul, les multiples périls qui le guettent à chaque pas : monstres étranges, animaux préhistoriques et hommes des cavernes. Et il lui est donné de rencontrer l'amour d'une jeune esclave barbare : c'est le sujet de **Retour à l'âge de pierre.**

Dans **Terre d'épouvante**, on retrouve David Innes, découvreur originel et premier empereur de Pellucidar, ainsi que sa bien-aimée Diane la Magnifique. David doit lutter pour échapper aux féroces guerrières de Oog et pour délivrer Diane tombée aux mains des sinistres Jukans. Mais parviendra-t-il ensuite à traverser la terre sauvage d'Azar, où les fourmis géantes capturent les hommes pour les dévorer, et où les étranges Ruvans emmènent leurs esclaves vers les mystérieuses Iles Flottantes ?

Du roman populaire par un maître du genre, avec ce savoureux mélange d'aventures fabuleuses et de fantastique épique, et ce parfum « d'avant-guerre » si cher au cœur des amateurs qui découvrirent les premiers Burroughs, jadis, dans des illustrés devenus légendaires.

Voir annonce au dos de la couverture

Bon de commande page 6

Gaston Leroux, pour beaucoup, c'est avant tout le créateur de Rouletabille et de Chéri-Bibi, deux héros qui marquèrent profondément — au même titre qu'Arsène Lupin ou Fantômas — le roman d'aventures policières populaire du XXe siècle. Mais ce n'est sans doute pas dans les œuvres qui leur sont consacrées que Leroux a donné sa pleine mesure. Le meilleur de son inspiration, il faut plutôt le chercher dans la plupart de ses autres livres, souvent mal connus. Ce magicien de l'imagination était plus à son aise quand il faisait éclater les barrières d'un genre, quand il donnait libre cours à une verve bouillonnante, qui l'entraînait vers les horizons fantastiques les plus imprévisibles.

Le fauteuil hanté, Le cœur cambriolé, La double vie de Théophraste Longuet, Les Mohicans de Babel, Le fantôme de l'Opéra : autant de titres où, dans cette perspective, se manifeste le véritable génie de Leroux : celui de l'insolite poussé jusqu'à la démesure poétique. Il ne s'agit plus de roman policier, ni de roman fantastique, ni de feuilleton d'aventures. Toute étiquette, toute définition trop stricte amenuiserait les proportions de tels ouvrages. On y trouve tour à tour le drame et le mélodrame, des énigmes affolantes et de terrifiques péripéties, un humour paroxystique et une tendresse toute romantique, le tout dans un climat de fantastique onirique où s'affrontent des personnages violents, passionnés, monstrueux ou bonffons. Le délire romanesque est ici poussé à son comble, mais il est canalisé par le sens profond de la construction dramatique que possédait Leroux, en maître conteur qui savait sur le bout du doigt l'art de tenir son public en haleine et de le mener, de rebondissement en rebondissement, par une série de points culminants.

Dans ce domaine, **La poupée sanglante** et **La machine à assassiner** sont deux livres exemplaires. Deux titres dont l'énoncé est à lui seul un programme et devrait suffire à mettre l'eau à la bouche des amateurs. Deux longs romans qui se font suite et composent une seule fresque où le mystère rocambolesque règne en maître, où du vampirisme à l'homme-machine les thèmes du fantastique et de la science-fiction s'entremêlent, exploités selon une optique que seul pouvait adopter un aussi singulier créateur que Gaston Leroux.

Bon de commande page suivante

BON DE COMMANDE

à adrésser aux Editions OPTA **« F »**

24, rue de Mogador - Paris (9e)

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré.

	Francs français et suisses	Francs belges
☐ *Au cœur de la Terre* *Pellucidar* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	310
☐ *Tanar de Pellucidar* *Tarzan au cœur de la Terre* par EDGAR RICE BURROUGHS	31	310
☐ *Histoire du futur* (tome 1) par ROBERT HEINLEIN	31	310
☐ *Les rois des étoiles* *Retour aux étoiles* par EDMOND HAMILTON	31	310
☐ *Les amants étrangers* *L'univers à l'envers* par PHILIP JOSÉ FARMER	31	310
☐ *A la poursuite des Slans* *La faune de l'espace* par A. E. VAN VOGT	31	310
☐ *En attendant l'année dernière* *A rebrousse-temps* par PHILIP K. DICK	32	320
☐ *Histoire du futur* (tome 2) par ROBERT HEINLEIN	39	390
☐ *Cristal qui songe* *Les plus qu'humains* par THEODORE STURGEON	36	360
☐ *Retour à l'âge de pierre* *Terre d'épouvante* par EDGAR RICE BURROUGHS	32	320
☐ *La poupée sanglante* *La machine à assassiner* par GASTON LEROUX	36	360

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
- **— un chèque bancaire ou un mandat-poste**
- **— un virement chèque postal** } **C.C.P. OPTA Paris 15.813.98**
- **— un mandat de versement**

Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

ROBERT SILVERBERG

Perris

HARLAN ELLISON

Le dormeur aux mains calmes

C.C. MacAPP

Au pays des Llangs

H.B. FYFE

Manège sans fin

Précédents titres disponibles dans la collection Galaxie-Bis :

3 - ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
5 - CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
6 - JAMES BLISH - Semailles humaines
7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers

Titres à paraître :

12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Pour commander les précédents titres ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

GALAXIE-BIS : BULLETIN D'ABONNEMENT

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro : ......

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)

Pour la Belgique : FB 335
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

Pour la Suisse : FS 33,50
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12.6112

GALAXIE-BIS : BON DE COMMANDE

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

- ☐ 3 — ISAAC ASIMOV - Les courants de l'espace
- ☐ 5 — CLIFFORD D. SIMAK - Les fleurs pourpres
- ☐ 6 — JAMES BLISH - Semailles humaines
- ☐ 7 — PHILIP K. DICK - Loterie solaire
- ☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
- ☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
- ☐ 10 — PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
- ☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure

(Chaque volume : 6 F. Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. Paris 15-813-98
(rayer les mentions inutiles)


PORTO
CRUZ
MADÈRE
CRUZ
PORTO
CRUZ

Voici les auteurs que vous pourrez lire entre autres dans les futurs numéros de FICTION :

Poul Anderson
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Fredric Brown
John Brunner
Algis Budrys
Philip K. Dick
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Au prochain sommaire de "Fiction" :

RICHARD MATHESON

Intrusion

CATHERINE L. MOORE

L'ombre du dieu noir

J.G. BALLARD

Les mille rêves de Stellavista

GÉRARD KLEIN

Avis aux directeurs de jardins zoologiques

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

1. Dans « Fiction »

ALFRED BESTER	**4**	L'homme que Vénus va condamner
	5	Le temps n'arrange pas tout
	24	L'androïde assassin
	62	Qui a tué Mahomet ?
	67	M. Belzébuth est en conférence
	S. 3	On demande poète
	123	Ces derniers temps
	160	Le compensateur
PHILIP K. DICK	**4**	Le sacrifié
	9	Le soulier qui trouva chaussure à son pied
	29	Le père truqué
	137	Le retour des explorateurs
	153	De mémoire d'homme
	162	Mini-révolte
	182	Cantate 140
	185	Un auteur éminent
JEAN-MICHEL FERRER	**124**	...en beauté
	125	Céphéide
	S. 5	Le jour de Justice
	127	...et jeune à nouveau
	138	Fin de contact
	140	Une vie alternative
	142	Miracle d'une nuit d'été
	144	Blanchitude
	145	Le monde terne de Sébastien Suche
	162	Trêve en 2090
	S. 12	Intervention sur Halme
	169	Journal d'un ambassadeur malheureux
	182	Yargla

2. Dans « Galaxie »

PHILIP K. DICK	**4**	L'imposteur
	5	Les défenseurs
	6	La voix venue du ciel
	7	Quelle chance d'être un Blobel !
	13	Jeu de guerre
	19	Projet Argyronète
	22	Si Cemoli n'existait pas
	23	Simulacre
	30	Syndrome de retraite
	32, 33, 34	Nous les Martiens
	38	Loué soit Mercer
	42	Match retour
	43	Quel agresseur ?
	S. 7	Loterie solaire
	54, 55	Les convertisseurs d'armes

PHILIP

K. DICK

La foi de nos pères

C'est à dessein que nous programmons cette nouvelle de Dick au moment où sort, dans la collection Galaxie-Bis, son roman Le dieu venu du Centaure. *Les deux œuvres ont en effet plusieurs points communs :* 1°) *elles appartiennent l'une et l'autre à la veine récente de Dick, puisque le roman date de 1964 et la nouvelle de 1967 ;* 2°) *elles font toutes deux intervenir l'usage des drogues hallucinogènes comme facteur d'inspiration et source de moyens d'expression ;* 3°) *elles débouchent, selon des voies complémentaires, sur une conclusion où se trouvent posés, de façon neuve et provocante, les problèmes de Dieu, du bien et du mal, en termes qu'on pourrait qualifier de « matérialisme métaphysique ».*

Comme bien d'autres écrivains avant lui, Dick s'est essayé, depuis

plusieurs années, à expérimenter l'action de la drogue sur la création littéraire. Encore convient-il ici de rectifier les idées préconçues. Il ne s'agit pas, dans un cas pareil, d'écrire directement « sous l'influence » de la drogue (ce qui donnerait des résultats assez informels), mais de tirer parti après coup des souvenirs qu'on garde de l'expérience et de s'en inspirer « à froid » au moment où l'on écrit.

Dick s'est expliqué sur le sens que revêt pour lui cette recherche dans la postface qu'il a rédigée pour la récente édition de deux de ses romans au C.L.A. : « Je crois fermement qu'il existe des réalités métaphysiques — ou, si l'on préfère, des réalités que la science n'a pas encore rencontrées. A ce point de vue les hallucinogènes me paraissent particulièrement prometteurs. Ils permettent à une personne douée d'une vision du monde normale, non altérée, de voir tout à coup ce monde sous un angle déformant et improbable ; tout est changé ; tout est neuf, mystérieux et original. C'est, en un sens, un autre univers. Je n'irai pas jusqu'à soutenir que les hallucinations engendrées par le LSD sont « réelles » et que la réalité antérieure ne l'est pas. Mais j'ai la conviction que certains aspects de l'expérience que nous fait vivre l'hallucination, qu'elle soit issue de la drogue ou d'une psychose temporaire, peuvent bizarrement, incompréhensivement, être réels — réels au sens le plus courant et le plus sérieux. »

Ce qui est intéressant dans de tels propos, c'est qu'aux yeux de tout lecteur du Dieu venu du Centaure, *ils recoupent exactement le thème essentiel du livre, qui est celui de l'interpénétration entre l'univers « réel » et une série d'univers « imaginaires », issus de la drogue, mais dont la part de réalité devient envahissante au point de déborder sur ce qui semblait être le seul réel vrai et authentique. Cela dit, l'opposition univers réel - univers factice, sous-entendant l'ambiguïté de la trame de la réalité, existait déjà depuis bien longtemps à l'état de thème récurrent dans l'œuvre de Dick, et ce bien avant sa « période LSD ». Pour Dick, le LSD a été avant tout le révélateur permettant à son imagination d'auteur de SF, déjà orientée dans certaines voies, de s'y exercer plus librement et plus en profondeur.*

Il est donc relativement peu important, somme toute, que Le dieu venu du Centaure *ou* La foi de nos pères *découlent de « voyages » hallucinogènes. Ce qui compte, c'est que Dick soit Dick et personne d'autre, et que son subconscient d'écrivain n'ait retenu de ces expériences que ce qui était susceptible d'aboutir à un produit littéraire achevé. Faut-il le rappeler ? Ce n'est pas la drogue qui donne à quelqu'un du talent. Chez Dick, le talent préexiste à la drogue et celle-ci n'est qu'une « méthode » de travail. Une méthode dont les résultats pourraient être sans intérêt mais qui, dans le cas présent, s'avère payante. Ce qu'expliquait Harlan Ellison en présentant* La foi de nos pères *dans son anthologie* Dangerous visions. *C'est en effet pour ce recueil de prestige (32 récits inédits d'auteurs en vogue et de représentants de la nouvelle vague) que Dick avait écrit, à la demande d'Ellison, le présent récit. Voici un extrait des lignes d'Ellison à ce propos :* « Ayant vu des années durant des gens se leurrer sur les avantages de la drogue, je suis convaincu que le processus créateur n'est jamais aussi fécond que lorsqu'il s'opère en toute lucidité dans le cerveau de l'écrivain. Mais un démenti à

cette théorie est offert par Philip Dick. Ses expériences avec le LSD et autres hallucinogènes, ainsi qu'avec des stimulants de la gamme des amphétamines, l'ont amené à des œuvres aussi étonnantes que la nouvelle que vous allez lire. Une question se pose alors : quelle validité conserve l'ensemble de la théorie face à une exception telle que la réussite à laquelle parvient Dick ? Je ne hasarderai pas de réponse. Je ne peux avancer qu'une hypothèse : il n'est pas exclu que les drogues psychédéliques soient capables, si elles sont convenablement administrées, d'ouvrir à l'esprit créateur des zones entièrement nouvelles — zones qui, jusqu'à présent, ne nous étaient pas perceptibles. »

Il reste un détail à souligner. Les commentateurs qui ont décrit les effets du LSD ont notamment insisté sur deux points : d'une part l'aspect traumatisant de l'expérience (le sujet peut se retrouver confronté à des cauchemars terrifiants issus de son propre subconscient) et d'autre part l'approche théologique (des athées confirmés ont éprouvé l'intuition de la divinité). De l'un et l'autre de ces phénomènes, il est manifeste que Dick a tiré matière à une projection littéraire. Pour le dernier d'entre eux, il aboutit comme on l'a dit à une métaphysique peu orthodoxe, une sorte d'image inversée de la théologie traditionnelle. Pour le premier, une constatation s'impose : si La foi de nos pères *et surtout* Le dieu venu du Centaure *sont des textes aussi impressionnants, c'est bien parce qu'ils s'appuient, non sur des terreurs inventées, mais sur des terreurs vécues. C'est ce qui donne à de telles œuvres un caractère assez unique en leur genre.*

A. D.

MARCHANT dans les rues d'Hanoï, il croisa un camelot cul-de-jatte monté sur une planche à roulettes qui apostrophait les passants d'une voix stridente. Tchien ralentit, prêtant l'oreille, sans toutefois s'arrêter. Les affaire qui l'appelaient au ministère de l'Artisanat culturel absorbaient trop son attention pour qu'elle pût se fixer ailleurs. C'était comme s'il était tout seul, comme si les bicyclettes, vélomoteurs et motos à réaction n'existaient pas. Même le camelot cul-de-jatte n'avait qu'une existence vague.

— « Camarade, » l'interpella néanmoins ce dernier en s'élançant à sa poursuite sur sa planche à roulettes actionnée par une batterie à hélium. « Camarade, je possède un assortiment complet d'herbes médicinales éprouvées, recommandées par des milliers d'utilisateurs fidè-

les. Faites-moi part de vos maux et je vous viendrai en aide. »

Tchien ralentit encore. « Mais je ne souffre d'aucun mal. » Excepté, ajouta-t-il en son for intérieur, cette affection chronique des membres du Comité Central, cet affreux esprit d'arrivisme qui consiste à vouloir mesurer en permanence dans la hiérarchie officielle le degré de solidité de chaque carrière, la mienne y comprise.

— « Je sais guérir par exemple le mal des radiations, » psalmodia derrière lui la voix du cul-de-jatte. « Ou intensifier si besoin est les éléments de l'accomplissement sexuel. Je sais enrayer une évolution carcinomateuse, et même le redoutable mélanone, parfois appelé tumeur noire. » Soulevant un plateau où étaient disposés des flacons, des petites boîtes en aluminium et des pots en plastique contenant des poudres de toutes les couleurs, le camelot poursuivit de sa voix chantante : « Si un rival s'avisait de vouloir usurper votre enviable situation bureaucratique, j'aurais ici un onguent qui, présenté sous la forme d'un inoffensif baume dermique, est en réalité une toxine dont l'action ne pardonne pas. Et mes prix, camarade, sont fort peu élevés. A titre de faveur tout à fait spéciale envers quelqu'un d'aussi distingué que vous l'êtes, j'accepterai même en paiement les dollars inflationnistes d'après-guerre, soi-disant agréés internationalement, en réalité guère plus précieux que du vulgaire papier hygiénique. »

— « Allez vous faire pendre, » fit Tchien en hélant un taxi hovercar qui passait. Il avait déjà trois minutes et demie de retard à son premier rendez-vous de la journée, et au ministère ses bougres d'enflés de supérieurs devaient mentalement prendre note, de même que ses subordonnés d'ailleurs.

Le camelot poursuivit tranquillement : « Camarade, il faut que vous m'achetiez quelque chose. »

— « Et pourquoi ? » fit Tchien avec indignation.

— « Parce que, camarade, je suis un ancien combattant. J'ai fait la guerre finale de libération nationale aux côtés du Front Démocratique Populaire Uni contre les impérialistes ; j'ai perdu mes extrémités pédestres à la bataille de San Francisco. » Sa voix était triomphante à présent, et cauteleuse. « Parce que c'est la loi. Si vous refusez d'acheter à un ancien combattant, vous êtes passible d'une amende et peut-être d'une peine de prison — sans compter la disgrâce par-dessus le marché. »

D'un geste résigné, Tchien fit signe au hovertaxi de poursuivre

son chemin. « C'est bon, » déclara-t-il. « Je vais vous acheter quelque chose. » Il embrassa d'un rapide coup d'œil le maigre étalage d'herbes médicinales. « Ça, » décida-t-il en pointant son index au hasard sur un sachet de papier au fond du plateau.

Le camelot se mit à rire. « Ça, camarade, c'est un spermatocide destiné aux dames qui, pour des raisons politiques, n'ont pas pu se faire attribuer la pilule. Il ne pourrait vous être que d'une médiocre utilité, en fait d'aucune, puisque vous êtes un homme. »

— « La loi, » répliqua Tchien avec acidité, « ne m'oblige aucunement à vous acheter quelque chose qui me soit utile ; il suffit que je vous prenne quelque chose. Je prends ça. « Il sortit de sa poche un porte-billets gonflé de coupures inflationnistes d'après-guerre qu'en tant que fonctionnaire du gouvernement il touchait quatre fois par semaine.

— « Dites-moi quels sont vos problèmes, » fit le camelot.

Tchien le dévisagea, étonné par cette intrusion dans sa vie privée, émanant de quelqu'un d'étranger au gouvernement.

« D'accord, camarade, » fit le camelot en voyant son expression. « Ce n'est pas pour me mêler de ce qui ne me regarde pas. Mais en tant que docteur — guérisseur herboriste — il convient que je sache le plus grand nombre de choses possible. » Il sembla méditer ; son visage décharné s'assombrit. « Est-ce que vous regardez exagérément la télévision ? » demanda-t-il abruptement.

Pris de court, Tchien répondit : « Tous les soirs. Sauf le vendredi, où je vais à mon club pratiquer cet art ésotérique importé de l'Occident déchu qu'est la capture des bouvillons au lasso. » C'était sa seule faiblesse ; hormis cela, il se consacrait entièrement aux activités du Parti.

Le camelot avança la main, choisit un sachet de papier gris. « Soixante dollars standard, » annonça-t-il. « La garantie est totale ; si l'effet escompté ne se produit pas, retournez-nous le reste du produit sous son emballage et vous serez remboursé à votre entière satisfaction. »

— « Et quel est, » demanda Tchien d'un ton mordant, « l'effet que vous garantissez ? »

— « La disparition de l'excès de fatigue oculaire occasionnée par la contemplation d'insipides monologues officiels, » récita le camelot. « Ce produit lénifiant est à absorber toutes les fois que vous vous trouverez exposé aux sempiternels et déprimants sermons dont... »

Tchien donna l'argent, reçut le sachet en échange et s'éloigna rapidement. Une honte ! fulmina-t-il en son for intérieur. Un vrai racket que cette ordonnance érigeant les anciens combattants en classe privilégiée. Ils s'abattent sur nous — nous, la jeune génération — comme des rapaces.

Oublié, le sachet gris resta au fond de la poche de sa vareuse tandis qu'il pénétrait dans l'imposant édifice du ministère de l'Artisanat culturel, puis dans son non moins considérable bureau, pour commencer sa journée de travail.

Un Caucasien corpulent, d'âge moyen, vêtu d'un complet croisé de soie marron avec gilet, attendait Tchien dans son bureau. A côté du Caucasien, qui lui était inconnu, se tenait son supérieur hiérarchique immédiat, Ssu-Ma Tso-pin. Tso-pin fit les présentations en cantonais, dialecte qu'il malmenait quelque peu.

— « Mr. Tung Tchien, voici Mr. Darius Pethel. Mr. Pethel est appelé à diriger le nouvel établissement culturel à vocation idéologico-didactique qui ouvrira bientôt ses portes à San Fernando, Californie. » Et il ajouta : « Mr. Pethel a derrière lui une longue et fructueuse carrière de serviteur du peuple dans la lutte qui vise à supplanter les pays du bloc impérialiste par le truchement des moyens pédagogiques ; d'où cette haute fonction.

Ils se serrèrent la main.

— « Thé ? » demanda Tchien aux deux hommes ; il appuya sur le bouton de son réchaud à infrarouges et, en quelques instants, l'eau qui se trouvait dans un récipient de céramique japonaise richement décorée se mit à bouillonner. En s'asseyant à son bureau, il vit que la prévoyante Miss Hsi avait sorti à son intention la fiche (confidentielle) concernant le camarade Pethel. Sans faire mine de rien, il la parcourut rapidement du regard.

— « Le Bienfaiteur Absolu du Peuple, » déclara Tso-pin, « a personnellement rencontré Mr. Pethel et lui fait entièrement confiance. C'est chose rare. Officiellement, la nouvelle école de San Fernando se propose de diffuser les traditionnels enseignements taoïstes ; en réalité, bien sûr, elle nous permettra d'entretenir une précieuse filière de communication avec la jeunesse libérale et intellectuelle des Etats-Unis de l'Ouest. Nous savons qu'il y a un grand nombre de survivants, de San Diego à Sacramento ; leur nombre peut être estimé à dix mille au moins. L'école en

prendra deux mille. Pour ceux que nous sélectionnerons, l'enrôlement sera obligatoire. Vous êtes directement concerné par les projets de Mr. Pethel. Hum... Je crois que votre eau est en train de bouillir. »

— « Merci, » murmura Tchien en laissant tomber le sachet de thé.

Tso-pin poursuivit : « En effet, le rôle de Mr. Pethel consistera à superviser l'élaboration des programmes soumis aux étudiants de l'école ; mais à l'issue de chaque série d'épreuves, cela va vous surprendre, les copies seront acheminées vers votre propre bureau pour y être soumises à votre expert et vigilant contrôle idéologique. En d'autres termes, Mr. Tchien, vous devrez nous dire qui, parmi les deux mille étudiants, s'est montré réceptif à notre enseignement ; qui est sûr et qui ne l'est pas. »

— « Je verse le thé, » dit Tchien tout en joignant cérémonieusement le geste à la parole.

— « Nous ne devons pas oublier, » intervint Pethel dans un cantonais encore plus mauvais que celui de Tso-pin, « qu'après leur défaite dans la guerre globale, les jeunes Américains sont passés maîtres dans l'art de la dissimulation. » Il avait prononcé ce dernier mot en anglais ; ne saisissant pas, Tchien tourna un visage interrogatif vers son supérieur.

— « Le mensonge, » expliqua Tso-pin.

Pethel poursuivit : « En surface ils savent trouver les mots d'ordre adéquats ; mais en profondeur ils sont convaincus de leur fausseté. Leurs travaux ressembleront de très près à ceux du groupe dont l'authenticité... »

— « Vous voulez dire que les devoirs de *deux mille* étudiants vont passer par mon bureau ? » demanda Tchien. Il avait du mal à y croire. « Mais cette tâche seule suffirait à occuper un homme à temps plein ; et je n'ai pas le dixième du mien à lui consacrer. » Il était effaré. « Donner un avis officiel et définitif sur des questions d'une aussi grande délicatesse... » Il fit un geste éloquent. « Vous vous fourrez le doigt dans l'œil. »

Cillant un peu devant cette vulgarité tout occidentale, Tso-pin déclara : « Vous avez du personnel ; de plus, vous pourrez réquisitionner quelques secrétaires supplémentaires. Le budget du ministère, augmenté cette année, le permet. Et n'oubliez pas que le Bienfaiteur Absolu du Peuple a lui-même choisi Mr. Pethel. »

Un infime degré de solennité s'était à présent glissé dans sa voix. Juste assez pour enrayer la colère naissante de Tchien et le ramener, au moins provisoirement, à l'obéissance. Et pour donner plus de poids à ses arguments, Tso-pin se dirigea vers le mur opposé du bureau et s'immobilisa devant le portrait en pied en 3-D du Bienfaiteur Absolu. Au bout de quelques instants, sa présence activa le mécanisme placé derrière le portrait ; le visage du Bienfaiteur Absolu s'anima et une voix bien connue de tous, aux accents plus que familiers, s'éleva. « Combattez pour la paix, mes enfants, » fit la voix aux intonations rassurantes mais fermes.

— « Ah ! » fit Tchien, réussissant à contrôler son agitation intérieure. Après tout, il n'était peut-être pas impossible de mettre à contribution l'un des ordinateurs du ministère ; on devait pouvoir imaginer un système de réponses du type oui-non-peut-être qui permettrait de trier les copies selon des critères idéologiques préalablement programmés. Tout cela devait pouvoir être rapidement transformé en une affaire de simple routine. Très vraisemblablement.

Darius Pethel déclara : « J'ai ici certains papiers que j'aimerais soumettre à votre examen, Mr. Tchien. » Il défit la fermeture éclair d'un porte-documents en matière plastique hideux et démodé. « Deux dissertations d'examen, » fit-il en passant les papiers à Tchien. « Ceci nous permettra de savoir si vous êtes qualifié ou non pour cette tâche. » Il se tourna vers Tso-pin ; leurs regards se croisèrent. « J'ai cru comprendre que si vous sortez victorieux de cette affaire, » ajouta Pethel, « vous serez promu vice-conseiller ; en outre, Sa Grandeur le Bienfaiteur Absolu vous conférera en personne la médaille kistérigienne. » Tso-pin et lui arborèrent un sourire circonspect.

— « La médaille kistérigienne, » répéta Tchien. Il accepta les deux documents, qu'il examina en affectant une indifférence nonchalante ; en réalité une agitation mal dissimulée faisait redoubler les battements de son cœur. « Mais que dois-je faire de ceci ? C'est-à-dire, que faut-il que je cherche ? »

— « L'une de ces copies, » expliqua Pethel, « est l'œuvre d'un progressiste convaincu, d'un membre du Parti loyal aux idées saines et mûrement réfléchies. L'autre a été rédigée par un jeune *stilyagi* que nous soupçonnons de verser dans un crypto-déviationnisme petit-bourgeois, impérialiste et dégénéré. C'est à vous, mon cher, de nous dire qui est le bon et qui est le mauvais. »

Tu parles d'un honneur, songea Tchien. Mais, tout en hochant lentement la tête, il examina le titre du premier devoir :

LA DOCTRINE DU BIENFAITEUR ABSOLU CONTENUE EN GERME DANS LA PENSÉE DE BAHA AD-DIN ZUHYAR, POÈTE ARABE DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Parcourant la première page de la dissertation, Tchien remarqua un quatrain qui lui était familier. Il s'intitulait *La mort* et il le connaissait presque par cœur depuis son adolescence.

Il trébuche une fois, il trébuche deux fois,
Sa vie recèle d'innombrables heures ;
Pour lui il n'est ni creux ni mont,
Mais une plaine unie dont il cueille les fleurs.

— « Puissant, » dit Tchien, « ce poème. »

— « Il se sert du poème, » expliqua Pethel en observant le mouvement des lèvres de Tchien tandis que ce dernier relisait le quatrain, « pour démontrer la sagesse séculaire avec laquelle le Bienfaiteur Absolu a su œuvrer en faveur du peuple ; aucun d'entre nous n'est immortel, et seule survit la cause historique essentielle, supra-individuelle. C'est dans l'ordre des choses. Etes-vous d'accord avec l'interprétation de cet étudiant ? Ou bien... » Pethel marqua un temps d'arrêt. « S'agit-il au contraire d'une satire habilement déguisée dirigée contre les préceptes du Bienfaiteur Absolu ? »

Sans trop s'avancer, Tchien demanda : « Laissez-moi jeter un coup d'œil à la seconde copie. »

— « Vous avez suffisamment d'éléments. Décidez. »

— « Je... n'avais jamais envisagé le poème sous cet angle-là, » hésita Tchien. Il était de plus en plus irrité. « N'importe comment, il n'est pas de Baha ad-Din Zuhyar ; il fait partie du recueil des *Mille et une Nuits*. C'est du XIIIe siècle, cela je vous l'accorde. » Il parcourut rapidement la dissertation qui accompagnait le poème. Elle lui apparut comme une morne et plate resucée des mots d'ordre du Parti dont on lui avait rebattu les oreilles depuis sa plus tendre enfance. Le monstre impérialiste aveugle qui foulait aux pieds tout en étouffant dans l'œuf (métaphore disparate) les

plus élémentaires aspirations humaines ; la conspiration des groupes anti-Parti encore en activité dans les Etats-Unis de l'Est... Il se sentit gagné par une apathie aussi peu inspirée que ce devoir d'étudiant. Il fallait persévérer, était-il écrit. Liquider les restes du Pentagone réfugiés dans les montagnes du Catskill, mater le Tennessee et tout particulièrement ce bastion de la résistance réactionnaire que constituaient les collines rouges de l'Oklahoma. Il soupira.

— « Je crois, » déclara Tso-pin, « que nous devrions laisser à Mr. Tchien le temps d'examiner à loisir ces documents complexes. » Il s'adressa à Tchien : « Vous avez la permission d'emporter ces matériaux chez vous et de les étudier pendant vos heures de loisir. » Il s'inclina avec une sollicitude à demi moqueuse. Quoi qu'il en soit, insulte ou pas, il avait enlevé à Tchien une sacrée épine hors du pied, et celui-ci lui en était reconnaissant.

— « Croyez que j'apprécie à sa juste valeur, » murmura-t-il, « l'honneur de procéder en dehors des heures de bureau à cette tâche nouvelle et hautement stimulante. Mikoyan, s'il vivait encore, ne manquerait pas d'approuver. » Le salaud, ajouta-t-il *in petto*. Il se référait à la fois à son supérieur et au Caucasien Pethel. Un beau cadeau empoisonné qu'il me refile là ; et sur mes heures de loisir par-dessus le marché. Il faut croire que le P.C. U.S. se porte bien mal ; ses académies d'endoctrinement doivent avoir du fil à retordre avec la jeunesse yankee. Et voilà qu'on me colle ça sur les bras maintenant.

Ce soir-là, dans son conapt minuscule mais bien agencé, il prit connaissance du second devoir, signé Marion Culper, et constata qu'il traitait également de poésie. Sans doute s'agissait-il spécifiquement d'un cours de poésie. Brusquement il se sentit mal à l'aise. Cela l'avait toujours hérissé, l'utilisation de la poésie — de n'importe quel art — à des fins sociales. Néanmoins, confortablement installé dans son fauteuil en simili-cuir à dossier spécialement étudié pour la colonne vertébrale, il alluma un énorme Cuesta Rey Number One English Market et commença sa lecture.

L'auteur de la dissertation, Miss Culper, avait choisi comme sujet un extrait du poète anglais du XVIIe siècle, John Dryden ; en l'occurrence les tout derniers vers du célèbre *Chant pour la Sainte-Cécile*.

...Et lorsque l'heure dernière et terrible
Dévorera ce spectacle croulant,
La trompette sonnera d'en haut,
Les morts vivront, les vivants mourront,
Et la musique désaccordera le ciel.

Ça c'est un peu fort, grommela Tchien entre ses dents. Il faudrait croire à présent que Dryden a prévu la chute du capitalisme ? C'est ce qu'il aurait voulu dire par *ce spectacle croulant* ? Dieu du ciel ! Il se pencha en avant pour reprendre son cigare mais s'aperçut qu'il l'avait laissé s'éteindre. Fouillant ses poches à la recherche de son briquet de fabrication japonaise, il se redressa à demi...

Tweeeeeee ! fit le récepteur de télévision à l'autre bout du living.

Ah ! ah ! se dit Tchien. Le Leader va parler. Le Bienfaiteur Absolu va s'adresser au peuple ; de Pékin, où il réside depuis quatre-vingt-dix ans — ou cent, peut-être ? Ecoutons celui que parfois nous aimons surnommer l'Enquiquineur public numéro...

— « Puissent les dix mille fleurs de la plus abjecte pauvreté volontaire s'épanouir dans votre jardin spirituel, » annonça le commentateur de la TV. En mormottant, Tchien se mit debout pour exécuter la courbette de rigueur. Chaque poste de TV était équipé d'un dispositif relié à la Secpol, la Police de Sécurité, qui vérifiait que son propriétaire faisait bien ses courbettes et, naturellement, regardait.

Sur l'écran se matérialisa un visage aux contours nettement définis, aux traits larges et sans rides : le visage du leader du P.C. Est, âgé de cent vingt ans, maître d'une grande partie de la planète — bien trop grande, se dit Tchien. Tu peux causer, songea-t-il en se réinstallant dans son fauteuil en simili-cuir, face à l'écran de TV cette fois-ci.

— « Mes pensées, » fit la voix moelleuse et cadencée du Bienfaiteur Absolu, « sont avec vous, mes enfants. Et particulièrement avec Mr. Tung Tchien, de Hanoï, qui fait face aujourd'hui à une tâche difficile, une tâche propre à enrichir les peuples de l'Est Démocratique et de la Côte Ouest américaine. Aussi serons-nous tous unis par la pensée à cet homme à l'abnégation exemplaire et courageuse que j'ai choisi d'honorer et d'encourager ce soir en lui consacrant plusieurs minutes de mon temps. Etes-vous à l'écoute, Mr. Tchien ? »

— « Oui, Votre Grandeur, » répondit Tchien, tout en supputant intérieurement les chances qu'il y avait pour que le Leader du Parti eût choisi de s'adresser ce soir particulièrement à *lui*. Le résultat fut un accès de cynisme indigne d'un militant du Parti ; la chose était peu probable. Il devait s'agir d'une émission destinée à son seul immeuble — disons à la seule ville de Hanoï. Ou encore d'une sonorisation bidon réalisée dans les studios de la TV locale. N'importe comment, il était prié d'écouter, de regarder — d'absorber. C'est ce qu'il avait fait toute sa vie. Extérieurement, il paraissait figé dans une immobilité attentive. Intérieurement, il ressassait toujours les deux devoirs, cherchant à déterminer lequel était le bon, lequel le mauvais. Où finissait la dévotion enthousiaste au Parti, où débutait la bouffonnerie sardonique ? Difficile à dire... ce qui expliquait, naturellement, pourquoi on lui avait mis toute l'affaire sur les bras.

A nouveau, il chercha son briquet dans ses poches... et trouva le sachet gris que lui avait vendu le cul-de-jatte ancien combattant. Crénom, se dit-il en se remémorant le prix exorbitant qu'il avait payé. Et pour en faire quoi ? Autant jeter son argent par la fenêtre. Il retourna le sachet et vit au dos une inscription en petits caractères. Bah, se dit-il en commençant à défaire le sachet avec soin. Les mots l'avaient appâté — comme c'était naturellement leur rôle.

> *Vous n'êtes pas satisfait de votre carrière en tant que membre du Parti et individu ? Vous avez peur d'être dépassé et relégué dans les poubelles de l'histoire par*

Il parcourut rapidement la notice, négligeant les slogans, cherchant à découvrir en quoi consistait ce produit qu'il avait acheté.

Le Bienfaiteur Absolu continuait pendant ce temps.

De la poudre à priser. Le paquet contenait de la poudre à priser. D'innombrables petits grains de couleur noire dont l'arôme lui chatouillait agréablement les narines. Le mélange était dénommé *Princes Special* et son parfum était décidément fort séduisant. Il lui était arrivé de priser, à l'époque où le tabac à fumer avait été décrété illégal pour des raisons sanitaires. C'était à l'Université de Pékin, lorsqu'il était étudiant, et les mélanges d'amateurs préparés à Chungking avec n'importe quoi étaient la grande mode. S'agissait-il d'un produit analogue ? Pratiquement n'importe quel

aromate pouvait être incorporé au tabac à priser, de l'essence d'orange au caca de bébé pulvérisé... c'est du moins l'impression qu'il avait ressentie en essayant une certaine mixture anglaise appelée *High Dry Toast*, qui avait eu le pouvoir à elle seule de mettre plus ou moins un terme à son habitude d'inhaler le tabac par le nez.

Sur l'écran du poste de télévision, le Bienfaiteur Absolu poursuivait son morne soliloque. Tchien renifla la poudre avec méfiance et relut la notice publicitaire. Cela guérissait absolument tout — jusqu'à la propension à arriver en retard au bureau ou à tomber amoureux d'une femme au dossier politique douteux. Intéressant. Mais typique des formules publicitaires habituelles...

On sonna à sa porte.

Il se leva pour ouvrir, certain de ce qu'il allait trouver derrière la porte. Et, comme de bien entendu, il se trouva nez à nez avec Mou Kuei, le concierge de l'immeuble, petit, l'œil sévère et alerte à son poste. Il avait mis son brassard et son casque de métal pour montrer qu'il ne plaisantait pas. « Mr. Tchien, camarade travailleur du Parti, je viens de recevoir un appel des autorités de la télévision. Au lieu de regarder votre écran, vous tripotez un paquet au contenu incertain. » Il sortit de sa poche une plaquette et un stylo à bille. « Deux marques rouges, et vous êtes donc prié de vous installer dans une posture confortable et relaxante face à votre écran de télévision afin d'accorder au Leader votre entière et inaliénable attention. Ce soir, ses paroles s'adressent particulièrement à vous, Mr. Tchien ; à vous. »

— « J'en doute, » s'entendit déclarer ce dernier.

Kuei cilla. « Que voulez-vous dire ? »

— « Le Leader gouverne huit milliards de camarades. Je ne vois pas pourquoi il m'aurait choisi. » Il était furieux. La manière pointilleuse dont le concierge s'acquittait de sa réprimande commençait à lui porter véritablement sur les nerfs.

— « Mais j'ai très bien entendu, de mes propres oreilles. Vous avez été cité. »

Tchien se dirigea vers le récepteur et augmenta le volume sonore. « Maintenant il parle des récoltes catastrophiques en Inde Populaire ; ça n'a rien à voir avec moi. »

— « Rien de ce que dit le Leader n'est hors de propos. » Mou Kuei fit une nouvelle marque sur sa plaquette et s'inclina rigidement pour prendre congé. « L'appel qui a motivé ma visite émanait du Grand Central. Il est clair que votre négligence a été sévère-

ment jugée. Je dois vous ordonner de mettre en marche votre circuit enregistreur automatique et de repasser toute la première partie du discours du Leader. »

Tchien claqua la porte.

Il retourna à son poste de TV en marmottant. A quoi nous passons nos heures de loisir. Et ces deux copies pour l'accabler par-dessus le marché. Et en dehors des heures de bureau, ragea-t-il. Qu'ils aillent se faire voir. Tous. Il marcha à grands pas vers le récepteur de TV et tourna le bouton pour l'éteindre. Aussitôt un voyant rouge clignota désespérément pour l'informer qu'il n'avait pas le droit de couper l'émission — il n'en avait d'ailleurs pas la possibilité, même en débranchant l'appareil. Ces assommantes tirades obligatoires finiront par nous faire mourir à petit feu, se dit-il. Que ne donnerais-je pas pour échapper à tous ces discours bruyants, à la meute hurlante du Parti harcelant l'humanité...

Cependant il n'existait à sa connaissance aucune loi qui pût l'empêcher de priser en regardant le Leader. Il ouvrit donc le sachet gris et fit tomber sur le dos de sa main gauche un petit tas de grains noirs. Puis, d'un geste professionnel, il porta la main à ses narines et aspira profondément, faisant pénétrer la prise bien à l'intérieur des sinus. Il se souvint en souriant de la vieille superstition selon laquelle, les sinus étant reliés au cerveau, toute inhalation de tabac à priser affecterait directement le cortex. Il se rassit confortablement et fixa à nouveau son regard sur l'écran de télévision où gesticulait le personnage connu entre tous.

Le visage s'étiola, disparut. Le son fut interrompu. L'écran, vide et muet, n'était plus que le reflet du néant. Seul un sifflement à peine perceptible s'échappait du haut-parleur.

Qu'est-ce qui se passe ? songea-t-il. Il se hâta d'aspirer le reste de la poudre qui était sur sa main, d'en imprégner ses narines, ses sinus et, du moins il en avait l'impression, son cerveau tout entier.

L'écran resta vide un moment puis, graduellement, une nouvelle image se forma et se stabilisa. Mais ce n'était pas le Leader. Pas le Bienfaiteur Absolu du Peuple. En fait, ce n'était pas une image humaine.

Il avait en face de lui un assemblage mécanique sans vie, fait de circuits, de pseudopodes articulés, de divers objectifs et d'un haut-parleur. Et le haut-parleur commença, dans un vrombissement hétéroclite, à le haranguer.

Fixant sur la chose un regard hébété, il se demanda : Qu'est-ce

que c'est que ça encore ? Réalité ? Hallucination ? Mon camelot est tombé sur un stock de drogue psychédélique comme on en utilisait pendant la Guerre de Libération... il vend ça et moi je m'en suis bourré !

D'un pas mal assuré, il se dirigea vers le vidphone et composa le numéro du bureau de la Secpol le plus proche de son domicile. « Je désire signaler un trafiquant de drogues hallucinogènes, » fit-il.

— « Votre nom, monsieur, et l'adresse de votre conapt ? » dit la voix impersonnelle, prompte et efficace, d'un bureaucrate de la police.

Il donna les renseignements et regagna lourdement son fauteuil en simili-cuir. L'apparition était toujours là sur l'écran de télévision. Pauvre de moi, songea-t-il. Il doit s'agir d'un de ces produits fabriqués à Washington ou à Londres — encore plus fort et plus déroutant que le LSD-25 dont ils ont si bien su empoisonner nos réserves d'eau. Et moi qui croyais que cela me dispenserait de subir les discours du Leader... c'est encore bien pire, cette monstruosité électronique, articulée, de métal et de plastique, crachotant et baragouinant je ne sais quelles... C'est horrible.

Avoir à subir *ça* pendant le restant de mes jours...

Il fallut dix minutes aux deux hommes de la Secpol pour venir tambouriner à sa porte. A ce moment-là, selon un processus de détérioration progressive, l'image familière du Leader était venue peu à peu se superposer, puis se substituer sur l'écran à l'horrible mécanisme qui n'en finissait pas d'agiter ses tentacules artificiels tout en émettant des sons discordants. Encore tout tremblant, il fit entrer les deux policiers et les conduisit à la table où il avait laissé le reste de la poudre dans son sachet.

— « Toxine psychédélique, » fit-il d'une voix pâteuse. « De courte durée. Directement incorporée dans le flux sanguin par l'intermédiaire des capillaires nasaux. Je vous donnerai tous les détails : où je l'ai eue, par qui... » Il prit une profonde inspiration tremblante ; la présence des policiers le rassurait.

Le stylo à bille à la main, les deux hommes attendirent. Et pendant tout ce temps, à l'arrière-plan, le Leader débitait son interminable discours. Comme il l'avait fait des centaines et des centaines de fois au cours de l'existence de Tung Tchien. Mais plus jamais ce ne sera la même chose, se dit-il. Pas pour moi en tout cas. Pas après avoir reniflé cette drogue semi-toxique.

Il se demanda : Est-ce là qu'ils voulaient en venir ?

Bizarre, la façon dont il pensait *ils*. Et pourtant... Un instant il hésita, répugnant à livrer à la police les indications qui permettraient de retrouver le cul-de-jatte. Un camelot. A quel endroit exactement, je ne me souviens pas. Mais c'était faux. Il connaissait avec précision l'emplacement du carrefour. Et, malgré une inexplicable réticence, il parla.

— « Merci, camarade Tchien. » Le plus important des deux policiers ramassa soigneusement le reste de la poudre — le sachet était à peine entamé — qu'il mit dans la poche de son impeccable et seyant uniforme. « Nous l'analyserons dès que possible. Vous serez immédiatement informé des contre-mesures médicales qu'il conviendrait éventuellement de prendre. Vous n'ignorez pas que dans certains cas les produits psychédéliques utilisés pendant la dernière guerre ont pu avoir des conséquences fatales. »

— « Je ne l'ignore pas, » acquiesça Tchien. En réalité, il n'avait cessé d'y penser.

— « Bonne chance, et merci de nous avoir prévenus, » firent les deux policiers en prenant congé. Malgré la promptitude avec laquelle ils avaient répondu, l'affaire ne semblait pas les émouvoir outre mesure. Visiblement, ce n'était pas la première fois qu'on les dérangeait pour ce genre de chose.

La réponse du laboratoire ne se fit pas attendre, contrairement à ce à quoi la lourdeur du vaste appareil d'état bureaucratique l'avait habitué. La sonnerie du vidphone retentit avant même que le Leader eût achevé son discours.

— « Il ne s'agit pas d'un hallucinogène, » l'informa le technicien du labo de la Secpol.

— « Non ? » fit-il, étonné et, paradoxalement, pas rassuré. Pas du tout même.

— « Bien au contraire. Il s'agit de phénothiazine, aux propriétés, comme vous le savez, anti-hallucinogènes. Le dosage est peut-être un peu fort, mais inoffensif. Aucun effet à redouter si ce n'est une baisse de tension et une légère somnolence. Sans doute d'anciens stocks de fournitures médicales datant de la dernière guerre. Abandonnés par les barbares en déroute. A votre place je ne m'en ferais pas. »

Tchien raccrocha lentement d'un air songeur. Puis il marcha jusqu'à la fenêtre de son conapt — d'où l'on avait une vue imprenable sur l'ensemble du quartier résidentiel d'Hanoï — pour réfléchir.

On sonna à la porte d'entrée. Comme un somnambule, il traversa le living-room pour aller ouvrir.

La jeune fille, vêtue d'un imperméable beige, aux longs cheveux d'un noir brillant enveloppés dans un châle, déclara d'une petite voix timide : « Heu, Camarade Tchien ? Tung Tchien ? Du ministère de... »

Il la fit entrer, songeur, et referma la porte derrière elle. « Vous avez fait surveiller mon vidphone, » lui dit-il. Il avait lancé cela au hasard, mais quelque chose, une certitude muette, lui disait qu'il ne se trompait pas.

— « Est-ce que... est-ce qu'ils ont emporté toute la poudre ? » Son regard fit le tour de la pièce. « J'espère que non ; c'est si difficile à trouver de nos jours. »

— « La phénothiazine est difficile à trouver. C'est ce que vous voulez dire ? »

La jeune fille releva la tête, l'étudia de ses grands yeux nappés d'ombre. « Oui, Mr. Tchien... » Elle hésitait, visiblement aussi incertaine que les policiers de la Secpol avaient été sûrs d'eux-mêmes. « Dites-moi ce que vous avez vu. Il faut absolument que nous sachions. »

— « J'avais donc le choix ? »

— « Euh... oui. Largement même. C'est justement ce qui nous déroute. Nous n'avions rien prévu de la sorte. Personne n'est capable de fournir une théorie. » Ses prunelles parurent s'assombrir encore davantage. « Etait-ce une horrible forme aquatique ? Le monstre couvert d'écailles et de bave ? La forme de vie extraterrestre ? Je vous en supplie, dites-le-moi. Il faut que nous sachions. » Elle respirait avec effort, de façon entrecoupée ; il se surprit à observer le rythme de l'imperméable beige qui se soulevait et retombait.

— « Une machine, » fit-il.

— « Oh ! » Elle baissa le front, hocha vigoureusement la tête. « Je vois, oui. Une structure mécanique sans aucun rapport avec un être humain. Pas du tout une réplique destinée à imiter le corps humain. »

— « Cela n'avait rien d'un homme, » dit-il. Et il ajouta en son for intérieur : Et cela était incapable — cela n'essayait même pas en fait — de parler comme un homme.

— « Vous comprenez bien qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination. »

— « J'ai été officiellement informé que la substance en question était une phénothiazine. Voilà tout ce que je sais. » Il préférait en dire aussi peu que possible. Il voulait surtout écouter ce que la fille avait à dire.

— « Dans ce cas, Mr. Tchien... » Elle prit une profonde inspiration mal assurée. « Si ce n'était pas une hallucination, qu'est-ce que c'était, alors ? Que reste-t-il ? Ce qu'on appelle l'« extra-conscient » ... est-ce que ça pourrait être ça ? »

Il ne répondit pas. Tournant le dos, il prit négligemment les deux devoirs d'étudiants dans sa main et se mit à les examiner, l'ignorant délibérément, attendant qu'elle intervienne à nouveau.

A son épaule elle reparut, exhalant une odeur de pluie printanière, une odeur douce et troublée. Belle à respirer, à regarder et, se dit-il, à écouter parler. Si différente de ces voix stéréotypées qu'on entend à la télévision — que j'entends depuis ma plus tendre enfance.

« Certains, » reprit-elle, « de ceux qui prennent de la stélazine — c'est de ce produit, Mr. Tchien, que nous vous avons donné — voient une image ; d'autres une autre. Mais des catégories distinctes ont émergé ; il n'existe pas une infinité de possibilités. Certains ont vu la même chose que vous. Nous appelons ça le Cliqueteur. D'autres le monstre aquatique : le Glouton. Et il y a aussi l'Oiseau, et le Tube Grimpant... » Elle s'interrompit. « Mais certaines réactions ne nous apprennent pas grand-chose. » A nouveau elle hésita, puis se jeta à l'eau. « Maintenant que cela vous est arrivé à vous aussi, Mr. Tchien, nous serions heureux de vous accueillir parmi nous. Dans *votre* groupe. Ceux qui voient la même chose que vous. Vous comprenez, nous cherchons à découvrir ce que c'est en réalité, et... » Elle agita une main aux doigts effilés et lisses comme de la cire. « Ça ne *peut* pas être tout cela à la fois. » Elle disait cela d'une voix poignante, presque naïve. Il sentit sa garde se relâcher — d'un rien.

— « Et vous, » dit-il. « Qu'est-ce que vous voyez ? »

— « Moi, je fais partie du groupe Jaune. Je vois... une tempête. Un ouragan grondant et tourbillonnant qui détruit tout sur son passage, qui réduit en poussière des édifices faits pour durer des siècles. » Elle eut un sourire pâle. « Le Dévastateur. Douze en tout, Mr. Tchien. Douze expériences entièrement différentes, toutes causées par la même phénothiazine, toutes basées sur le

Leader en train de parler à la télévision. » Elle leva vers lui un visage souriant, aux longs cils — probablement allongés artificiellement — au regard engageant, confiant même. Comme si elle était persuadée qu'il savait quelque chose, ou pouvait faire quelque chose.

— « Je devrais vous faire arrêter, » dit-il enfin.

— « Il n'y a aucune loi, pas pour ça. Nous avons soigneusement épluché tous les textes en vigueur avant de... trouver des gens à qui distribuer la stélazine. Nous n'en avons pas tellement. Nous devons choisir avec soin. Il nous a semblé que vous pouviez faire une recrue intéressante... un jeune militant d'après-guerre, consciencieux, ayant déjà fait parler de lui, promis à un brillant avenir dans le Parti... » Elle lui prit des mains les deux dissertations. « Ils vous font pol-tester ? » demanda-t-elle.

— « Pol-tester ? » Il ne connaissait pas ce terme.

— « Etudier un document écrit ou parlé, afin de déterminer s'il correspond ou non à la ligne actuelle du Parti. » A nouveau, elle sourit. « Quand vous aurez grimpé d'un échelon, aux côtés de Mr. Tso-Pin, vous connaîtrez bien cette expression. » Elle ajouta sombrement : « Et aussi aux côtés de Mr. Pethel. Il est haut, très haut dans la hiérarchie. Mr. Tchien : il n'existe pas d'école idéologique à San Fernando ; ces dissertations d'examen sont des faux, destinés à leur donner un aperçu de *votre* idéologie politique. Et avez-vous pu déterminer laquelle de ces copies est orthodoxe, et laquelle hérétique ? » Son ton s'était fait persifleur, chargé de malice amusée. « Choisissez la mauvaise, et votre carrière prometteuse est stoppée dans l'œuf, compromise définitivement. Choisissez la bonne... »

— « Et vous connaissez la réponse ? »

— « Oui. » Elle hocha la tête, à nouveau sérieuse. « Nous avons des microphones dans les bureaux de Mr. Tso-Pin. Nous avons pu enregistrer sa conversation avec Mr. Pethel — qui n'est pas Mr. Pethel, mais le Haut Inspecteur de la Secpol Judd Craine. Vous avez peut-être entendu parler de lui ; il siégeait en tant qu'assesseur aux côtés du juge Vorlawsky au procès des criminels de guerre à Zurich en 98. »

— « Je... vois, » articula-t-il avec peine.

— « Je m'appelle Tanya Lee, » dit la jeune fille.

Il ne répondit pas ; il se contenta de hocher la tête, trop étourdi pour faire fonctionner ses méninges.

« A proprement parler, je ne suis qu'une employée subalterne, »

fit Miss Lee, « dans votre ministère. Vous ne m'avez jamais rencontrée, cependant, tout au moins si ma mémoire est bonne. Nous essayons de détenir des postes-clés partout où nous le pouvons ; aussi haut que possible dans la hiérarchie. Ainsi, mon propre chef... »

— « Est-il bien prudent de me dire tout ça ? » Il désigna le poste de télévision, qui était resté allumé. « Est-ce qu'ils n'enregistrent pas cette conversation ? »

— « Nous avons introduit un facteur de brouillage à la réception du son et des images de l'immeuble tout entier. Il leur faudra au moins une heure pour en localiser l'origine. Nous avons donc... » (elle consulta le minuscule bracelet-montre qui entourait son poignet délicat) « encore quinze minutes de sécurité absolue. »

— « Dites-moi quelle est la copie orthodoxe. »

— « C'est tout ce à quoi vous vous intéressez ? Vraiment ? »

— « Et à quoi d'autre devrais-je m'intéresser ? »

— « Vous ne comprenez pas, Mr. Tchien ? Vous venez d'apprendre quelque chose. Le Leader n'est pas le Leader ; il est autre chose, nous ne savons pas quoi. Pas encore. Mr. Tchien, sans vouloir vous offenser, avez-vous fait analyser l'eau que vous buvez ? Je sais que cela paraît complètement fou ; mais l'avez-vous fait ? »

— « Non, » répondit-il. « Bien sûr que non. » Il savait ce qu'elle allait dire.

Miss Lee poursuivit avec flamme : « Nos tests ont prouvé qu'elle est saturée d'hallucinogènes. D'une espèce entièrement nouvelle, synthétique, différente de ce qui était utilisé pendant la guerre pour désorienter la population. Un dérivé semi-toxique appelé Datrox-3. Vous en buvez partout. Ici même, dans les restaurants, chez les gens à qui vous rendez visite. Vous en buvez au ministère. Toute notre eau potable en est infestée. » Sa voix était empreinte d'une froide et farouche détermination. « Mais ce problème-là, nous l'avons résolu. Nous savions dès le début que n'importe quelle phénothiazine constituerait un antidote suffisant. Ce que nous n'avions pas prévu, naturellement, c'est cette... variété d'expériences authentiques. Rationnellement, il n'y a aucune explication possible. C'est l'hallucination qui devrait varier avec le sujet et la réalité qui devrait être constante... c'est tout à l'envers. Nous n'avons même pas pu élaborer une théorie cohérente — et Dieu sait si nous avons essayé. Douze hallucinations différentes, cela se comprendrait aisément. Mais une seule hallucination et douze réalités... » Elle cessa de parler, alors, puis parcourut les

deux dissertations, le front plissé. « Celle qui contient le poème arabe est la bonne, » décréta-t-elle. « Si vous leur dites cela, ils auront confiance en vous et vous aurez votre promotion. Vous serez élevé d'un cran dans la hiérarchie officielle du Parti. » Souriante — ses dents étaient d'une adorable perfection — elle conclut : « Voyez ce que vous rapporte votre investissement de ce matin. Pour quelque temps, votre carrière est toute tracée devant vous. Et cela grâce à nous. »

— « Je ne vous crois pas, » lâcha-t-il. Instinctivement, la défiance s'était réveillée en lui, cette défiance acquise au cours de toute une existence parmi les manœuvriers sans scrupules de la section de Hanoï du P.C. Est. Ils connaissaient une infinité de méthodes pour éliminer un rival encombrant. Ces méthodes, il y avait eu recours quelquefois, ou bien il les avait vues à l'œuvre sur lui-même ou sur d'autres. C'était peut-être quelque stratagème inédit, qu'il ne connaissait pas encore. Il y avait toujours cette possibilité.

— « Ce soir, » fit Miss Lee, « le Leader vous a mentionné dans son discours. Vous ne trouvez pas cela étrange ? Pourquoi vous plutôt qu'un autre ? Pourquoi un simple fonctionnaire subalterne dans un ministère de second ordre ? »

— « J'admets cela, » dit-il. « Cela m'a frappé, en effet. »

— « Ce n'est pas par hasard. Sa Grandeur est en train de constituer un cadre d'élite à partir de nouveaux venus de la génération d'après-guerre, dans l'espoir d'infuser un sang nouveau dans la hiérarchie sclérosée et moribonde des vieux conservateurs du Parti. Sa Grandeur vous a choisi pour la même raison qui nous a fait vous choisir. Poursuivie convenablement, votre carrière peut vous mener au sommet. Du moins pour un temps... Voilà l'explication. »

Ainsi, songea-t-il, à peu près tout le monde a foi en moi. Excepté moi. Et ce n'est sûrement pas maintenant, après avoir fait l'expérience de cette poudre anti-hallucinatoire. Elle avait ébranlé des années de confiance ; à juste titre, sans aucun doute. Néanmoins, il sentit que son équilibre le regagnait peu à peu ; d'abord par petites vagues successives, puis à grands flots.

Il marcha d'un pas assuré jusqu'au vidphone, souleva l'écouteur et se mit en devoir, pour la seconde fois ce soir, de composer le numéro de la Police de Sécurité d'Hanoï.

« Me dénoncer, » déclara Miss Lee, « serait l'une des deux mesures rétrogrades que vous pourriez prendre. Je leur dirai que vous m'avez amenée ici pour essayer de me soudoyer ; qu'à cause

de la position que j'occupe au ministère, vous pensiez que je pourrais vous dire quelle copie il fallait choisir. »

— « Et quelle serait l'autre mesure rétrograde ? »

— « Ne pas prendre une nouvelle dose de phénothiazine, » répondit tranquillement Miss Lee.

Tung Tchien raccrocha en songeant : Je ne comprends pas ce qui m'arrive. Deux forces, le Parti et Sa Grandeur d'un côté — cette fille et son organisation supposée de l'autre. La première veut me voir gravir aussi haut que possible les échelons de la hiérarchie du Parti ; la deuxième... *Que voulait au juste Tanya Lee ?* Au-delà des mots... derrière l'écorce apparente d'un mépris presque futile envers le Parti, le Leader, les valeurs éthiques du Front Démocratique Populaire Uni, quelles étaient ses motivations par rapport à lui ?

Il demanda, curieux : « Etes-vous anti-Parti ? »

— « Non. »

— « Mais... » Il fit un geste vague. « C'est tout ce qu'il y a, Parti et anti-Parti. Vous êtes pour le Parti, alors. » Décontenancé, il la dévisagea. Elle lui retourna son regard sans ciller. « Vous avez une organisation, » fit-il, « et vous vous réunissez secrètement. Qu'avez-vous l'intention de détruire ? Le fonctionnement normal du gouvernement ? Etes-vous comme ces étudiants américains, traîtres à leur pays, qui pendant la guerre du Vietnam arrêtaient les trains transportant les recrues et manifestaient... »

— « Vous déformez les choses, » fit Miss Lee patiemment. « Mais peu importe ; ça n'a rien à voir avec notre problème. Nous voulons savoir ceci : Par qui, ou par quoi, sommes-nous gouvernés ? Notre but immédiat est de nous assurer la confiance d'un jeune théoricien du Parti destiné à accéder un jour aux plus hautes sphères et ayant vraisemblablement une chance de rencontrer le Leader en tête à tête... vous comprenez ? » Sa voix s'était élevée d'un cran ; elle consulta sa montre, visiblement anxieuse de s'en aller : les quinze minutes étaient presque écoulées. « Peu de gens, comme vous le savez, ont l'occasion de voir le Leader. Je veux dire en chair et en os. »

— « C'est dû à son âge avancé. »

— « Nous espérons, » poursuivit Miss Lee, « que si vous passez avec succès le faux test auquel ils sont en train de vous soumettre — et avec mon aide c'est déjà fait — vous serez invité à l'une de ces « réunions entre hommes » que le Leader organise périodiquement et dont les journaux, évidemment, ne font jamais

mention. Vous saisissez, à présent ? » Elle poursuivit, de sa voix pathétique et aiguë : « Alors, nous saurions, si vous pouviez y aller sous l'influence de la drogue anti-hallucinogène ; si vous pouviez l'apercevoir face à face tel qu'il est dans la réalité... »

Formulant à haute voix ses pensées, il acheva : « Et mettre un terme à ma carrière bureaucratique. Sinon à mon existence. »

— « Vous nous devez bien quelque chose, » lança Tanya Lee, les pommettes blanches. « Si je ne vous avais pas dit quelle dissertation choisir, vous auriez choisi la mauvaise et votre chère carrière serait de toute façon à l'eau. Vous auriez échoué — échoué à un test que vous ne saviez même pas que vous étiez en train de passer ! »

Faiblement, il protesta : « J'avais une chance sur deux. »

— « Non ! » Elle secoua farouchement la tête. « La copie hérétique est truffée de jargon du Parti. Les deux textes ont été délibérément construits pour vous induire en erreur. Ils *voulaient* vous faire échouer ! »

Une fois de plus, il examina les deux documents, embarrassé. Disait-elle la vérité ? Peut-être. Sûrement. Cela sonnait vrai quand on connaissait, comme lui, les fonctionnaires du Parti, et Tso-Pin, son supérieur hiérarchique, en particulier. Il se sentit soudain las. Découragé. Au bout d'un moment il dit à la fille : « Vous affirmez que j'ai contracté une dette envers vous. Vous m'avez rendu service en me donnant — ou en prétendant me donner — la bonne réponse à la question du Parti. Mais maintenant que je l'ai, qu'est-ce qui m'empêche de vous flanquer dehors avec perte et fracas ? Je ne me sens pas votre obligé pour deux sous. » Il entendit sa voix débiter cette plate tirade avec l'absence d'emphase émotionnelle qui caractérisait si souvent les milieux officiels du Parti.

— « Il y aura d'autres épreuves, au fur et à mesure que vous vous élèverez, » déclara Miss Lee. « Et nous serons là pour continuer à vous guider. » Elle était calme, parfaitement à son aise. Il était visible qu'elle avait attendu une réaction de ce genre.

— « Laissez-moi le temps d'y réfléchir, » dit-il.

— « Je vais vous laisser maintenant. Nous ne sommes pas pressés. Vous n'allez probablement pas recevoir d'invitation à la villa du Leader dans la semaine, ni même dans le mois qui vient. » Elle alla ouvrir la porte, marqua un temps d'arrêt. « Chaque fois qu'ils vous soumettront à un de ces tests camouflés, nous établirons le contact pour vous fournir les réponses — vous aurez ainsi l'occasion de rencontrer une ou plusieurs autres personnes de no-

tre organisation. Probablement pas moi. C'est cet ancien combattant invalide qui vous fera passer dans sa marchandise les réponses adéquates à la sortie du ministère. » Elle eut un sourire fugace. « Mais un jour, n'en doutez pas, et plus tôt que vous ne le pensez, vous serez convié poliment, officiellement, en bonne et due forme à vous rendre à la villa du Fleuve Jaune. Et quand vous irez vous serez bourré de stélazine — probablement tout ce qui subsistera de nos maigres réserves. Adieu. » La porte se referma derrière elle. Elle était partie.

Seigneur, songea-t-il. Ils pourraient me faire chanter. Et elle ne s'est même pas donné la peine d'en parler ; par rapport à ce qui est en jeu, ça ne valait même pas la peine d'être mentionné.

Mais le faire chanter pour quoi ? Il avait déjà dit à ceux de la Secpol qu'on lui avait fait prendre une drogue, et cette drogue s'était avérée être de la phénothiazine. *Ils savent donc,* réalisa-t-il. Ils me feront surveiller ; ils doivent être sur le qui-vive. Techniquement, je n'ai enfreint aucune loi, mais... c'est sûr qu'ils m'auront à l'œil.

De toute façon, ils étaient toujours sur le qui-vive. Il se calma un peu, à cette pensée. Avec les années, il avait fini par s'accoutumer, virtuellement, à cet état de choses. Comme tout le monde.

Je verrai le Bienfaiteur Absolu du Peuple tel qu'il est en réalité, se dit-il. Je serai le premier, même, peut-être. Et qu'est-ce que ce sera ? Laquelle de ses formes non-hallucinatoires revêtira-t-il ? Une forme dont j'ignore absolument tout... dont la seule vue pourrait me rendre fou. Comment ferai-je pour tenir jusqu'au bout, jusqu'à la fin de la soirée, si cela ressemble à la chose que j'ai vue sur l'écran de TV ? Le Cliqueteur ; l'Oiseau ; le Dévastateur ; le Tube Grimpant... ou pire.

Il était curieux de savoir en quoi consistaient les autres apparitions... mais préféra abandonner ce genre de spéculations. Cela ne conduisait à rien. Et c'était trop déprimant.

Le lendemain matin, Mr. Tso-Pin et Mr. Pethel lui rendirent ensemble visite à son bureau, visiblement impatients sous des dehors sereins. Sans mot dire, il leur tendit l'une des deux « dissertations d'examen ». L'orthodoxe, celle qui contenait le poignant petit poème arabe.

— « Ceci, » dit Tchien sèchement, « a été rédigé par un authen-

tique membre du Parti, ou candidat au Parti. L'autre... » Il frappa d'un geste méprisant le second document. « Pourriture réactionnaire. » Il sentit la colère l'envahir. « Malgré un vernis... »

— « Très bien, très bien, Mr. Tchien, » fit Dárius Pethel en hochant la tête. « Nous n'avons pas besoin d'entrer dans les détails. Votre analyse est correcte. Je présume que vous avez écouté hier soir le passage de l'allocution télévisée du Leader où il était question de vous ? »

— « Certainement, » dit Tchien.

— « Et vous en avez probablement conclu, » poursuivit Pethel, « que ce que nous sommes en train d'accomplir ici ouvre la porte à de grandes choses. Le Leader a les yeux sur vous ; cela est clair. En fait, il m'a déjà fait contacter à votre sujet. » Il ouvrit son volumineux porte-documents et y plongea la main. « Je ne sais pas où j'ai mis ce fichu papier. En tout cas... » Il lança un coup d'œil à Tso-Pin, qui acquiesça d'un léger signe de tête. « Sa Grandeur souhaiterait votre présence à la soirée qu'elle organise jeudi prochain dans sa villa de la vallée du Yang-tsé. Mrs. Fletcher apprécie particulièrement... »

— « Mrs. Fletcher ? » interrompit Tchien. « Qui est Mrs. Fletcher ? »

Après un instant de silence, Tso-pin expliqua sèchement : « C'est la femme du Bienfaiteur Absolu. Il s'appelle — naturellement, vous n'avez jamais entendu son nom — Thomas Fletcher. »

— « C'est un Caucasien, » intervint Pethel. « Issu du Parti Communiste néo-zélandais. Il a pris une part active au redressement du pays dans la situation difficile d'après-guerre. Ce n'est pas à proprement parler un secret, mais d'un autre côté nous n'avons jamais tenu à ébruiter la chose. » Il hésita, jouant avec sa chaîne de montre. « Il vaut mieux oublier cela. Bien entendu, dès que vous vous trouverez en sa présence, cela vous sautera aux yeux. Le fait que ce soit un Caucasien. Tout comme moi. Tout comme un grand nombre d'entre nous. »

— « L'origine raciale, » fit remarquer Tso-pin, « n'a rien à voir avec le dévouement au Leader et au Parti. Témoin Mr. Pethel ici présent. »

Mais, se dit Tchien, déconcerté, le Leader n'avait pas du tout, sur l'écran de TV, le type occidental. « A la télévision... » commença-t-il à dire.

— « L'image, » interrompit Tso-pin, « est soumise à tout un assortiment de raffinements techniques. Pour des motifs idéologi-

ques. La plupart de ceux qui occupent un poste élevé dans la hiérarchie savent cela. » Il lança à Tchien un regard dépourvu de toute aménité.

Ainsi personne ne songe à le nier, se dit Tchien. Ce que nous voyons tous les soirs n'est pas la réalité. La question est de savoir à quel point cette réalité est déformée : Partiellement ? Ou... totalement ?

— « Je serai prêt, » fit-il d'une voix tendue. Et il songea : Il y a eu un accroc quelque part. Ils ne s'attendaient pas — le groupe que Tanya Lee représente — à ce que j'entre en scène si tôt. Où est l'anti-hallucinogène ? Pourront-ils me le faire parvenir ou pas ? Probablement pas dans un délai si court.

Il se sentit, étrangement, libéré d'un poids. Il se présenterait devant le Leader en état de le voir comme un être humain, comme il le voyait — ainsi que tout le monde — à la télévision. Ce serait une soirée agréable et enrichissante, à laquelle assisteraient quelques-uns des membres du Parti les plus influents d'Asie. Après tout, on se passera très bien de phénothiazine, pensa-t-il. Et son impression de soulagement s'accrut.

— « La voici quand même, » fit soudain Pethel en sortant une enveloppe blanche de son porte-documents. « Votre invitation. Une sino-fusée vous conduira à la villa du Leader jeudi matin. Là, l'officier du protocole vous expliquera ce qu'il faut faire. L'habit est de rigueur, cravate blanche et queue de pie, mais l'atmosphère sera cordiale. Il y a toujours un grand nombre de toasts. » Et il ajouta : « Personnellement, j'ai déjà assisté à deux de ces réunions privées. Mr. Tso-pin... » (il eut un sourire grinçant) « n'a jamais été honoré de pareille façon. Mais comme on dit, tout arrive à qui sait attendre. C'est Benjamin Franklin qui a dit cela. »

— « C'est même arrivé un peu prématurément dans le cas de Mr. Tchien, » fit Tso-pin. Il haussa philosophiquement les épaules. « Mais jamais, à aucun moment, on ne m'a demandé mon avis. »

— « Une chose, cependant, » dit Pethel en s'adressant à Tchien. « Il est possible que lorsque vous vous trouverez en présence de Sa Grandeur, vous soyez déçu par certains détails. Veillez surtout, le cas échéant, à ne laisser transparaître aucun de vos sentiments. Nous avons de tout temps été portés — habitués — à voir en lui un peu plus qu'un homme. Ne vous étonnez pas s'il se livre à table à quelques excès verbaux, s'il boit un peu trop ou s'il lance par exemple une plaisanterie scabreuse... Pour parler franche-

ment, on ne sait jamais quelle tournure ces choses-là peuvent prendre. Mais ce qui est sûr, c'est qu'elles se prolongent généralement fort tard dans la matinée du jour suivant. C'est pourquoi vous seriez avisé d'accepter la dose d'amphétamine que l'officier du protocole vous proposera. »

— « Ah ? » fit Tchien. C'était nouveau pour lui. Et intéressant.

— « Pour ménager vos forces. Et contrebalancer les effets de l'alcool. Sa Grandeur est dotée en effet de remarquables capacités d'endurance. Il arrive fréquemment que le Leader soit debout, et qu'il en redemande, après que tous les autres ont déclaré forfait. »

— « Un homme remarquable, » renchérit Tso-pin. « Pour moi, de tels... penchants sont de nature à faire ressortir ses qualités profondément humaines, son amour de la vie. Il me fait penser à un homme de la Renaissance, comme, par exemple, Laurent de Médicis. »

— « C'est en effet la comparaison qui vient à l'esprit, » dit Pethel. Il étudia ensuite Tchien avec une telle acuité que celui-ci eut froid dans le dos. Ses appréhensions de la veille lui revinrent. Est-ce encore un piège qu'on est en train de me tendre ? se demanda-t-il. Cette fille... était-ce en réalité un agent provocateur de la Secpol, envoyé pour sonder ma loyauté au parti ?

Je crois, décida-t-il, qu'il vaut mieux essayer d'éviter ce camelot cul-de-jatte en sortant du travail. Je prendrai un itinéraire totalement différent pour rentrer à mon conapt.

Son plan réussit. Il évita le marchand d'herbes médicinales ce jour-là, puis le lendemain, et ainsi de suite jusqu'au jeudi.

Le jeudi matin, le camelot surgit brusquement sur sa planche à roulettes de derrière un camion en stationnement et lui barra la route.

— « Mon remède ? » demanda le camelot. « A-t-il fait l'effet désiré ? Je suis sûr que oui. La formule remonte à la dynastie des Sung. J'en suis sûr... pas vrai ? »

— « Laissez-moi passer, » dit Tchien.

— « Ayez la bonté de me répondre. » Ce n'était plus l'intonation habituelle, attendue, d'un marchand ambulant opérant à la sauvette. Tchien s'aperçut du changement.

— « Je sais ce que vous m'avez donné, » dit-il. « Et ça ne m'intéresse plus. Si je change d'avis, j'irai en acheter dans une phar-

macie. Merci. » Il continua son chemin mais le véhicule à roulettes le suivit avec son occupant.

— « Miss Lee m'a raconté, » cria le camelot.

— « Hmm, » fit Tchien en allongeant le pas automatiquement. Apercevant un hovertaxi, il commença à lui faire signe.

— « C'est ce soir que vous allez à la villa du fleuve Yang-tsé, » fit le camelot essoufflé par l'effort. « Prenez donc mon remède ! » Il lui tendit un sachet d'un air implorant. « S'il vous plaît, camarade Tchien ; pour votre bien, pour nous tous. Pour que nous sachions à quoi nous avons affaire. Grand Dieu ! si c'était un extra-terrestre : c'est surtout de cela que nous avons peur. Ne comprenez-vous pas, Tchien ? Qu'est-ce que c'est que votre misérable carrière à côté de tout ça ? Si nous n'arrivons pas à savoir... »

Le taxi s'immobilisa sur la chaussée dans un léger rebond. La portière coulissa. Tchien se prépara à grimper à bord.

Le sachet fendit l'air, atterrit sur le marchepied du taxi puis glissa dans le caniveau encore humide des pluies toutes récentes.

« Je vous en prie, » supplia le camelot. « Et ça ne vous coûtera rien ; aujourd'hui c'est gratuit. Ramassez-le, prenez-le avant la soirée. Et n'absorbez surtout pas d'amphétamine. C'est un stimulant thalamique contre-indiqué lorsqu'un inhibiteur surrénal tel que la phénothiazine... »

La portière du taxi se referma sur Tchien. Il s'assit.

— « Où voulez-vous aller, camarade ? » demanda le robot-pilote.

Tchien lui donna le numéro de code-ident de son conapt.

— « Ce demeuré de camelot a réussi à introduire sa miteuse marchandise dans mon intérieur propret, » articula le taxi. « Voyez ; elle repose à votre pied. »

Il vit le sachet... rien qu'une petite enveloppe à l'aspect anodin. C'est ainsi, se dit-il, que la drogue vient à vous. Tout d'un coup, elle se trouve là, et c'est tout. Il resta un long moment immobile, puis ramassa le sachet.

Comme la dernière fois, il y avait quelques mots au recto et au verso du sachet ; mais cette fois-ci ils étaient tracés à la main. D'une écriture féminine : celle de Miss Lee.

C'est arrivé plus tôt que nous ne le pensions ; grâce au ciel, nous étions préparés. Mais où étiez-vous mardi et mercredi derniers ? En tout cas, voilà, et bonne chance. Je vous contacterai dans le courant de la semaine. N'essayez pas de me retrouver.

Il brûla la note et la laissa achever de se consumer dans le cendrier du taxi.

Mais il conserva les grains noirs.

Depuis tout ce temps, songea-t-il. Nos réserves d'eau polluées par des hallucinogènes. Pendant des années. Des dizaines d'années sans doute. En pleine période de paix. Et dans notre propre camp, pas celui de l'adversaire. Les sombres canailles, se dit-il. J'ai presque envie de prendre cette drogue, pour voir de quoi il retourne et en informer les amis de Tanya.

D'ailleurs, je le ferai, décida-t-il. Et puis... il était curieux.

Un dangereux défaut, il ne l'ignorait pas. La curiosité, surtout en ce qui concernait les affaires du Parti, était le moyen idéal de saborder sa propre carrière.

Il se demandait si sa résolution durerait jusqu'au soir ; si le moment venu il aurait le courage d'inhaler la drogue inhibitrice.

Le temps lui donnerait la réponse. Celle-là et les autres. Nous sommes des fleurs, se dit-il, dans une plaine, qu'il arrache une par une. Comme disait le poète arabe. Il essaya de se rappeler le reste du poème, mais n'y parvint pas.

C'était probablement aussi bien comme ça.

Le chef du protocole de la villa, un Japonais nommé Kimo Okubara, visiblement un ancien catcheur, le toisa avec une hostilité non dissimulée, même après qu'il eut présenté son invitation et réussi à prouver son identité.

— « Pas la peine de vous déranger, » grogna Okubara. « Pourquoi pas rester chez vous et regarder télévision ? Personne vous regrettera. On s'est très bien passé de vous jusqu'à cette minute même. »

D'une voix glacée, Tchien répondit : « J'ai déjà vu ces choses à la télévision. » De toute façon les soirées de ce genre étaient rarement retransmises ; elles étaient trop grivoises.

Les hommes d'Okubara le fouillèrent de fond en comble pour s'assurer qu'il ne dissimulait aucune arme, puis lui rendirent ses habits. Ils ne trouvèrent pas la phénothiazine, cependant. Car il l'avait déjà prise. Il savait que l'effet de la drogue durait environ quatre heures ; ce serait largement suffisant. Et puis Tanya lui avait dit que la dose était forte. Il se sentait pataud et inepte et un peu groggy, et sa langue était agitée de spasmes pseudo-parkinsoniens, effet secondaire qu'il n'avait pas prévu.

Une fille, nue à partir de la taille, les épaules et le dos couverts d'une longue chevelure aux reflets cuivrés, passa devant lui. Intéressant.

Venant de l'autre côté, une fille nue à partir du bas fit son apparition. Intéressant également. Les deux filles avaient une expression d'ennui blasé et indifférent, mais semblaient disposer de tous leurs esprits.

— « Vous entrez comme ça aussi, » fit Okubara en s'adressant à Tchien.

Celui-ci sursauta. « J'avais cru... cravate blanche et queue de pie. »

— « C'était pour rire, » dit Okubara. « A vos dépens. Seulement les femmes vêtues ainsi. Vous aussi aimer ça, sauf si homosexuel. »

Bon, se dit Tchien, autant aimer ça. Il se joignit à la foule des invités — tout comme lui, ils portaient cravate blanche et queue de pie ou, pour les femmes, robe longue descendant jusqu'à terre — et se sentit mal à l'aise, malgré l'effet tranquillisant de la stélazine. Pourquoi suis-je ici ? se demanda-t-il. Le caractère ambigu de la situation où il se trouvait ne lui échappait aucunement. Il était là pour faire avancer sa carrière dans l'appareil du Parti. Pour recevoir l'approbation intime, personnelle, du Leader... mais il était là aussi pour démasquer Sa Grandeur en tant qu'usurpateur : usurpateur envers le Parti et envers les peuples de la Terre épris de paix et de démocratie. Quelle ironie, pensa-t-il. Et il continua à avancer parmi les invités.

Une fille aux seins menus, brillants, entourés d'un halo, s'avança pour lui demander du feu. Il sortit machinalement son briquet. « Qu'est-ce qui fait briller vos seins ? » demanda-t-il. « Des piqûres radioactives ? »

Elle haussa les épaules, sans répondre, puis passa son chemin, le laissant seul. Il avait dû dire quelque chose qu'il ne fallait pas.

Peut-être une mutation remontant à la guerre, médita-t-il.

— « Désirez-vous quelque chose à boire, monsieur ? » Un garçon lui présentait gracieusement un plateau. Il prit un martini — cocktail alors en faveur dans les hautes sphères du Parti en Chine Populaire — et savoura à petites gorgées le liquide parfumé et glacé. Authentique gin anglais, apprécia-t-il intérieurement. A moins que ce ne soit la préparation hollandaise originale ; avec du genièvre ou je ne sais quoi. Pas mauvais. Il continua d'avancer. Il se sentait mieux. En vérité, il trouvait l'atmosphère fort agréable. Tous ces gens étaient emplis d'assurance. Ils avaient réussi, et

maintenant ils pouvaient se permettre un peu de détente. Ce n'était évidemment qu'un mythe qui courait, selon lequel la proximité de Sa Grandeur mettait les gens dans un état d'anxiété quasi névrotique. En tout cas, il n'en voyait pas d'exemple parmi l'assistance ; et lui-même ne ressentait pratiquement aucun effet de ce genre.

Un petit homme trapu, chauve, assez âgé, l'arrêta au passage simplement en bloquant son verre contre sa poitrine. « Cette petite mignonne qui vous a demandé du feu, » gloussa-t-il. « Celle qui a des nénés en boules de sapin de Noël... en réalité c'est un homme, travesti. » Il ricana. « Il faut faire gaffe, ici. »

— « Et où, » demanda Tchien, « trouve-t-on les vraies femmes ? Derrière les cravates et les queues de morue ? »

— « Pourquoi pas ? » repartit le petit homme en disparaissant au milieu d'un groupe d'invités particulièrement animé.

Tchien resta seul avec son martini. Une jolie femme, grande, élégamment vêtue, qui se tenait près de lui, lui agrippa soudain la manche. Tchien sentit les doigts se crisper sur son bras lorsqu'elle chuchota : « Le voilà. C'est Sa Grandeur. Pour moi c'est la première fois ; j'ai un peu peur. Est-ce que mes cheveux sont en place ? »

— « Parfait, » dit Tchien d'un air absorbé. Suivant le regard de sa voisine, il essayait d'apercevoir — pour la première fois — le Bienfaiteur Absolu.

Ce qui traversait la pièce en direction de la table centrale n'était pas un être humain.

Ce n'était pas non plus un assemblage mécanique. Rien de commun avec ce que Tchien avait vu à la télévision et qui ne servait probablement qu'à diffuser ses discours, de même que jadis Mussolini s'était servi d'un bras mécanique pour saluer de mornes et interminables défilés.

Seigneur, songea-t-il, en proie à une violente nausée. Etait-ce là ce que Tanya Lee appelait le « monstre aquatique » ? Cela n'avait aucune forme ; aucun pseudopode, ni de chair ni de métal. Cela n'avait, dans un sens, même pas de véritable présence. Chaque fois qu'il réussissait à la regarder directement, la chose disparaissait. Il voyait à travers, il voyait les gens de l'autre côté — mais pas elle. Et cependant, s'il détournait la tête, s'il lui lançait un regard en biais, il pouvait à peu près déterminer ses contours.

C'était un terrible et insupportable spectacle, dont l'horreur l'assaillait par tous ses sens. Cela se déplaçait au milieu des invités assemblés, absorbant au passage la substance vitale de chacun d'entre eux, se nourrissant d'eux avec un appétit vorace, inextinguible. Cela haïssait; cela exécrait. Tchien sentit le déferlement de haine et d'exécration — partagea, en fait, cette exécration dirigée contre tous les assistants. Et tout à coup il devint, en même temps que les autres invités de la luxueuse villa, une immonde et visqueuse limace, tandis que sur un tapis grouillant de formes baveuses à demi broyées la créature se vautrait, jouissant, prenant son temps, mais sans cesser un instant de se diriger droit sur Tchien... ou était-ce une illusion ? Si c'est une hallucination, se dit-il, elle est pire que toutes celles que j'ai connues. Sinon, c'est la réalité dans toute son horreur, c'est un être abominable qui massacre et mutile. Il aperçut l'horrible sillage des corps écrasés, macabre bouillie faite de débris d'hommes et de femmes qui essayaient de se réassembler, de faire mouvoir leurs corps déchiquetés ; il les entendit essayer de parler.

Je sais qui tu es, songea Tung Tchien. Toi le chef suprême du Parti à l'échelle mondiale. Toi qui détruis toute vie que tu touches ; tu es celui du poème arabe, qui cueilles les fleurs de la vie pour les dévorer. Je te vois à califourchon sur cette simple plaine qu'est pour toi la Terre, plaine sans creux ni monts. Tu es partout à la fois, tu apparais quand tu veux, tu te repais de n'importe quoi. Tu fabriques la vie, tu t'en nourris comme un goinfre, et tu aimes ça.

Il pensa : Tu es Dieu.

— « Mr. Tchien, » fit la voix, mais elle provenait de l'intérieur de sa tête et non de l'entité sans bouche dont les contours fluctuaient sans cesse devant lui. « Heureux de vous rencontrer à nouveau. Vous ne savez rien du tout. Allez-vous-en. Vous ne m'intéressez pas. Que m'importe la fange ? La fange, je m'y vautre, je l'excrète, et c'est mon bon plaisir. Je pourrais vous briser ; je pourrais me briser moi-même. J'ai des cailloux pointus sous mon ventre ; je tapisse la fange d'objets pointus. Je fais bouillonner les endroits secrets, les cachettes reculées ; pour moi l'océan est un onguent. Les paillettes de ma chair communiquent avec tout. Vous êtes moi. Je suis vous. Cela ne fait aucune différence, de même qu'il est indifférent que la créature aux seins phosphorescents soit une fille ou un garçon. Vous pourriez apprendre à aimer les deux. » Et la voix éclata de rire.

Il ne pouvait pas croire qu'elle s'adressait à lui ; il ne pouvait pas imaginer — c'était trop terrible — qu'elle l'avait choisi.

« J'ai choisi tout le monde, » dit-elle. « Personne n'est trop petit. Chacun tombe et meurt et je suis là pour regarder. C'est automatique. C'est préordonné. » Et la chose cessa de lui parler ; elle se désassembla. Mais il continuait à la voir ; il sentait son omniprésence. C'était une sphère en suspens dans la pièce, pourvue de cinquante mille yeux, d'un million... de plusieurs milliards d'yeux : un par objet vivant dont elle attendait la chute et qu'elle piétinait tandis qu'il gisait, disloqué. Et c'était pour cela qu'elle l'avait créé, et elle le savait, et elle comprenait. Ce qui dans le poème arabe avait ressemblé à la mort n'était pas la mort mais Dieu. Ou plutôt, Dieu était la mort, l'unique force destructrice, cannibale, qui « trébuchait » indéfiniment mais pouvait se le permettre, ayant toute l'éternité pour cela. Et pas seulement le poème arabe, se dit-il. Celui de Dryden également. Le « spectacle croulant » : c'est toi qui l'ordonnes ; qui le déformes à ta guise ; qui fais de nous tes créatures aveugles et soumises.

Mais au moins, pensa-t-il, il me reste ma dignité. Dignement, il posa son verre, se retourna, marcha vers l'extrémité de la salle. Il franchit la porte à double battant, prit un long corridor recouvert de tapis. Un domestique de la villa en livrée pourpre lui ouvrit une autre porte. Il se retrouva à l'air libre, sur une terrasse, seul dans l'obscurité de la nuit.

Ou plutôt pas seul.

La présence l'avait suivi ; ou peut-être précédé. Elle l'avait attendu, oui, car elle n'en avait pas tout à fait fini avec lui.

— « J'aime mieux ça, » dit-il, et il enfourcha la balustrade. Il y avait six étages, et tout en bas les eaux noires du fleuve, et la mort, la vraie mort, non pas la vision du poète arabe.

Au moment où il se lâchait, une extension de la créature s'enroula autour de son épaule.

— « Pourquoi ? » dit-il. Mais il ne résista pas, intrigué, cherchant à comprendre, vainement.

— « N'allez pas faire ça à cause de moi, » dit-elle. Il ne pouvait pas la voir, car elle avait reculé dans l'obscurité. Mais cette partie d'elle, sur son épaule... cela avait commencé à ressembler à une main humaine.

La créature se mit à rire.

— « Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? » demanda-t-il, toujours en équilibre sur la balustrade, retenu par la pseudo-main.

— « Vous voudriez faire le travail à ma place, » dit la voix. « Vous ne pouvez pas attendre ? Vous serez choisi comme les autres. Vous n'avez aucun besoin de précipiter les choses. »

— « Et si je le faisais tout de même ? Par aversion pour vous ? »

La voix se mit à rire. Sans faire de réponse.

« Vous ne voulez même pas me dire, » fit-il.

A nouveau, pas de réponse. Il se prépara à repasser de l'autre côté de la balustrade ; aussitôt, la pression de la pseudo-main disparut.

« Vous avez fondé le Parti ? » demanda-t-il.

— « J'ai tout fondé. J'ai fondé l'anti-Parti, et le Parti qui n'est pas un Parti, et ceux qui sont pour, et ceux qui sont contre, ceux que vous appelez les impérialistes yankees, ceux qui sont dans le camp de la réaction, et ainsi de suite, indéfiniment. C'est moi qui ai tout fondé. Tout. Comme de vulgaires brins d'herbe. »

— « Et vous êtes là pour vous divertir de tout ça ? » demanda-t-il.

— « Ce que je veux, c'est que vous me voyiez tel que je suis, tel que vous êtes en train de me voir, et que vous me fassiez confiance. »

— « Confiance ? » dit-il, les lèvres tremblantes. « Confiance pour faire quoi ? »

— « Est-ce que vous croyez en moi ? »

— « Oui. Je vous vois. »

— « Alors retournez à votre travail au ministère. Dites à Tanya Lee que vous avez vu un vieillard surmené, ventripotent, qui boit avec excès et qui aime à pincer les fesses des jolies filles. »

— « Oh ! Seigneur, » fit-il.

— « Vous vivrez, » continua la voix, « sans pouvoir vous arrêter, et je vous tourmenterai ; je vous priverai, peu à peu, de tout ce que vous possédez ou convoitez. Et une fois que vous serez mort et en miettes, je vous révélerai un mystère. »

— « Quel mystère ? »

— « Les morts vivront, les vivants mourront. Je tue ce qui vit ; je sauve ce qui est mort. Et je vais vous dire une chose : *il y a pire que moi.* Mais vous ne saurez jamais quoi, car je vous aurai tué avant. Et maintenant retournez à la salle à manger et préparez-vous pour le dîner. Ne cherchez pas à discuter ce que je fais ; je l'ai fait bien avant qu'il y ait eu un Tung Tchien, et je le ferai bien après. »

Il frappa la chose aussi fort qu'il put.

Et il ressentit une violente douleur à l'intérieur de son crâne.

Puis l'obscurité ; avec une sensation de chute libre.

Et, à nouveau, l'obscurité. Il pensa : Je t'aurai. Je m'arrangerai pour que tu meures aussi. Pour que tu souffres ; tu souffriras comme nous, tu connaîtras les mêmes affres que nous ; je consacrerai mon existence à cela ; nous nous retrouverons, et je t'anéantirai ; je jure que je t'anéantirai d'une façon ou d'une autre. Et tu auras mal. Autant que j'ai mal en ce moment.

Il ferma les yeux.

Brutalement, il se sentit secoué. Il entendit la voix de Kimo Okubara : « Debout, sale ivrogne. Allons ! »

Sans ouvrir les yeux, il demanda : « Appelez-moi un taxi. »

— « Taxi déjà arrivé. Vous reconduire chez vous. Disgracieux personnage. Vous donner hystériquement en spectacle. »

Se mettant debout en tremblant, il ouvrit les yeux, se tâta. Notre Leader qui nous commande, se dit-il, est l'Authentique et Unique Dieu. Et l'ennemi que nous combattons et avons combattu est également Dieu. Ils ont raison ; il est partout. Mais je ne comprenais pas jusqu'ici ce que cela voulait dire. Il dévisagea l'officier du protocole en pensant : Toi aussi, tu es Dieu. Il n'y a donc pas d'issue ; même pas en faisant le grand saut, probablement. Comme j'ai voulu le faire, instinctivement. Il frissonna.

« Mélanger alcool avec drogue, » fit Okubara d'un ton méprisant, « ruine carrière. J'ai vu ça arriver beaucoup de fois. Filez. »

En titubant, il se dirigea vers le portail central de la villa. Deux valets, habillés en chevaliers du moyen âge et coiffés de chapeaux empanachés, lui ouvrirent cérémonieusement la grille et l'un d'eux lui dit : « Bonsoir, monsieur. »

— « Va te faire voir, » dit Tchien, et il s'enfonça dans la nuit.

A trois heures moins le quart du matin, alors qu'il était assis, n'ayant pu trouver le sommeil, dans le living-room de son conapt, fumant un Cuesta Rey Astoria après l'autre, on frappa un coup à sa porte.

C'était Tanya Lee, frileusement enveloppée dans son trench-coat, le regard brûlant et inquisiteur.

— « Ne me regardez pas comme ça, » dit-il rudement. Son

cigare s'était éteint ; il le ralluma. « On m'a assez regardé pour aujourd'hui. »

— « Vous l'avez vu ? » dit-elle.

Il fit un signe de tête affirmatif.

Elle s'assit sur le bras du canapé et au bout d'un moment demanda : « Vous voulez m'en parler ? »

— « Partez loin d'ici, » dit-il. « Allez le plus loin possible. » Puis il se rappela : aucune distance n'était suffisante ; il se rappela avoir lu ça quelque part, également. « A quoi bon ? » fit-il ; et il se leva lourdement pour aller dans la cuisine préparer du café.

Tanya Lee le suivit. « C'était... terrible à ce point ? »

— « Nous ne pouvons pas gagner, » dit Tchien. « Vous n'avez aucune chance ; parce que moi je ne suis pas dans le coup. Tout ce que je demande, c'est de conserver mon poste au ministère et d'oublier tout ça. Oublier le plus vite possible. »

— « C'est un extra-terrestre ? »

— « Oui. » Il hocha la tête avec emphase.

— « Hostile ? »

— « Oui, » dit Tchien. « Non. Tous les deux. Plutôt hostile. »

— « Alors il nous faudra... »

— « Rentrez chez vous, » dit-il. « Et essayez de dormir. » Il l'examina attentivement ; il était assis là depuis longtemps et il avait eu l'occasion de réfléchir. A pas mal de choses. « Etes-vous mariée ? »

— « Non. Plus maintenant. Mais je l'ai été. »

— « Restez avec moi cette nuit, » dit-il. « Ou ce qu'il en reste. Jusqu'à ce que le soleil se lève, » ajouta-t-il. « C'est la nuit le plus difficile. »

— « Entendu, je reste, » dit Tanya en défaisant la boucle de son imperméable. « Mais il faudra me donner quelques réponses. »

— « Qu'entendait Dryden, » demanda Tchien, « par « *la musique désaccordera le ciel* » ? Je ne saisis pas. Qu'est-ce que la musique fait au ciel ? »

— « C'est la fin de l'ordre céleste de l'univers, » expliqua Tanya en rangeant son imperméable dans la penderie de la chambre à coucher ; elle portait en dessous un sweater à rayures orange et un pantalon fuseau.

— « Et c'est grave, » dit-il.

Elle médita un instant. « Je ne sais pas. J'imagine, oui. »

— « C'est attribuer un grand rôle, » dit-il, « à la musique. »

— « Vous connaissez ce vieux truc de Pythagore sur la *musique des sphères.* » Machinalement, elle s'assit au bord du lit pour ôter ses mocassins.

— « Et vous croyez à ça ? » demanda Tchien. « Est-ce que vous croyez en Dieu ? »

— « Dieu ! » Elle éclata de rire. « C'est aussi démodé que le treuil à vapeur ! De quoi parlez-vous ? Dieu avec une majuscule ? » Elle s'approcha de lui, tout près, scrutant son visage avec attention.

— « Ne me regardez pas de cette façon, » fit-il aigrement en reculant. « Je ne veux plus qu'on me regarde, plus jamais. » Il s'éloigna d'un air irrité.

— « A mon avis, » dit Tanya, « s'il y a un Dieu, Il se fiche pas mal des affaires des hommes. C'est ma théorie, en tout cas. Je veux dire qu'il Lui est parfaitement égal que ce soit le mal qui triomphe, ou que les gens ou les animaux souffrent ou crèvent. Franchement, je ne vois pas Sa place parmi nous, et le Parti a toujours rejeté toute forme de... »

— « Est-ce que vous L'avez vu ? » demanda Tchien. « Lorsque vous étiez enfant ? »

— « Oh ! bien sûr, quand j'étais enfant. Mais je croyais aussi... »

— « Vous est-il jamais arrivé de penser, » reprit-il, « que le bien et le mal désignent en réalité la même chose ? Que Dieu pourrait être en même temps, à la fois, bon et mauvais ? »

— « Je vais vous servir à boire, » fit Tanya en allant nu-pieds jusqu'à la cuisine.

— « Le Dévastateur. Le Cliqueteur. Le Glouton. L'Oiseau et le Tube Grimpant... et sans doute d'autres noms, ou formes, je ne sais pas. J'ai eu une terrible hallucination à la soirée du Leader. Monstrueuse. »

— « Mais la stélazine... »

— « Ça n'a fait qu'empirer les choses. »

— « Y a-t-il une manière, » fit Tanya d'une voix sombre, « de lutter contre cette chose que vous avez vue ? Cette apparition que vous appelez une hallucination mais qui de toute évidence n'en était pas une ? »

— « Oui. Croire en elle. »

— « Qu'est-ce que cela apportera ? »

— « Rien, » fit-il d'un ton las. « Absolument rien. Je suis fatigué ; je n'ai pas soif... allons nous coucher. »

— « D'accord. » Elle retourna sans bruit dans la chambre à

coucher, commença à retirer son sweater rayé. « Nous continuerons cette discussion plus tard. »

— « L'hallucination, » dit Tchien, « c'était moins cruel. Je préfère encore ça. J'aimerais retourner en arrière, avant que ce camelot m'ait vendu sa phénothiazine. »

— « Viens dans le lit, » dit Tanya. « Ce sera doux, tu seras bien au chaud. »

Il enleva sa cravate, sa chemise... et vit, sur son épaule droite, les marques, les stigmates, qu'avait laissés la chose quand elle l'avait empêché de sauter. Des marques livides qui paraissaient à jamais imprimées dans sa chair. Il enfila sa veste de pyjama pour les cacher.

« Et puis, » reprit Tanya tandis qu'il se glissait auprès d'elle sous les draps, « ta carrière en sera considérablement avancée. Tu dois être content ? »

— « Bien sûr, » fit-il en hochant mécaniquement la tête dans l'obscurité. « Très content. »

— « Viens contre moi, » murmura Tanya en passant ses bras autour de lui. « Et oublie tout le reste. Au moins pour l'instant. »

Il la serra contre lui, alors, et fit ce qu'elle attendait, et qu'il avait envie de faire. Elle se montra précise, efficace et active ; elle fut victorieuse et elle accomplit sa part. Ils ne prirent pas la peine d'échanger des paroles jusqu'au moment où elle fit : « Oh ! » Puis elle laissa son corps se relaxer.

— « J'aimerais, » dit-il, « qu'on puisse faire durer ça une éternité. »

— « C'est ce qui se passe, » répondit Tanya. « C'est en dehors du temps, sans limite, comme un océan. C'est ce que nous étions durant le cambrien, avant de venir nous fixer sur la terre ferme. C'est l'océan originel. C'est le seul moment où nous puissions remonter en arrière. C'est pourquoi cet acte a pour nous tant d'importance. Et en ces temps-là nous n'étions pas séparés ; nous formions un unique agrégat, comme ces scorpions de mer qui s'échouent sur le rivage. »

— « Qui s'échouent et qui meurent. »

— « Tu n'aurais pas une serviette ? » demanda Tanya. « Ou quelque chose. »

Il alla chercher une serviette dans la salle de bains. Là — il était nu à présent — il vit à nouveau son épaule, vit l'endroit où la chose l'avait touché, retenu, tiré en arrière, sans doute pour pouvoir jouer encore un peu avec lui.

Les marques, inexplicablement, saignaient.

Il étancha le sang. Qui coula aussitôt plus abondamment. Voyant cela, il se demanda combien de temps il devait encore lui rester. C'était probablement une question d'heures.

De retour au lit, il demanda : « Tu peux recommencer ? »

— « D'accord. Si tu en as encore la force. C'est comme tu voudras. » Allongée sur le dos, à peine visible dans la lumière blafarde de la nuit, elle levait vers lui un regard tranquille.

— « Je l'ai, » dit-il. Et il l'attira contre lui.

Traduit par Guy Abadia.
Titre original : Faith of our fathers.

ROBERT

TAYLOR

Le collecteur d'art

ELLE était très brune dans la blancheur éclatante des draps, et sa peau avait l'éclat de l'ivoire. Malgré les épais rideaux tirés qui masquaient la clarté de la lune, ses ongles luisaient comme des perles dans la pénombre. Elle restait étendue, respirant à peine, baignée par une mer sombre et houleuse.

Dehors, dans le lointain, le véritable océan se ruait contre les falaises avec un bruit incessant, déchiquetant la terre de ses lames mues par l'énergie accumulée, depuis plus d'un milliard d'années, dans les vastes et sombres profondeurs. En prêtant l'oreille on aurait presque pu entendre le grattement des millions de particules de sable projetées par les vagues contre les falaises, le craquement du roc massif qui commençait à se fendre, le mouvement du monde tout entier s'apprêtant à glisser dans la mer.

Krrt se laissa retomber sur cette blancheur glacée que leur chaleur avait embrasée. Il s'efforçait de laisser son esprit flotter dans cet univers de couleurs changeantes et de sons mélodieux qui borne le sommeil ; mais quelque chose s'obstinait à battre dans sa tête, comme un souvenir inconscient et douloureux qui, d'un moment à l'autre, pouvait prendre forme.

Le caractère étranger du lieu où il se trouvait lui était pénible à supporter et, une fois de plus, il éprouvait l'indicible nostalgie des grandes villes aux maisons serrées, des immenses étendues de sable et des innombrables lacs et étangs de son pays. En même temps, il ressentait une peine inexprimable à la pensée de devoir quitter ce lieu et la jeune femme étendue à ses côtés, mollement portée sur cette mer qui sépare le sommeil de la veille.

Il sentit la main de sa compagne glisser le long de son bras comme un insecte et se poser sur son poignet. Puis les doigts s'enfoncèrent un peu, se mirent à masser légèrement, se déplaçant doucement, comme pour chercher quelque chose.

Quelque chose, chez elle, obsédait Krrt : ses yeux étaient ouverts tout grands sur le monde. Elle semblait examiner tout ce qui l'entourait et l'écarter pour y réfléchir plus tard. Même sans regarder, elle paraissait observer. « Elle a, » se disait Krrt, « un désir de connaissance si intense qu'il la dévore. Tous les êtres primitifs sont ainsi. » On aurait dit que la jeune femme lisait en lui, le perçait à jour.

Les doigts s'immobilisèrent sur le poignet de Krrt. Leur contact sur sa peau était doux et chaud.

Au loin, l'océan mugissait, battant comme un cœur de géant. La jeune femme remua, gémit doucement et murmura : « Kurt ? » Le son de cette voix timide dans la nuit souleva en lui une crainte irraisonnée. La tension montait dans tout son être, faisait trembler ses doigts.

— « Que veux-tu ? » demanda-t-il, sentant ce qui allait venir avant même de comprendre de quoi il s'agissait.

— « Kurt, » reprit la jeune femme en lui lâchant le poignet, « tu es étranger à notre race, n'est-ce pas ? »

Krrt étendit la main vers la table de nuit pour prendre une cigarette et en aspira avidement une bouffée. Le bout de la cigarette rougeoya, la fumée s'éleva en tourbillonnant autour de lui. Etendu dans l'obscurité, les yeux levés vers le plafond invisible, il se sentait envahi d'une étrange et agréable chaleur. Mais un océan déferlait au-dessus de sa tête et, malgré sa tranquillité appa-

rente, il craignait à tout moment de se mettre à trembler violemment.

« Je veux dire, » reprit la jeune femme, appuyée sur un coude et se retournant pour lui faire face, « que tu viens d'une autre planète, d'un autre système stellaire. »

Doucement, Krrt se laissa glisser en bas du lit, s'enveloppa dans sa robe de chambre et se dirigea vers la fenêtre. L'air frais de la nuit l'effleura. Il écarta les rideaux pour laisser entrer la clarté de la lune. Comme elle était énorme et brillante !

Il évoqua son monde à lui, où trois lunes minuscules étincelaient parfois en même temps dans le ciel, faisant scintiller le sable de leurs rayons. Quel océan de lumière une lune comme celle-ci ferait du désert ! En le regardant, un homme risquerait de devenir aveugle.

Dans le lointain, la mer s'embrasait.

— « Comme la lune brille ! » dit Krrt. « Je n'ai jamais rien vu d'aussi grand ! » Puis, doucement, il ajouta : « Comment le sais-tu ? »

— « Je ne sais rien, » répondit la jeune femme, « mais je crois que j'ai toujours eu des soupçons à cause de la façon dont tu parlais, dont tu marchais, dont tu me caressais. Il y avait en toi quelque chose d'étrange : tu voyais les choses autrement que moi, tu réagissais différemment. Ta manière de t'exprimer était bizarre — presque parfaite, mais avec un je ne sais quoi qui m'intriguait. Je n'aurais pu dire ce que c'était, mais j'étais certaine qu'il y avait quelque chose... Et puis je t'ai tâté le pouls : il n'était pas à sa place normale et il battait trop lentement et trop fort. »

Krrt se retourna pour la regarder. A la clarté de la lune, le corps de la jeune femme avait un reflet d'argent, ses yeux luisaient. Puis le regard de Krrt se porta sur le portrait placé audessus d'elle : une réplique difficile à distinguer de l'original.

— « Je crois que j'ai besoin de prendre un verre, » dit-il en s'élançant vers la cuisine.

Il saisit une grande bouteille remplie d'un liquide bleu argent, en versa dans un verre comme on fait couler d'un creuset du métal en fusion, le but à petites gorgées. Une sensation de fraîcheur l'envahit et la tension disparut.

La jeune femme sortit de l'obscurité, voilant sa nudité d'un peignoir léger. Sa longue chevelure brune tombait sur ses épaules pour se répandre comme un fleuve entre les deux petits monti-

cules de ses seins. « Je suis désolée, » dit-elle. « Je ne pensais pas provoquer en toi une émotion aussi violente. »

— « Comment as-tu pu dire une chose pareille ? » demanda-t-il en se tournant vers elle. « Porter une accusation de ce genre, c'est aller à l'encontre de toute logique ! »

— « J'ai l'impression que nous, les humains, ne sommes guère logiques, » répliqua-t-elle avec un sourire.

— « Ce qui signifie que je ne suis pas humain. »

— « Oh ! » protesta-t-elle d'un ton choqué, « je n'ai pas voulu dire... »

— « Mais tu l'as pensé inconsciemment, » répondit-il. « Ce que tu aurais dû dire, c'était : Nous, êtres primitifs, ne sommes guère logiques. »

— « Je suis vraiment désolée, » répéta-t-elle en souriant de nouveau.

Krrt étendit la main pour prendre un autre verre en disant : « Tiens, bois : je suppose que cela ne te fera pas de mal. Tu seras la première personne, sur cette planète, à goûter de cette liqueur d'un autre monde ! »

Il la regarda lever son verre pour laisser couler doucement le liquide bleu et frais entre ses lèvres. Elle eut d'abord un mouvement de répulsion, qui se transforma bientôt en un sourire forcé tandis qu'elle murmurait : « Que c'est froid ! »

— « Tu devais bien t'attendre à quelque chose de différent de ce que tu as l'habitude de boire, » riposta-t-il. « Quel goût cela a-t-il ? »

— « Je ne sais pas... un goût étrange... qui me fait penser à un grand espace sombre, à des soleils embrasés, à de la poussière tombant en pluie sur des plaines désolées... »

— « Pour moi, » interrompit-il, « cette liqueur évoque toujours ma planète natale, l'air sec et les grandes étendues de sable semblables à des océans de joyaux au-dessus desquels scintillent les étoiles. »

Il ouvrit d'une poussée la porte donnant sur la terrasse qui dominait la mer et reprit : « Sortons un moment. »

Elle le suivit et alla s'appuyer avec lui contre la petite balustrade qui entourait la terrasse. Au-dessous d'eux les vagues mugissaient. Krrt, un coude posé sur la balustrade dont le bois se fendillait par endroits, tenant de l'autre main son verre dont le contenu étincelait à la clarté de la lune, contemplait la mer phosphorescente.

« Tout ce qui est beau et étrange emplit l'âme d'un étonnement émerveillé, d'une immense paix, » dit-il. « Et que l'océan est donc étrange et merveilleux ! Parle-moi de l'océan. »

Elle se pencha vers lui, son verre étincelant dans sa main, et sa chevelure brune répandue sur ses épaules vint le caresser, douce et fluctuante comme les premiers effleurements du sommeil. La jeune femme dégageait un parfum d'être primitif, nourri de viande et de lait ; ce n'était pas un parfum désagréable mais seulement insolite, inhabituel.

Elle se retourna pour le regarder, un étrange sourire aux lèvres, un étrange éclat dans ses yeux sombres, et répondit d'une voix qui s'éleva comme un poème dans la nuit : « L'océan est la source de toute vie. »

— « Vraiment ? » demanda Krrt.

— « Bien sûr, » insista-t-elle, prête à rire, « tu dois savoir au moins cela ! »

— « Mais... » Quelques secondes Krrt demeura silencieux, comme frappé de stupeur. Quand enfin il reprit la parole, ce fut pour dire d'un ton presque plaintif : « Le monde qui est le mien a perdu ses océans il y a un million d'années. Mes ancêtres sont venus y échouer il y a quelque vingt-cinq mille ans, après l'Exode. »

— « Dans ce cas, » dit-elle, « tu ne pouvais pas savoir. Pardonne-moi. »

— « Tu n'y peux rien. Certains peuples auraient sans doute appris cela, mais les talents du mien sont d'un autre ordre. Continue. »

— « Quel est le talent particulier de ton peuple ? »

— « Celui d'apprécier. Mais continue ! »

— « Que pourrais-je te dire ? L'océan, source de toute vie, coule jusque dans nos veines, bat jusque dans nos cœurs. Il est sombre et éternel. Il emplit nos âmes, il nous appelle. Il sera toujours là lorsque nous n'y serons plus. Il sera là encore lorsque la clarté du soleil s'éteindra. »

Krrt but une nouvelle gorgée de liqueur. Il sentait ce qu'il allait dire, aussi nettement qu'il percevait le bruit des vagues. « Peut-être subsiste-t-il chez ceux de ma race, aussi loin qu'ils aient pu vivre de l'océan qui leur a donné naissance, quelque chose de cet océan. C'est cela sans doute — outre un sentiment de solitude — qui m'a poussé à louer cette maison près de la mer : peut-être ai-je perçu son appel. »

D'en haut la lune les regardait, comme elle l'avait fait pour des millions et des millions de couples, depuis des milliers et des milliers d'années.

— « Qu'est-ce que cet Exode dont tu parlais ? » demanda la jeune femme.

— « Il y a vingt-cinq mille ans, » répondit-il, « l'empire qui se trouvait dans le noyau central de la galaxie a sombré dans le désordre et l'anarchie. Tous ceux qui en étaient capables se sont enfuis dans la nuit intergalactique. C'est certainement ainsi que ce monde s'est peuplé. Sans doute toi et moi sommes-nous des cousins éloignés. »

Il aurait voulu en dire davantage, parler à la jeune femme de sa planète, lui décrire les étendues de sable au-dessus desquelles brillaient les trois lunes, mais il ne le pouvait pas. Il s'était soudain rendu compte qu'un abîme les séparait. Les émotions que pouvait éprouver la jeune femme étaient de nature beaucoup plus primitive que les siennes ; l'influence de l'océan l'avait marquée davantage. Elle était plus proche de la source, plus soumise aux cycles de la nature.

— « Depuis combien de temps es-tu ici ? » lui demanda-t-elle.

— « Depuis deux ans. »

— « Si longtemps ? Je suppose que tu continues à nous étudier ? »

— « Oui, et aussi à rassembler... » Il s'interrompit, la gorge serrée : s'il poursuivait, elle ne pourrait manquer de deviner et, pour une raison ou une autre, il ne voulait pas qu'elle sache...

— « A rassembler quoi ? » insista-t-elle.

— « Des œuvres d'art, de littérature... »

— « A t'imprégner de notre culture, en somme... A quelle date toi et les tiens allez-vous vous faire connaître ? »

— « Telle n'est pas notre intention. »

— « Pourquoi donc ? Si vous avez pris toute cette peine, ce n'est pas pour repartir simplement... L'examen auquel vous nous avez soumis ne vous a-t-il pas satisfaits ? Sommes-nous trop belliqueux ? Si c'est le cas, vous pourriez nous aider. »

Il aurait voulu lui crier de se taire, mais c'était trop tard : elle était allée trop loin. Qu'elle le veuille ou non, à présent, il fallait qu'elle sache. Lorsqu'il prit la parole, ce fut sur le ton de colère de quelqu'un qui a honte de ce qu'il fait.

— « Pourquoi vous aider ? » répliqua-t-il. « Nous ne nous occu-

perions pas du tout de cette planète s'il n'y avait une chose — une seule — qui nous intéresse. »

— « Laquelle ? » demanda la jeune femme en s'écartant de lui.

Reculant de quelques pas pour se diriger vers la maison, il répondit : « L'enveloppe protectrice qui l'entoure. Le temps nous manque pour... » Il semblait parler plus pour lui-même que pour la jeune femme, mais ce fut en la regardant droit dans les yeux qu'il ajouta : « Dans cent ans, votre soleil entrera dans la première phase de novation. »

Elle fit un pas en arrière, son regard s'emplit de frayeur et elle parut sur le point de crier ; mais elle se contenta de dire :

— « Vous pourriez nous aider, nous évacuer vers quelque autre système planétaire. Nous devons encore être bons à quelque chose. Vous ne pouvez pas nous laisser mourir ! »

— « Pourquoi ? » riposta-t-il. « Nous ne sommes pas responsables de vous. L'univers est en train de vous détruire et, en ce qui nous concerne, les choses doivent se passer comme si nous ne vous avions jamais connus. »

— « Mais tu *es* ici ! » se récria-t-elle. « Tu ne peux prétendre le contraire ! »

Krrt resta un moment silencieux. Un combat se livrait en lui.

— « Je ne suis pas mon maître, » répondit-il enfin. « Il y a les autres... »

— « Que faites-vous donc ici ? » interrompit-elle.

— « Nous recueillons les œuvres artistiques, les œuvres littéraires... pour les sauver des flammes. »

— « Vous vous emparez de notre art mais vous nous laissez mourir ici ? N'avez-vous donc aucune sensibilité ? N'êtes-vous pas capables d'aimer quoi que ce soit ? »

— « Non, » dit-il, « du moins pas au sens que tu donnes à ces mots. Je n'éprouve qu'une ombre des sentiments que tu peux éprouver toi-même, dans la mesure où je suis capable de comprendre ceux-ci. Et pourtant, les émotions que peuvent ressentir ceux de ma race sont très vives par rapport à celles de nos maîtres. Nous avons un sentiment de la beauté que ne possède aucun des autres peuples de la galaxie ; c'est pourquoi la tâche de recueillir les œuvres d'art nous a été confiée. » Il ajouta avec un rire sans gaieté : « Lorsqu'une œuvre a été choisie par l'un d'entre nous, on peut être sûr qu'elle est vraiment belle et artistique même si, de soi-même, on n'en sent pas la beauté. »

Il la regarda avec autant de tristesse qu'il était capable d'en éprouver et reprit : « Nous sommes les critiques de la galaxie et vous, êtres primitifs, êtes les créateurs. C'est à nous qu'il appartient d'assurer votre immortalité : vous périrez, mais vos œuvres demeureront. Tandis que, le jour où nos maîtres se lasseront de nous, nous disparaîtrons sans rien laisser derrière nous. »

— « Et pourquoi as-tu eu besoin de *moi* ? » demanda-t-elle en le regardant avec une expression horrifiée.

— « Parce que je suis homme, même si j'appartiens à un monde très éloigné du tien, et parce que tu es belle. J'apprécie ce qui est beau. »

Elle recula brusquement en s'écriant : « Tu es un monstre, voilà tout ! »

Il lui tendit les bras en murmurant : « Je t'en prie... »

— « Non ! Ne m'approche pas ! » lui lança-t-elle. Des larmes jaillissaient de ses yeux.

Au-dessous d'eux grondait l'océan ; au-dessus, un oiseau de nuit égaré poussait son cri plaintif.

Krrt fit un pas en avant et reprit : « Ecoute-moi. Vous êtes en sécurité actuellement : il vous reste au moins cent ans devant vous. Peut-être pouvez-vous encore être sauvés. »

— « *Eloigne-toi de moi !* » cria-t-elle. D'un mouvement brusque, elle se retourna pour s'enfuir et alla se jeter contre la balustrade, surprise de rencontrer cette résistance inattendue. Le bois, exposé depuis tant d'années à la chaleur du jour, au froid de la nuit et à l'air salin, craqua soudain et une partie de la balustrade s'effondra.

Krrt parvint à saisir dans les siennes une des mains de la jeune femme, mais celle-ci, avec une expression de dégoût, se dégagea de son étreinte.

Sans pousser un seul cri, elle plongea dans le vide.

La lune éclaira un moment le verre qui tombait en tournoyant, comme une goutte de pluie, entre les falaises rocheuses, pour aller s'abîmer dans les vagues écumeuses. Il y eut un éclaboussement, puis les eaux se refermèrent.

Krrt se détourna et rentra dans la maison, en remarquant, au-dessus de sa tête, une étoile unique qui se déplaçait parmi les autres. Il était temps d'aller capter les messages des siens.

En bas des falaises s'étendait la mer phosphorescente.

C'était une belle, une très belle mort qu'avait trouvée la jeune femme.

Krrt remonta dans le vaisseau dont l'atmosphère était encore tout imprégnée d'ozone.

Il sentait qu'il avait quelque chose d'important à faire, mais il ne savait plus ce que c'était.

Derrière lui des hommes d'équipage transportaient le reste de son matériel dans l'entrepôt, tandis que d'autres portaient ses cristaux d'enregistrement dans une chambre spéciale où ils seraient à l'abri. Krrt avait accompli sa tâche, rassemblant toutes les œuvres artistiques ou littéraires qui, dans le secteur qui lui avait été attribué, lui avaient paru belles ou précieuses. Il espérait que ses compagnons, sur ce vaisseau ou sur d'autres, s'étaient acquittés aussi bien que lui de leur tâche.

Son second vint le trouver en disant : « Vous êtes le dernier, commandant. Nous sommes prêts à nous rendre au lieu du rendez-vous. »

— « Eh bien, partons, » dit Krrt.

Il y eut un léger déclic au moment où le moteur se mit en marche et Krrt, avec un petit pincement au cœur, se tourna vers l'écran de télévision.

Il y vit le soleil ardent, très loin de lui à présent, et qui s'éloignait de plus en plus. Un jour, il se dilaterait selon un processus encore inconnu et une autre planète, qui avait produit de la beauté, disparaîtrait.

Krrt comprenait maintenant qu'il aurait voulu pleurer toutes les larmes de son corps, comme la jeune femme l'avait fait avant de trouver une si belle mort. Mais, depuis vingt-cinq mille années, ceux de sa race ne savaient plus pleurer.

Un grondement qui allait croissant emplissait l'air autour de lui. Tout d'abord, Krrt pensa que c'était le bruit de l'océan dont les siens avaient, depuis si longtemps, perdu le souvenir. Puis il comprit que c'était celui de son propre sang qui, sombre, éternel, affluait à son cœur.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : A sense of beauty.

ALFRED

BESTER

Adam sans Eve

Le renom d'Alfred Bester en France est un paradoxe. Paradoxe si l'on considère que Bester a pratiquement cessé toute productivité dans le domaine de la science-fiction depuis plus de dix ans. Mais il s'explique quand on se souvient que son premier roman dans le genre : L'homme démoli *(Denoël) fut l'un des plus remarqués de ceux qui nous étaient offerts de la SF américaine, à l'époque où les Français venaient de la découvrir.*

La carrière de Bester est celle d'un dilettante qui, par inclination personnelle, a souvent flirté avec la science-fiction, tout en lui préférant des activités permanentes plus rentables. De son propre aveu, la SF n'a été pour lui qu'un violon d'Ingres. Sa première nouvelle dans le domaine : The broken axiom, *parut en avril 1939 dans* Thrilling Wonder Stories. *Sa publication résultait d'un premier prix qu'elle avait remporté à un concours organisé par ce magazine auprès des*

écrivains amateurs. De 1939 à 1952, Bester écrivit régulièrement des nouvelles de science-fiction, mais en assez petite quantité et sans jamais s'imposer comme un auteur de premier plan. Entre-temps, il avait successivement gagné sa vie en étant scénariste de bandes dessinées, puis de radio et enfin de télévision. Cette dernière branche devait lui rapporter suffisamment pour que la SF parût définitivement chassée de ses préoccupations... Mais le destin veillait en la personne de H.L. Gold, alors rédacteur en chef du Galaxy *américain, qui après une longue campagne de persuasion parvint à convaincre Bester de lui écrire un roman. Ce roman devait être* L'homme démoli, *dont la parution en feuilleton dans* Galaxy, *au début de 1953, remporta un triomphe.*

Plus de quinze ans après sa sortie, L'homme démoli *demeure l'une des œuvres les plus profondément originales de la SF moderne. Avec un métier consommé, Bester avait mêlé dans ses pages les ressources du thriller et celles de l'étude psychanalytique, en les combinant au tableau d'une société future régie par la télépathie, et dont les aspects étaient vus sous un angle délibérément neuf. On n'a pas oublié non plus les « techniques » employées par l'auteur pour transmettre des impressions visuelles et auditives et pour créer des effets spéciaux grâce à une disposition « calligrammatique » des mots sur la page imprimée.*

Après une telle réussite, Bester fut catapulté sur le devant de la scène et chacun, dans le petit monde de la science-fiction américaine, se mit à attendre de lui d'autres œuvres mémorables. Bester, pour sa part, ne semblait guère se faire d'illusions, même à l'époque, sur son rôle futur dans l'histoire de la SF. Dans la notice biographique rédigée par lui pour la parution de son roman en librairie la même année, il se présentait simplement en ces termes : « Alfred Bester est un auteur de radio et de télévision à succès, marié à une actrice de télévision bien connue. » *Pas d'illusions, non plus, sur ce qu'il considérait comme sa véritable profession, à en juger par ces lignes visiblement autobiographiques extraites de son livre non SF* Who he ?, *paru à la même date :* « Je suis scénariste de métier. Ma spécialité est le feuilleton policier télévisé. Ma femme est actrice. Nous sommes anonymes pour le public, bien connus dans la profession. A nous deux, nous nous faisons de dix à vingt mille dollars par an, ce qui suffit pour en jeter plein la vue à nos proches. Et comme nous avons compris que les gens adorent avoir des amis qui en jettent plein la vue, nous avons cessé de nous dérober à leur admiration imméritée. »

Nul doute qu'Alfred Bester aurait pu devenir un auteur majeur de la science-fiction contemporaine. Bien qu'un peu moins marquant que L'homme démoli, *son roman suivant :* Terminus les étoiles (*également publié en France chez Denoël*) *ne diminua pas sa réputation. Durant la même période, il écrivit aussi un certain nombre de nouvelles dont plusieurs étaient remarquables* (*on se souvient notamment de* L'androïde assassin, *dans le numéro 24 de* Fiction.) *Mais, dès 1957, il était déjà virtuellement perdu pour la science-fiction, et il ne produisit plus que quelques textes mineurs jusqu'à son ultime nouvelle en 1963 :* Ces derniers temps (*numéro 123 de* Fiction). *L'engrenage « doré » avait repris le dessus, ainsi sans doute que la paresse native de Bester, paresse qu'il avouait*

avec un humour très masochiste dans un article où il se décrivait lui-même férocement en parlant de lui à la troisième personne : « Qu'il soit bien entendu que M. Bester ne doit pas être considéré comme un exemple valable de la profession qu'il est en train de déshonorer. Tout d'abord, il est indolent et paresseux. Il n'a produit aucune œuvre d'imagination digne d'intérêt en plus de cinq ans, confirmant ainsi qu'il ne représentait qu'un feu de paille. (...) Il mène la vie d'un bovidé satisfait et refuse de la quitter pour les dangers et les incertitudes qui sont la souffrance et la gloire de la création. (...) Résumons-nous : il mène une existence facile de parasite accroché à la partie inférieure des arts ; il a perdu l'habitude de la pensée créatrice aussi bien que la discipline du travail créateur ; il a perdu le feu de l'imagination ainsi que l'aiguillon de la frustration. En deux mots, M. Bester est devenu vieux, gras, prétentieux et content de sa personne. » (*Article paru dans* Fiction *n° 123.*)

Adam sans Eve *est une nouvelle publiée en septembre 1941 dans* Astounding. *C'est l'œuvre d'un Bester débutant, à la facture encore très classique. Certains détails y ont vieilli, comme les ébauches de description technique de la fusée spatiale (défaut dû à la manie du rédacteur en chef de la revue, John W. Campbell, qui exigeait de tous ses auteurs un vernis « scientifique » même quand leur nature ne les y poussait pas, comme c'était le cas pour Bester ou van Vogt). Mais cela importe peu car le vrai sujet du récit est ailleurs : dans l'évocation tragique de la solitude du dernier homme vivant sur Terre, en proie à ses remords et à ses phantasmes.*

A. D.

Ce devait être la mer. C'était son instinct qui le lui disait, mais aussi les quelques bribes de savoir qui adhéraient encore à son cerveau fiévreux et déchiré. La nuit, parfois, il avait entrevu les étoiles à travers de rares trouées entre les nuages. Et sa boussole pointait une aiguille tremblotante en direction du nord. C'était ça le plus formidable, pensa Crane. Malgré le chaos qui avait fondu sur elle, la Terre avait conservé sa polarité.

Ce n'était pas la côte à proprement parler. Il n'y avait plus de mer. On ne voyait plus, là où autrefois se dressait la falaise sur des kilomètres de long, qu'une ligne de démarcation subtile, un horizon de cendre grisâtre. Cette même cendre qui l'entourait de partout, à hauteur de genoux d'homme, cette même pous-

sière impalpable qui se soulevait à chacun de ses mouvements et envahissait ses muqueuses, qui s'agglomérait en lourds nuages noirs lorsque les vents se déchaînaient ou se transformait en une boue visqueuse lorsque les pluies, fréquentes, tombaient.

Au-dessus de lui le ciel était d'encre. Parfois un rayon de soleil se perçait un chemin jusqu'au sol, faisant danser sur son passage des milliers de particules de poussière en suspension dans l'air, ou bien, rencontrant un orage, donnait naissance à des fragments d'arcs-en-ciel irisés. La pluie et la cendre, la lumière et les ombres, tout cela formait un déchaînement de violence qui durait depuis des mois et qui n'épargnait aucun point du globe.

Crane franchit la crête cendreuse qui marquait l'emplacement de l'ancienne falaise et continua de ramper sur la faible déclivité qui jadis avait constitué le fond de l'océan. Il voyageait depuis si longtemps que la douleur n'avait plus aucune signification pour lui. Raidissant ses coudes, il traîna son corps en avant. Puis il ramassa sous lui son genou droit et avança de nouveau les bras. Genou, bras, genou, bras... Il avait oublié ce que marcher signifiait.

La vie, pensa-t-il confusément, est une chose étonnante. Elle s'adapte à n'importe quoi. S'il faut ramper, elle rampe. Des callosités se forment aux genoux et aux coudes. Les épaules et le cou se durcissent. Les narines apprennent à expulser la poussière avant l'inspiration. La jambe inutilisable se gonfle et s'infecte. Elle devient insensible et voilà que bientôt elle pourrit et va se détacher.

— « Je vous demande pardon, » dit Crane, « je n'ai pas très bien saisi ce que... »

Il leva les yeux vers la haute silhouette qui se dressait devant lui et essaya de comprendre les mots qu'elle prononçait. C'était Hallmyer. Il portait sa vieille blouse tachée et ses cheveux gris étaient en désordre. Hallmyer était délicatement perché sur la cendre et Crane se demanda pourquoi il voyait les nuages à travers son corps.

— « Comment trouves-tu ta planète, Stephen ? » demanda Hallmyer.

Crane secoua misérablement la tête.

« Pas joli joli, hein ? Tourne un peu la tête. De la poussière, c'est tout ce que tu verras. De la poussière et des cendres. Rampe, Stephen, rampe. Tu ne trouveras que de la poussière et des cendres. »

Hallmyer sortit de nulle part un gobelet plein d'eau. Elle était

fraîche et pure. Crane vit les fines gouttelettes de rosée sur le métal et sa bouche fut soudain tapissée de sable.

— « Hallmyer ! » cria-t-il. Il essaya de se mettre debout pour s'emparer de l'eau, mais sa jambe lui lança une fulgurante douleur d'avertissement et il retomba misérablement.

Hallmyer aspira une gorgée et la lui cracha au visage. L'eau était tiède.

« Continue à ramper, » fit la voix amère de Hallmyer. « Fais le tour de la Terre en rampant. Tu ne verras que de la poussière et des cendres. » Il vida le gobelet devant Crane, puis disparut comme il était venu.

Crane s'aperçut qu'il pleuvait. Il enfouit son visage dans la cendre tiède et fangeuse pour tenter d'en sucer un peu d'humidité. Puis, en gémissant, il reprit sa reptation.

Un instinct le poussait à continuer. Sa destination, il le savait, était associée à la mer. Au bord de l'océan quelque chose l'attendait. Quelque chose qui l'aiderait à comprendre. Il fallait qu'il atteigne la mer — s'il y avait encore une mer.

La pluie crépitait bruyamment sur son dos. Crane s'immobilisa et fit glisser de côté son havresac, qu'il explora d'une main. Il contenait trois choses en tout et pour tout : un pistolet, une tablette de chocolat et une boîte de pêches. Tout ce qui lui restait de deux mois de vivres. Le chocolat était mou et avarié. Normalement, il aurait dû le manger avant qu'il perde toute valeur nutritive. Mais s'il attendait encore un jour, il n'aurait plus la force d'ouvrir la boîte de conserves. Il la sortit donc et attaqua le métal avec son ouvre-boîtes. Lorsqu'il eut percé le fer-blanc et soulevé un coin de couvercle, la pluie avait cessé.

Tout en mâchonnant les fruits dont il dégustait le sirop à petites gorgées, il contempla la pluie qui se déplaçait en rafales le long de l'ancienne pente de l'océan. Des torrents d'eau sillonnaient la boue. Déjà des ravines se formaient, qui un jour deviendraient de nouvelles rivières. Un jour qu'il ne verrait jamais. Un jour qu'aucun être vivant ne contemplerait jamais. Crane jeta au loin la boîte de conserves vide en pensant : La dernière créature vivante de la Terre a pris son dernier repas. Le métabolisme a bouclé la boucle.

Après la pluie viendrait le vent. Il en avait eu l'expérience au cours des semaines sans fin où il s'était traîné. Dans quelques

minutes le vent viendrait et le fustigerait de ses tourbillons de poussière et de cendres. Il se traîna à nouveau en avant, fouillant de ses yeux chassieux la plaine grise à la recherche d'un improbable abri.

Evelyn lui toucha l'épaule.

Sans même se retourner, il sut que c'était elle. Elle était fraîche et vive avec sa robe gaie, mais sur son visage il y avait une moue angoissée.

— « Il faut te dépêcher, Stephen, » s'écria-t-elle.

Il ne put qu'admirer la chevelure de miel flottant sur ses belles épaules.

« Mon chéri, mais tu es blessé ! » dit-elle en effleurant son dos et sa jambe d'une main légère.

Crane hocha doucement la tête.

— « C'est en sautant. C'était la première fois que j'utilisais un parachute. J'avais toujours cru qu'on tombait en douceur — comme lorsqu'on rebondit sur un lit. Mais la Terre est montée vers moi comme un poing noir. Et Umber qui se débattait dans mes bras... je n'allais tout de même pas le laisser tomber ? »

— « Bien sûr que non, mon chéri, » dit Evelyn.

— « Je l'ai donc agrippé de mon mieux, tout en m'efforçant de maintenir mes jambes vers le bas. Et c'est à ce moment-là que quelque chose m'a fracassé le côté et les jambes... »

Il se tut, ne sachant pas exactement dans quelle mesure elle était au courant de la situation. Il ne voulait pas l'effrayer. « Evelyn, ma chérie, » reprit-il en faisant un effort pour lui tendre les bras.

— « Non, » s'écria-t-elle en le regardant d'un air apeuré. « Il faut te dépêcher. Prends garde, derrière toi... »

— « La tempête de cendres ? » Il fit la grimace. « Ce n'est pas la première fois que je l'affronte. »

— « Pas la tempête ! » s'écria Evelyn. « Autre chose. Oh ! Stephen... »

Puis il n'y eut plus rien. Mais Crane savait qu'elle avait dit vrai. Il y avait quelque chose derrière lui... quelque chose qui suivait sa trace depuis des semaines. Obscurément, son cerveau ressentait la menace. Elle se refermait sur lui comme un linceul. Il secoua la tête : c'était impossible. Il était la dernière créature vivante sur la Terre. Comment aurait-il pu y avoir une menace ?

Derrière lui s'enfla le hurlement du vent et, en un instant, les tourbillons chargés de poussière et de cendres furent sur lui, cin-

glant cruellement sa peau. Les yeux mi-clos, il vit la boue se recouvrir d'un fin tapis gris. Il ramena sous lui ses genoux et enfouit sa tête au creux de ses bras. Ainsi prostré, se servant du havresac comme d'un appui, il se prépara à laisser passer la tempête. Elle serait aussi brève que l'orage.

L'impact du vent tourbillonnant provoqua un grand désarroi dans sa pauvre tête endolorie. Comme un enfant, il essaya de rassembler les fragments épars de sa mémoire. Pourquoi Hallmyer s'était-il montré si plein d'amertume ? Sûrement pas à cause de leur discussion ?

Discussion ? Quand ça ?

Juste avant que tout se déclenche.

Ah ! oui, ça !

Brusquement, les morceaux du puzzle se mirent en place.

Crane était devant son vaisseau et s'extasiait à contempler ses lignes pures. La toiture du hangar avait été retirée et la nef, encore entourée d'un échafaudage où s'affairaient quelques techniciens, était pointée vers le ciel.

De l'intérieur du vaisseau parvint le bruit d'une brève discussion suivie d'un choc sourd. Crane gravit rapidement la courte échelle de coupée et passa la tête à l'intérieur. Deux hommes étaient occupés à mettre en place les longs réservoirs de solution ferreuse.

— « Doucement, là-dedans, » leur cria Crane. « Vous voulez faire tout sauter ? »

L'un des deux ouvriers lui lança un regard ironique. Crane savait ce qu'il pensait. Que de toute façon le vaisseau allait exploser. Tout le monde le croyait. Sauf Evelyn, qui avait confiance en lui. Et Hallmyer, qui le traitait de fou pour une autre raison.

En redescendant l'échelle, Crane vit Hallmyer qui entrait justement dans le hangar en coup de vent. « Quand on parle du loup... » grommela-t-il entre ses dents.

Dès qu'il l'aperçut, Hallmyer se mit à hurler : « Ecoutez-moi, Crane... »

— « Ah ! non, vous n'allez pas remettre ça, » fit Crane.

Hallmyer sortit de sa poche une liasse de papiers qu'il lui agita sous le nez.

— « J'ai passé presque toute la nuit, » dit-il, « à refaire mes

calculs. Je puis vous certifier qu'ils sont exacts. Je ne peux pas me tromper... »

Crane regarda les feuillets noircis d'équations, puis les yeux injectés de sang d'Hallmyer. Celui-ci était à moitié fou de terreur.

« Pour la dernière fois, » reprit Hallmyer. « Vous avez révolutionné la science en mettant au point ce catalyseur. D'accord. C'est une découverte miraculeuse, je vous en donne acte. Mais pour l'amour du ciel... »

Que sa découverte eût été un véritable miracle, Crane en était le premier convaincu. Il était tombé par hasard — et comment eût-il pu en être autrement ? — sur la formule d'un catalyseur capable de provoquer la désintégration atomique du fer et de libérer une énergie de 10^{10} kgm par gramme de carburant utilisé. Personne n'était assez fort pour trouver cela tout seul.

— « Vous ne croyez pas que je réussirai ? » demanda-t-il.

— « A atteindre la Lune ? A la contourner ? Peut-être. Vous avez une chance sur deux. » Hallmyer passa une main fébrile dans sa tignasse. « Mais bon sang, Stephen, ce n'est pas pour vous que je m'en fais. Si vous voulez vous suicider, c'est votre affaire. C'est le sort de la Terre qui me préoccupe. »

— « Ne dites pas de bêtises. Rentrez chez vous, une bonne nuit de sommeil effacera... »

— « Regardez. » D'une main tremblante, Hallmyer lui tendit la liasse de papiers. « Quel que soit votre système de mélange et d'alimentation, vous n'obtiendrez jamais un rendement de cent pour cent. »

— « C'est la raison pour laquelle je n'ai qu'une chance sur deux, » dit Crane. « Qu'est-ce qui vous tracasse donc ? »

— « Le catalyseur qui risque de s'échapper par les tuyères. Vous rendez-vous compte de ce qui pourrait se produire si une seule goutte retombait sur la Terre ? Elle amorcerait une désintégration en chaîne qui se propagerait sur tout le globe. Chaque atome de fer — et il y en a partout — y participerait. Il n'y aurait même plus de Terre pour vous accueillir à votre retour... »

— « Ecoutez, » dit Crane, excédé. « Nous avons déjà discuté de tout ça. »

Il conduisit Hallmyer à la base de la fusée. Sous l'échafaudage de poutrelles se trouvait une fosse de soixante mètres de profondeur sur vingt de large, tapissée de brique réfractaire.

« Voilà pour les flammes d'échappement initiales. Si une goutte de catalyseur s'échappait, elle tomberait dans cette fosse

et les réactions secondaires la neutraliseraient. Vous êtes satisfait ? »

— « Mais pendant le vol, » insista Hallmyer. « Vous serez un danger pour la Terre tant que vous n'aurez pas dépassé la limite de Roche. La plus petite goutte de catalyseur non-activée finira obligatoirement par retomber sur la Terre et... »

— « Pour la dernière fois, » dit Crane, « je vous répète que les flammes des tuyères se chargeront de cela. Elles envelopperont et détruiront la moindre particule qui pourrait s'échapper. Et maintenant, laissez-moi. J'ai du travail. »

Et, tandis qu'il le prenait par les épaules et le poussait vers la porte, Hallmyer ne cessait de répéter tout en gesticulant : « Je ne vous laisserai pas faire ! Je trouverai le moyen de vous arrêter. Je ne vous laisserai pas faire ça ! »

Du travail ? Non. Il éprouvait un véritable sentiment de griserie à parachever son œuvre. Le vaisseau avait la beauté du travail bien fait, celle d'une armure polie, d'une fine rapière au pommeau soigneusement équilibré ou d'une paire de pistolets assortis. Devant lui, Crane n'éprouvait pas le plus petit sentiment de danger.

Dressée contre l'échafaudage, la nef était à présent prête à percer le ciel. Le long du fuseau d'acier, les têtes des rivets étincelaient comme autant de joyaux. Les deux tiers de la fusée étaient occupés par les réservoirs. La plus grande partie du compartiment avant contenait la couche à inertie inventée par Crane pour absorber les effets de la formidable accélération initiale. Le nez du vaisseau était un bloc compact de quartz naturel tourné vers le ciel comme un œil cyclopéen.

Dire qu'il est condamné à mourir, pensa Crane. Après cet unique voyage, il retombera sur la Terre et s'écrasera en flammes, car nous ne connaissons pour l'instant aucun moyen de faire atterrir une fusée spatiale. Mais cela en vaut la peine. Il aura accompli sa mission, et cela devrait nous suffire. Un unique et merveilleux voyage dans l'inconnu...

En refermant à clef la porte de l'atelier, Crane entendit Hallmyer lui crier quelque chose de la maison au milieu des champs. Il le voyait gesticuler dans la lumière incertaine du crépuscule. Il courut à sa rencontre sur le chaume qui craquait sous ses pas, respirant l'air vif à pleins poumons, heureux d'exister.

— « C'est Evelyn au téléphone, » fit Hallmyer.

Crane le dévisagea. Hallmyer semblait mal à l'aise. Il évitait de le regarder en face.

— « Qu'est-ce que ça veut dire ? » demanda Crane. « Je croyais qu'il était convenu qu'elle n'appellerait pas avant le moment du départ. C'est vous qui lui avez mis des idées en tête ? C'est de cette façon que vous comptez m'arrêter ? »

— « Non... » protesta Hallmyer en regardant obstinément l'horizon indigo.

Crane entra dans son bureau et souleva l'écouteur.

— « Ecoute, chérie, » commença-t-il sans autre préambule. « Il n'y a absolument aucune raison de s'alarmer. Je t'ai déjà tout expliqué. Juste avant que le vaisseau s'écrase, je saute en parachute et je redescends comme une fleur sur le plancher des vaches. Je t'adore, tu sais, et je te verrai mercredi avant le départ. Au revoir... »

— « A bientôt, mon amour, » fit la voix cristalline d'Evelyn. « Merci de m'avoir appelée. »

— « Appelée ! »

Une masse brune émergea de l'épaisse carpette devant la cheminée et se dressa sur des pattes robustes. Umber, le grand danois de Crane, huma lair et dressa l'oreille. Puis il se mit à gronder.

« Tu as bien dit que je t'avais appelée ? » hurla Crane dans l'appareil.

Un brusque aboiement sonore jaillit de la gorge du molosse. En une seule enjambée il se retrouva à côté de son maître, aboyant et grondant tout à la fois.

« Tais-toi, Umber ! » dit Crane en le repoussant du pied.

— « Donne-lui un coup de pied de ma part, » fit Evelyn en riant. « Oui, chéri. Quelqu'un m'a appelée pour me dire que tu voulais me parler. »

— « Quelqu'un, hein ? Ecoute, mon chou, je te rappellerai plus tard... »

Crane raccrocha. Il se leva d'un air pensif en observant l'étrange comportement de son chien. Dehors, la lumière du soleil couchant emplissait l'atmosphère de sombres reflets orangés. Umber se tourna vers la fenêtre, huma l'air et gronda à nouveau. Obéissant à une impulsion subite, Crane bondit à la fenêtre.

Au-delà des champs une masse compacte de flammes jaillissait haut dans le ciel, entourant les fragiles parois de l'atelier. Une

demi-douzaine de silhouettes courant dans tous les sens se détachaient du brasier.

« Bonté divine ! » s'exclama Crane.

Il sortit en courant du cottage et s'élança vers le hangar, le chien sur les talons. Il voyait le nez du vaisseau se profiler, froid et intact, au milieu des flammes. Si seulement il pouvait l'atteindre avant que la chaleur commence à ramollir le métal...

Les ouvriers coururent à sa rencontre, haletants et noirs de suie. Crane leur lança un regard à la fois furieux et hébété.

« Hallmyer ! » cria-t-il. « Où est Hallmyer ? »

Hallmyer se détacha d'un groupe. Dans ses yeux égarés brillait une lueur de triomphe.

— « Je regrette, Stephen, » dit-il. « C'est trop tard... »

— « Immonde pleutre ! » lui lança Crane. « Vieillard attardé ! » Il saisit Hallmyer par le revers de sa veste et le secoua, une seule fois. Puis il le lâcha et se rua vers l'entrée du hangar.

Hallmyer cria quelque chose et un instant plus tard quelqu'un lui plongea dans les jambes et le renversa. Il se remit debout en jouant des poings. Umber était à ses côtés, couvrant de ses aboiements le ronflement de l'incendie. Crane écrasa son poing dans la figure d'un homme qui le poursuivait et l'envoya heurter un autre homme. Puis il décocha un mauvais coup de genou au dernier de ses poursuivants, qui se plia en deux. Il fonça alors tête baissée dans le hangar en flammes.

Au début, la chaleur lui parut presque supportable ; mais quand il atteignit l'échelle et commença à grimper, les brûlures le firent hurler de douleur. Umber gémissait au pied de l'échelle et Crane se dit qu'il ne survivrait jamais au déchaînement des réacteurs. Il se baissa et le hissa à l'intérieur de la fusée.

C'est à peine s'il pouvait encore se traîner lorsqu'il verrouilla le panneau derrière lui. Avant de perdre totalement connaissance, il eut encore le temps de s'allonger sur la couche à inertie et de manipuler les leviers du tableau de commande. Son instinct, seul, lui dictait les gestes nécessaires. Un instinct qui s'identifiait au refus véhément de voir le vaisseau auquel il avait consacré sa vie périr futilement dans les flammes. Sa tentative était vouée à l'échec. Mais, au moins, il aurait essayé.

Combien de temps était-il resté inconscient ? Il n'aurait su le dire. Ce furent une sensation de froid contre son visage et les jap-

pements apeurés d'Umber qui le tirèrent de son évanouissement. En levant les yeux il vit le chien grotesquement empêtré dans les sangles de la couche à inertie. Sa première réaction fut de rire. Puis il réalisa soudain. Il avait *levé* les yeux vers la couche !

Il gisait, recroquevillé, à l'extrémité du nez de quartz. Le vaisseau avait dû accomplir son ascension — peut-être avait-il frôlé la ceinture de Roche, la limite de l'attraction gravitationnelle terrestre — mais il s'était ensuite retourné, faute d'être dirigé par une main humaine, et retombait en ce moment vers la Terre.

Crane regarda à travers le cristal et manqua défaillir. Comme une grosse boule, la Terre était sous lui. Elle devait avoir environ trois fois la taille de la Lune. Mais ce n'était plus *sa* Terre. C'était un globe de feu entouré d'épais nuages noirs. A l'un des pôles subsistait encore une faible tache blanche qui s'assombrit, au moment même où Crane la regardait, de reflets pourpres et sanguins. Hallmyer avait eu raison.

Longtemps, il resta figé dans le nez de quartz du vaisseau qui plongeait vers la Terre. Il regarda les flammes se retirer peu à peu, laissant la planète enveloppée d'un épais manteau de cendres fumantes. Paralysé d'horreur, il était incapable de se faire à l'idée que tant de personnes avaient été annihilées, qu'une planète entière avait été réduite à un tas de scories. Sa famille, sa maison, ses amis, tout ce qui lui avait été cher avait disparu à jamais. Et Evelyn... il ne pouvait pas supporter d'y penser.

Le sifflement de l'air à l'extérieur réveilla en lui un instinct. Les quelques bribes de raison qu'il possédait encore lui disaient d'accompagner son vaisseau dans l'oubli et l'anéantissement. Mais l'instinct de vie fut plus fort et il se releva. Il grimpa jusqu'à l'armoire de bord et se prépara pour l'atterrissage. Le parachute, une bouteille d'oxygène, un havresac contenant l'équipement de survie. A peine conscient de ce qu'il faisait, il boucla son parachute et ouvrit le panneau. Umber poussait des gémissements pathétiques. Il prit le gros chien dans ses bras et sauta dans le vide.

Sans transition, la vision se disloqua et il se retrouva plongé dans la réalité présente. Une réalité dense et envahissante qui prenait la forme de mille particules à la fois gluantes et légères, qui paralysaient sa respiration. Soudain pris de panique, Crane se débattit hystériquement, puis retomba prostré.

Ce n'était pas la première fois qu'il se retrouvait ainsi enseveli,

hors du temps. Il écarta patiemment les cendres de ses mains, se frayant un chemin vers la lumière, et émergea enfin. La tempête s'était apaisée. Il était temps de reprendre sa lente reptation vers la mer.

Devant la désolation qui s'offrait à sa vue, la mémoire de Crane éclata à nouveau en mille paillettes. Pas avec assez de rapidité, cependant. Il se rappelait trop de choses, et beaucoup trop souvent. Il avait la vague idée que, s'il se concentrait assez sur ses souvenirs, il pourrait modifier le passé — rien qu'un infime détail — et que tout ceci n'aurait plus de réalité. Si seulement tout le monde pouvait se concentrer en même temps, se disait-il... mais il n'y a plus personne. Je suis tout seul. Le dernier à me souvenir. Le dernier être vivant sur la Terre.

Il continua de ramper. Genou, bras, genou, bras... Puis, brusquement, Hallmyer fut là, rampant à côté de lui en une parodie bouffonne, s'ébrouant et plongeant dans les cendres comme une joyeuse otarie.

— « Mais pourquoi faut-il aller vers la mer ? » demanda Crane.

Hallmyer expira une gerbe de cendres.

— « Demandez-lui » fit-il en pointant son index.

De l'autre côté de Crane rampait Evelyn, l'air sérieux, attentive à reproduire le moindre de ses mouvements.

— « C'est à cause de notre maison, » dit-elle. « Souviens-toi, mon chéri. Notre maison tout en haut de la falaise. Nous devions y passer le restant de nos jours, entre l'ozone et l'océan. Elle doit être encore là, tu sais. Nous retournons à la maison au bord de la mer. Ton merveilleux vol dans l'espace s'est accompli, mon chéri, et tu me reviens. Nous allons vivre ensemble, rien que nous deux, comme Adam et Eve... »

— « C'est épatant, » dit Crane.

Mais soudain Evelyn se tourna et cria : « Oh ! Stephen, attention ! » Et Crane sentit à nouveau la menace se refermer sur lui. Sans cesser de ramper, il regarda la vaste plaine de cendres grises qui s'étendait derrière lui, mais ne vit rien. Lorsqu'il se retourna vers Evelyn, il ne vit plus que son ombre, noire et effilée, et bientôt elle disparut à son tour, emportée par le pinceau de lumière mouvante.

Mais la menace restait. Evelyn l'avait mis en garde deux fois et elle ne se trompait jamais. Crane décida de faire halte et d'attendre. Si quelque chose le suivait, il le verrait bien.

Il eut un douloureux moment de lucidité. Une lame d'acier ful-

gurante troua son délire embrumé. Il se dit : Je suis en train de devenir fou. La gangrène de ma jambe a gagné mon cerveau. Il n'y a ni Evelyn, ni Hallmyer, ni menace. Il n'existe plus aucune autre vie que la mienne. Mêmes les esprits et les ombres des régions inférieures ont dû périr dans la fournaise. Je suis le seul survivant, et je vais mourir. Et quand je mourrai, seule une masse de cendres inertes restera derrière moi.

Et pourtant, quelque chose bougea.

L'instinct, à nouveau, prit la relève. Crane se tapit, faisant le mort. A travers ses paupières à peine entrouvertes, il scruta la plaine cendreuse, se demandant si déjà la mort jouait des tours à ses sens endoloris. Un autre orage s'avançait rapidement à l'horizon, et il aurait préféré savoir à quoi s'en tenir avant que toute vision fût oblitérée.

Là. Il y avait bien quelque chose.

A trois cents mètres devant lui, une forme gris brun progressait rapidement sur l'immense plaine grise. Malgré la pluie qui grondait au loin, il entendit le bruissement des cendres et distingua les petits nuages de poussière. D'une main tremblante, il sortit le pistolet de son havresac tandis que son esprit empli de terreur cherchait faiblement une explication.

La chose se rapprocha et soudain, plissant les yeux, Crane comprit. Il se souvint d'Umber qui s'était débattu dans ses bras, fou de terreur, et qui lui avait échappé d'un bond lorsque le parachute les avait déposés sur la face calcinée de la Terre.

« Ce n'est qu'Umber, » murmura-t-il en se soulevant à demi. Le chien s'immobilisa. « Ici, Umber ! » s'écria-t-il en un rauque sanglot de joie. « Ici, mon gros toutou ! »

Il était bouleversé de joie. Il se rendit compte à quel point il avait été oppressé par la solitude, cet horrible sentiment d'être la dernière parcelle de vie au milieu du néant. A présent il n'était plus seul. Il avait trouvé une présence amie. L'espoir se ralluma en lui.

« Ici, Umber ! » répéta-t-il. « Viens, mon gros. »

Au bout d'un moment, il cessa de faire claquer ses doigts. Le danois avait reculé en grondant, découvrant ses canines et sa langue pendante. Il s'était émacié au point de devenir un squelette et ses yeux injectés de sang brillaient dans la pénombre d'un éclat malveillant. Lorsque Crane répéta machinalement son nom, le chien aboya hargneusement. Sous son museau, de petits nuages de cendre se soulevèrent.

Il a faim, se dit Crane, c'est normal. Il plongea la main dans son havresac, ce qui fit gronder à nouveau le chien. Crane sortit la tablette de chocolat et la décortiqua laborieusement. Puis il la lança sans force dans la direction d'Umber. Elle tomba à bonne distance de l'animal qui, au bout d'une minute de farouche incertitude, s'avança prudemment et goba la nourriture. Son museau était saupoudré de cendre grise. Retroussant les babines, il continua d'avancer sur Crane.

Celui-ci fut pris de panique. Une voix intérieure ne cessait de lui murmurer : Ce n'est plus ton ami. En même temps que la vie, l'amitié a quitté la planète. Il ne reste plus que la solitude et la faim.

« Non... » protesta Crane, faiblement. « Ce n'est pas juste. Nous sommes les derniers représentants de la vie sur la Terre. Nous ne devons pas nous entretuer et essayer de nous... »

Mais Umber continuait d'avancer sur lui, découvrant ses crocs blancs et pointus. Et tandis que Crane le fixait, horrifié, il bondit.

Crane replia son bras pour se protéger, mais le choc le fit basculer à la renverse. Il poussa un hurlement de douleur lorsque sa jambe enflée reçut le poids de l'animal. De sa main libre, il frappa faiblement, à plusieurs reprises, ressentant à peine la morsure des crocs qui lacéraient son bras gauche. Puis il sentit quelque chose de dur sous sa main et s'aperçut qu'il avait roulé sur le pistolet qu'il avait laissé tomber.

Il ramassa l'arme en priant pour que les cendres n'aient pas obstrué le mécanisme. Et tandis qu'Umber lâchait son bras pour lui déchirer la gorge, il enfonça au hasard le pistolet dans le flanc du chien et tira. Il tira jusqu'à épuisement du chargeur, jusqu'à ce que les affreux glapissements se fussent tus. Umber eut un dernier frisson d'agonie devant lui, le corps presque sectionné en deux. La poussière grise se teinta d'un rouge sombre.

Evelyn et Hallmyer contemplaient tristement le cadavre disloqué. Evelyn pleurait amèrement et Hallmyer, comme à son habitude, se passait une main nerveuse dans les cheveux.

— « A présent c'est fini, Stephen, » dit-il. « Tu viens de tuer une partie de toi-même. Oh ! tu survivras encore un peu, mais ce ne sera pas la même chose. Tu ferais mieux d'enterrer ce cadavre, Stephen. C'est le cadavre de ton âme. »

— « Je ne peux pas, » dit Crane. « Le vent chassera les cendres. »

— « Brûle-le, alors... »

Ils semblèrent l'aider à faire entrer le chien mort dans le havresac. Ils l'aidèrent à ôter ses vêtements et à les mettre dessous. Ils firent un écran de leurs mains autour de l'allumette jusqu'à ce que le tissu prenne et soufflèrent sur la flamme jusqu'à ce qu'elle s'élève, grésillante. Crane resta près du feu, veillant à ce qu'il ne reste plus rien qu'un tas de cendre s'ajoutant à la cendre. Puis il se mit en route, reprenant sa lente reptation vers la mer. Il était nu, à présent, et rien ne subsistait de ce qui avait été, rien d'autre que sa pauvre vie vacillante.

Il était si accablé de misère qu'il ne prêta pas attention à la pluie qui martelait son dos ni à la douleur atroce qui montait de sa jamble bleuie. Il rampa. Genou, bras, genou, bras... Mécaniquement, inexorablement, insensible à tout : au déchaînement des cieux, à la morne plaine de cendres et même au faible éclat lointain de l'océan.

Il savait qu'il approchait de la mer — ce qui restait de l'ancienne, ou une nouvelle en gestation. Mais ce serait une mer vide et sans vie, qui un jour viendrait lécher un rivage aride et sans vie. Ce serait une planète de roc et de minéraux ; de métal et de glace et de neige et d'eau. Mais ce serait tout. Pas de vie. Tout seul, il était inutile. Il était Adam, mais il n'y avait pas d'Eve.

Evelyn lui faisait signe, gaiement, du rivage. Elle était à côté de la villa blanche et le vent plaquait sa robe sur son corps, mettant en valeur sa fine silhouette galbée. Et quand il se rapprocha, elle courut à sa rencontre et l'aida. Sans prononcer un mot. Elle se contenta de passer son bras autour de son épaule et de l'aider à soulever son corps épuisé par le long voyage à travers la plaine de cendres. Et c'est ainsi qu'il atteignit enfin la mer.

Elle était réelle. Il le savait. Car même après qu'Evelyn et la villa eurent disparu, il sentit l'eau fraîche lui baigner le visage. Doucement... gentiment...

Voilà la mer, se dit Crane. Je suis arrivé. Adam sans Eve. C'est sans espoir.

Il se laissa glisser un peu plus avant dans les eaux. Elles recouvrirent son corps meurtri. Doucement... gentiment...

Il leva son visage pour la dernière fois, scrutant la voûte opaque et menaçante du ciel, et quelque chose s'insurgea en lui, amèrement.

« Ce n'est pas juste ! » cria-t-il. « Ce n'est pas juste que tout cela disparaisse. La vie est trop précieuse pour être arrêtée par l'acte insensé d'une seule créature insensée... »

Doucement, les eaux le recouvrirent. Doucement... gentiment...

La mer le berça tranquillement, apaisant sa douleur comme un baume. Soudain, les cieux s'entrouvrirent — pour la première fois depuis des mois — et Crane aperçut les étoiles.

Alors il comprit. Ce n'était pas la fin de la vie. Jamais la vie ne pourrait finir. A l'intérieur de son corps, dans ces mêmes tissus putrescents que la mer berçait tendrement, se trouvait la source de millions et de millions de vies nouvelles. Chaque cellule — tissu — bactérie — globule — chacune des innombrables particules vivantes que recelait son corps se fixerait dans ces eaux et lui survivrait bien après sa mort.

Elles se nourriraient de son corps. Elles s'entredévoreraient. Elles s'adapteraient à leur nouvel environnement et assimileraient les minéraux et sédiments de cette nouvelle mer. Elles grandiraient, se multiplieraient, évolueraient. Un jour, la vie émergerait à nouveau sur le continent. Le même cycle se reproduirait, qui peut-être avait déjà débuté grâce au corps putréfié de quelque voyageur stellaire en détresse.

Alors il comprit pourquoi il était revenu à la mer. Ni Adam ni Eve n'étaient nécessaires. Seule la mer, source de toute vie, était indispensable. La mer qui l'avait rappelé à elle afin que la vie puisse continuer.

Doucement, les eaux le bercèrent. Doucement... gentiment... la source de toute vie berça le dernier-né de l'ancien cycle, qui allait devenir le premier-né du nouveau. Les yeux déjà vitreux, Stephen Crane sourit aux étoiles disséminées au hasard dans le ciel, des étoiles qui n'avaient pas encore formé les constellations familières — et ne les formeraient pas avant cent millions de siècles.

Traduit par Guy Abadia.
Titre original : Adam and no Eve.

BARRY

MALZBERG

La guerre définitive

Barry Malzberg : un auteur âgé de vingt-neuf ans. Débuts aux Etats-Unis encore très récents, sous le pseudonyme de K. M. O'Donnell (un court conte sous cette signature dans Galaxie *n° 49). Peu de renseignements biographiques à son sujet. Mais caractère notoirement* autobiographique *(de l'aveu de l'auteur) de la nouvelle qui suit : une charge féroce contre la guerre et une symbolisation de son absurdité (le tout manifestement inspiré par le conflit du Vietnam). La jeune génération U. S. témoigne et, à sa façon, conteste. Nous l'avions déjà remarqué. En voici une nouvelle preuve.*

P. H.

*« L'insensé stratagème que de chausser de feutre
La troupe des chevaux... »*
Le roi Lear, acte III.

1

HASTINGS n'avait jamais aimé le nouveau capitaine. Le nouveau capitaine évoluait comme un danseur dans le champ de mines, jetant de temps à autre un regard circulaire pour voir si personne n'observait son derrière tremblotant. Si tel était le cas, il passait aussitôt à l'arrière de l'unité, se mettait à hurler des menaces, annonçait à la compagnie que le champ de mines allait leur sauter sous les pieds. C'était tout à fait ridicule puisque la compagnie avait traversé le champ des centaines de fois et que chacun savait les mines désamorcées par la pluie et les bestioles. Le champ de mines, c'était l'endroit le plus sûr. Le danger, c'était ce qui se trouvait *autour*. Hastings aurait pu l'expliquer au capitaine si ce dernier le lui avait demandé.

Mais le nouveau capitaine était un entêté. Il avait prévenu chacun qu'il ne voulait rien savoir avant d'être acclimaté.

Historique : La compagnie de Hastings cantonnait, de même que l'ennemi, sur un immense territoire. Les terres commençaient par une forêt échevelée, passaient par le champ de mines et aboutissaient, quatre kilomètres plus loin, à une succession de roches aux entassements effarants et de pierres multicolores qui se dressaient en barrières rébarbatives et démantelées. On pouvait d'ailleurs aussi bien dire qu'elles commençaient par des entassements et des barrières de rocs et, passant par un champ de mines creusé d'entonnoirs, finissaient dans une forêt à l'agonie, quatre kilomètres plus loin. C'était l'un ou l'autre, selon que vous étiez attaquant ou défenseur ; tout dépendait aussi du jour de la semaine. Le jeudi, le samedi et le mardi, la compagnie progressait vers l'est pour occuper la forêt ; le vendredi, le dimanche et le mercredi, elle perdait les batailles qu'elle livrait pour la conserver. Le lundi, tout le monde était trop fatigué pour se battre. Le capitaine se retirait sous sa tente, envoyait des comptes rendus à l'état-major et demandait des instructions sur les prochaines activités. L'état-major l'informait de continuer comme par le passé.

La forêt était l'endroit idéal. D'abord les arbres assuraient un

abri discret ; ensuite, il y faisait frais. On pouvait s'y livrer à une bonne partie de poker et dormir toute une nuit. Peut-être à cause du poker, l'ennemi luttait farouchement pour la possession de la forêt et la défendait avec un fanatisme extravagant. La compagnie de Hastings faisait de même. S'y trouver, ne fût-ce que le jeudi, le samedi et le mardi, donnait son prix à la guerre. L'ennemi devait éprouver les mêmes sentiments, mais naturellement il bénéficiait d'un jour supplémentaire. Pourtant, Hastings lui-même était tout prêt à conserver l'organisation sur cette base. De toute façon, le lundi était un sale jour pour se lever.

Mais c'était le nouveau capitaine qui voulait tout chambouler. Deux semaines après son arrivée à la compagnie, il annonça qu'il s'était en partie familiarisé — et tout seul — avec le terrain et, partant de cette connaissance, qu'il souhaitait rappeler à la compagnie de ne pas cesser le combat une fois qu'elle s'était emparée de la forêt. Il informa les hommes que l'objectif de la guerre dépassait la forêt ; c'était là une victoire limitée sur le plan idéologique, aussi le capitaine donnait-il à la compagnie un mois pour se remettre en état et apprendre la nouvelle méthode. De plus, il refusa de croire son adjudant quand celui-ci lui parla du champ de mines, mais il envoya de nuit des hommes vêtus de sombre pour inspecter la zone ; il prétendait que les mines avaient la réputation d'exploser au bout de vingt ans. L'adjudant lui fit observer qu'il n'y avait pas vingt ans qu'elles étaient posées, mais le capitaine répondit que cela n'y changeait rien ; cela pouvait se produire à n'importe quel moment. Même l'adjudant ne savait que faire de ce capitaine. Outre cela, la rumeur circulait que le capitaine parlait en privé avec ses officiers d'une doctrine de victoire *totale* et que, selon lui, la guerre ne pouvait aboutir que si on la portait hors des limites de la propriété. Quand Hastings eut saisi toutes les conséquences de cette attitude, il s'efforça un moment de croire que le capitaine n'était que stupide, mais peu à peu la vérité pure et simple se fit jour : le nouveau capitaine était cinglé. La folie n'avait rien de détestable : Hastings savait qu'il était lui-même tout à fait fou. La question était de prévoir quels seraient les effets de la folie du capitaine sur les problèmes qui se posaient à Hastings : maintenant, concluait Hastings, le capitaine ne donnerait *jamais* un avis favorable à sa demande de permission de convalescence.

Cette demande remontait déjà à plusieurs mois. Hastings l'avait remise au nouveau capitaine le jour où ce dernier était

arrivé à la compagnie. Comme le capitaine avait beaucoup de choses en tête à l'époque — il avait expliqué à Hastings qu'il lui faudrait se familiariser avec sa nouvelle position — Hastings comprenait que la question ait pu être retardée d'un certain temps. Pourtant rien n'avait été fait, et on était après l'élection ; en outre, l'état d'Hastings empirait, au lieu de s'améliorer. Chaque fois qu'Hastings tentait de rendre visite au capitaine pour en discuter, le capitaine décampait. Il avait dit à l'adjudant qu'il tenait à ce qu'Hastings soit informé qu'il jugeait sa conduite comme irresponsable et sortant des limites du problème. Cette nouvelle, une fois qu'elle lui fut communiquée, ne réconforta guère Hastings. *Je ne me conduis pas en irresponsable,* déclara-t-il à l'adjudant qui écoutait sans intérêt apparent, *en fait j'agis pleinement en adulte. Je cherche à obtenir une permission pour le bien de la compagnie.* L'adjudant avait répondu qu'il ne pensait pas très bien comprendre lui non plus et pourtant il avait traversé quatre guerres, sans compter huit opérations d'envergure limitée. Il ajouta qu'il appartiendrait à Hastings lui-même de régler l'affaire d'une manière qui lui paraisse satisfaisante.

Toutefois, bien peu de choses paraissaient encore pleinement satisfaisantes à Hastings. Il en avait plein les bottes de la guerre, d'abord, et d'autre part, il en avait marre de la propriété, même si ce n'était pas le cas de la compagnie. Une fois qu'on avait vu la forêt, on avait vu tout ce qui en valait la peine. Indubitablement, les falaises, les escarpements et le champ de mines étaient terribles. Cela aurait pu s'arranger si on avait pu arriver à un accord avec l'ennemi, à une répartition paisible des avantages, mais il était évident que l'état-major ne voulait pas de cette solution et que, de plus, l'ennemi devait avoir aussi un état-major. Certains hommes de la compagnie pouvaient se contenter d'existences bornées ; c'était sans doute très bien *pour eux,* mais Hastings se flattait d'être un homme aux horizons peut-être un peu plus larges que ceux des autres. *Il* savait, lui, que la situation était ridicule. Toutes les semaines, pour le lui rappeler, des renforts montaient de quelque part dans le sud et disaient à Hastings qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil. Hastings leur répondait que c'était parce qu'*il n'y avait jamais* rien eu de pareil, au grand jamais. Comme les renforts avaient entendu dire qu'Hastings était là depuis plus longtemps que quiconque, ils la bouclaient alors et le laissaient à ses pensées. Hastings ne trouvait pas que cela le mît sensiblement de meilleure humeur. Cela le persuadait

plutôt que ses pires soupçons étaient, en définitive, tout à fait justifiés.

Le jour de l'élection, la compagnie connut une expérience particulièrement pénible. Le président du pays était menacé par une opposition qui désapprouvait sa politique d'armement ; aussi, pour prendre les devants, n'avait-t-il d'autre recours, la veille de l'élection, que d'ordonner à toutes les organisations militaires voisines du théâtre d'opérations de la compagnie d'envoyer au moins un bombardier, et deux de préférence, pour manifester sa détermination. La compagnie d'Hastings n'avait pas la moindre idée de cette décision ; les hommes s'éveillèrent joyeux le jour de l'élection parce que c'était leur tour de s'emparer de la forêt. En outre, l'ennemi, visible au loin, repliait déjà ses tentes, ce qui indiquait qu'il ne disputerait pas le terrain avec une vigueur excessive. Les hommes de la compagnie se harnachèrent en chantant, en se tapant réciproquement sur les fesses, en se lançant des défis au poker pour la soirée : tout annonçait une magnifique journée. Tous les indices donnaient à penser que l'ennemi céderait le pas en gentleman. A la compagnie, certains se mirent à jouer au chat perché en sautant parmi les escarpements, tout en les comparant à la forêt qui allait leur échoir.

Et voilà que de toutes les directions imaginables des avions apparurent ; ils erraient en hurlant à quelques centaines de mètres au-dessus des falaises et paraissaient attendre. Quand ils eurent tous la certitude qu'il n'en viendrait plus d'autres (il n'y aurait pas eu assez de place dans le ciel, d'ailleurs), ils entreprirent de lâcher méthodiquement leurs bombes sur la compagnie. Naturellement les pilotes et les équipages étaient terriblement excités et, en conséquence, ils visaient très mal, manquant plus souvent la compagnie qu'ils ne la touchaient. Au bout d'un moment, il y eut tant de fumée autour des escarpements que les pilotes, n'y voyant plus, se laissèrent dériver et larguèrent rageusement leur excédent de bombes sur le champ de mines. Hastings, étendu sur le dos, sut que l'adjudant avait eu raison parce que — comme tout le monde l'avait dit au capitaine — le champ de mines ne sauta pas. Il encaissa même très bien les bombes, sans le moindre soulèvement du sol. Quand chacun des avions eut lancé sa bombe (certains durent en fait aller au-dessus de la forêt et bombarder l'ennemi, car il n'y avait plus d'autres objectifs), ils partirent avec

un sentiment de satisfaction éblouie, laissant la plupart des hommes de la compagnie s'étouffer de rire. Ceux qui ne riaient pas en étaient incapables parce qu'ils étaient morts. Ironiquement, c'était le jour où la compagnie devait aller dans la forêt que ses forces aériennes, ou d'autres, étaient venues tout bouleverser. Au loin, on distinguait l'ennemi, dans une formation prudente ; et puis, sans la moindre hésitation, les troupes ennemies s'alignèrent et s'en allèrent d'un pas allègre hors de la forêt, faisant le grand tour pour arriver aux escarpements. Le nouveau capitaine grimpa sur une corniche pour faire un discours ; il déclara que c'était la première étape d'une succession de mesures qui aboutiraient à un regroupement général. La compagnie applaudit avec réserve, en se demandant s'il ne serait pas possible que le capitaine ait une bonne attaque. Puis chacun mit sac au dos et partit pour la forêt ; tous ceux, bien entendu, qui n'étaient pas morts. Hastings resta derrière avec une escouade pour étiqueter les cadavres de façon que l'état-major, s'il envoyait jamais quelqu'un aux nouvelles, sût qui, dans la compagnie, n'avait pas pris les précautions appropriées et devait donc être rayé à jamais de l'état principal du personnel et porté dans le dossier « en inactivité », où on n'irait plus le dénicher pour l'affecter à une unité.

Ce fut le désastre du jour de l'élection qui amena chez certains hommes de la compagnie un comportement des plus étranges. Les nouvelles communiquées par l'adjudant, selon lesquelles l'état-major pensait que le président avait été réélu, n'eurent aucune influence sur la décision que prirent ces hommes d'établir leur résidence dans la forêt pour un temps indéterminé ; ils dirent à ceux qui le leur demandaient que tout cela ne rimait à rien puisque, de toute façon, la compagnie reviendrait toujours sur cette position. Ils refusèrent de se présenter à l'appel et firent répondre par leurs amis ; ils couvrirent leurs tentes de boue et les plantèrent à l'ombre des arbres ; ils lavèrent leurs tenues sous la pluie et, de plus, ils dirent à tous les hommes de la compagnie qu'ils étaient idiots de ne pas se joindre à eux. Un matin, lors de l'appel sur les falaises, l'adjudant remarqua pour la première fois que cinq hommes avaient disparu. Il se mit en rage et déclara qu'il ne le supporterait pas ; il dit à la compagnie qu'il avait traversé quatre guerres sans compter huit opérations d'envergure limitée, et qu'il n'y avait absolument pas de fondements à de tels agissements. L'adjudant ajouta qu'il prendrait personnellement la

tête de la compagnie pour retourner dans la forêt et fusiller ces cinq hommes. Tous étaient prêts à le suivre, plutôt contents de cet objectif, quand un pilote ennemi mal inspiré s'égara par-dessus la forêt et, peut-être à titre de représailles, y lâcha trente-sept bombes, arrachant tous les arbres du sol, faisant trembler la terre qui devint toute verte et décimant incidemment ses propres compatriotes. Il n'y eut pas de possibilité de combattre durant une semaine car il fallut attendre que l'ennemi ait acheminé des renforts ; et quand les autres revinrent enfin dans la forêt, ils ne trouvèrent d'autre trace des cinq hommes que leurs boucles de ceinturon.

Ce fut alors qu'Hastings décida que l'affaire de son congé de convalescence devait être réglée en priorité. Il en avait eu l'idée, et il savait que c'était prévu dans le règlement : *il y avait droit.* Les manuels de service en campagne faisaient mention d'une permission de convalescence : si cela ne s'appliquait pas à une telle situation, à quoi donc était-ce destiné ? *Il faudrait bien qu'ils s'en occupent.* Un matin, il rédigea à nouveau avec soin sa demande initiale à l'aide d'un crayon emprunté, au dos d'une vieille lettre de sa fiancée, et la porta une fois encore à l'adjudant. Hastings rappela à l'adjudant que sa demande d'origine remontait à plusieurs mois. L'adjudant grommela que le capitaine n'aurait pas la possibilité de l'examiner parce qu'il était toujours en cours d'acclimatation à la situation. Mais, ajouta l'adjudant, il avait eu quelques entretiens avec le capitaine et il avait des nouvelles prometteuses : le capitaine avait déclaré qu'il serait sans doute totalement acclimaté avant Noël. Question de temps, rien que cela, pour saisir la situation. Hastings répondit que c'était un fait et, se marmonnant des promesses à lui-même, quitta le poste de commandement ; il dit au caporal dont il partageait la tente qu'il espérait s'en sortir, tôt ou tard. La plupart des hommes continuaient de se rassembler avec solennité durant des heures autour de leurs boucles de ceinturon, en se disant les uns aux autres que c'était une foutue honte pour l'Armée de traiter ainsi les gens. Hastings, réfléchissant à sa demande, conclut qu'il avait rédigé une forte prose : comment *pourrait-on* ne pas en tenir compte ?

Messieurs (avait-il écrit), écoutez : je demande une permission de convalescence comme je l'ai déjà fait, parce que je prends part à d'énergiques combats et que, tout en n'ajoutant que peu

ou rien aux efforts de la compagnie, je me suis poussé jusqu'au bord de la neurasthénie. L'aptitude au combat que je possède, ainsi que le moral que j'ai acquis par la lecture des œuvres recommandées, sont tombés à un niveau très faible en raison du découragement qu'implique la situation actuelle. Nous prenons et reprenons sans cesse une forêt et des hauteurs ravagées. La forêt est supportable, les hauteurs ne le sont pas, mais dans l'épuisement de ces efforts répétés, les deux ont été ramenées à un même niveau d'identité atroce ; *maintenant, il n'y a plus de différence*. A la vérité, tout est devenu pareil, comme il est courant de le constater pour certains individus soumis à une tension excessive se manifestant lors de situations traumatisantes. J'ai depuis peu des sueurs froides, des nausées, des vomissements et diverses réactions nerveuses y compris des migraines d'une gravité relative qui ont encore réduit mon potentiel entamé. La plupart du temps, je peux à peine soulever mon fusil... et c'est pour ces raisons que je renouvelle ma demande, restée lettre morte depuis plus de trois mois, pour une permission de convalescence d'une durée qui pourra aller de quelques semaines à quelques mois dans le but de rénover ma vision des choses. Dans l'idéal, j'aimerais rentrer chez moi, voir mes amis civils, leur faire partager mes expériences ; mais, s'il se trouve qu'on ne peut m'y envoyer par suite des problèmes d'attribution des moyens de transport et ainsi de suite, je me contenterais d'être envoyé tout seul dans le bourg le plus proche où il y ait des femmes et où on puisse dormir. Je serais même consentant, si les nuits étaient tranquilles, à me rendre dans un lieu sans femmes ; en fait, ce serait peut-être la meilleure décision pour le moment. Je ne suis certainement pas en état de nouer des relations, fussent-elles destinées à de simples fins de copulation. Dans l'espoir que cette demande recevra votre attention et votre approbation, dans l'espoir que vous n'y verrez pas l'expression frénétique de l'écroulement d'un homme, mais seulement l'action froide et raisonnée d'un soldat de métier en un moment difficile, je reste votre dévoué, Hastings, 114786210. *P.S.* Je tiens à signaler que mon état est grave ; jusqu'à quel point, seul l'avis considéré d'un professionnel peut en décider. Si la présente demande ne reçoit pas votre prompte attention, ou si au moins elle n'est pas soumise à l'opinion d'un psychiatre compétent, je vous avertis donc qu'il m'est impossible de prévoir quelle sera l'ampleur de mes réactions ; *je ne suis plus en mesure de contrôler mon comportement*. J'ai été élevé dans la croyance que

les institutions sont le dernier sanctuaire de ce qu'il reste de bon sens dans ce monde insensé ; en ce moment de ma vie cela prendrait les proportions d'une catastrophe majeure si je devais apprendre que l'Armée, une de nos institutions les plus anciennes et les plus respectées, n'est pas digne de confiance. *P.P.S.* Veuillez noter qu'ici *les mines sont déjà désamorcées* ; informez le capitaine qu'il n'a pas à s'en préoccuper.

Par ailleurs, la *première* demande était bonne aussi. Le jour où était arrivé l'ordre de réaffectation du *vieux* capitaine à l'état-major, tous les hommes de la compagnie s'étaient rendus à sa tente pour faire le cercle autour de lui, lui présenter leurs félicitations et leurs vœux. Hastings lui avait remis sa demande sous pli fermé et le capitaine l'avait prise pour une lettre d'adieu et placée avec soin dans son havresac. Il avait exprimé à Hastings et aux autres son émotion devant leur manifestation d'affection. Il espérait que tous ceux d'entre eux qui passeraient dans son secteur au cours de la guerre viendraient lui dire bonjour ; il serait heureux de savoir directement comment allaient les choses. Après toutes ces effusions, le vieux capitaine était rentré sous sa tente en leur lançant par-dessus l'épaule qu'il n'oublierait jamais l'expérience qu'il avait acquise grâce à la compagnie. La compagnie avait souri à la tente refermée du capitaine et s'était dispersée pour jouer au poker. (Ils étaient dans la forêt ce jour-là.)

Hastings avait d'abord pensé se joindre aux autres, puis il avait décidé que cela n'irait pas ; il fallait tirer les choses au clair ; alors il avait rampé avec respect sous la tente du capitaine et, le trouvant roulé sur sa couchette dans la position de l'embryon, il lui avait déclaré qu'il avait divers points à lui expliquer. Hastings avait alors informé le capitaine qu'il lui avait remis non pas une lettre d'adieu mais une demande de permission de convalescence. Sur quoi les jambes du capitaine avaient jailli de la boule qu'il formait, et il avait dit à Hastings qu'il manquait visiblement de sollicitude. Hastings avait admis que c'était peut-être vrai, mais qu'*il était réellement malade,* et il avait alors exposé la teneur de sa demande. Le capitaine s'était drapé dans sa dignité, avait réfléchi, puis annoncé à Hastings qu'il pouvait le faire passer en conseil de guerre. Il avait ajouté avec délectation que, puisqu'il n'était plus le commandant légitime de la compagnie, Hastings pouvait être mis au trou pour divulgation de renseignements

confidentiels à un particulier. Hastings s'était alors agenouillé devant le capitaine en lui demandant quelle était la procédure appropriée et le capitaine avait dit qu'il n'en avait pas la moindre idée. Il avait suggéré à Hastings de retirer sa demande, auquel cas et en retour les poursuites devant le tribunal militaire seraient arrêtées. Il avait dit que la demande en soi était recevable ; le nouveau capitaine — s'il en venait jamais un — l'approuverait sûrement.

Hastings prit alors son enveloppe et quitta le capitaine pour regagner sa tente en sifflant une marche militaire ; puis il consolida avec soin ses piquets, mais quand il les eut tous fermement enfoncés dans le sol, il fut saisi d'une horrible suspicion. Il retourna voir le capitaine, apprit qu'il était aux latrines des officiers et attendit sa sortie à l'extérieur. Hastings demanda au capitaine si l'état-major ou le nouveau capitaine ne risquaient pas de considérer sa demande comme une plaisanterie. Le capitaine ne pouvait se prononcer du point de vue professionnel, mais d'après ce qu'il avait compris, il n'y voyait absolument rien de drôle ; cela paraissait très sérieux et pertinent. Hastings dit que le capitaine pensait sans doute ainsi, mais qu'après tout il avait fait la guerre, alors que l'état-major n'avait peut-être pas la notion des cas d'urgence. Le capitaine dit que l'état-major était rempli de gens compréhensifs : c'étaient eux qui avaient donné avis favorable à sa propre demande de transfert et on pouvait compter sur eux pour comprendre l'essentiel. Hastings prononça quelques paroles malheureuses sur des préjugés possibles à l'encontre des simples soldats et le visage du capitaine se couvrit de sueur et tourna au vert : il dit qu'il se rendait soudain compte qu'il n'avait pas terminé ses propres affaires aux latrines. Hastings ne pouvait bien sûr pas l'y suivre, mais il attendit deux heures avant que le capitaine en ressortît. Il tenta de reprendre le débat. Mais le capitaine s'éloigna en hâte, disant qu'il ne savait pas de quoi parlait Hastings : il ne savait même pas ce qu'était cette demande et n'en avait même jamais entendu parler ; puis il dit que, réflexion faite, il ne connaissait pas non plus Hastings ; à coup sûr, il ne l'avait jamais vu auparavant. Le capitaine ordonna à Hastings de rejoindre sa propre compagnie, où qu'elle fût. Hastings expliqua que leur compagnie était la seule à trois cents kilomètres à la ronde et le capitaine dit que Hastings était visiblement *absent sans autorisation.* Puis il partit en courant.

Hastings comprit qu'il ne servirait rien de le suivre et retourna

donc à sa tente. Son camarade dormait à l'intérieur, et Hastings démolit l'abri avec méthode, le roula autour du caporal, ramassa le tout en grognant et l'expédia dans un arbre. Le corps du caporal fit un choc sourd. Quand il sortit du cocon en se frottant, il dit qu'il était scandalisé de l'incident ; il ne savait pas que c'était le genre d'Hastings. Hastings haussa les épaules et dit que certains hommes changeaient de personnalité sous la pression des événements. Il s'en alla sans respirer trop difficilement, acheta un crayon à un copain, prit du papier hygiénique aux latrines et commença une lettre des plus sérieuses à sa fiancée. Il en était juste à la deuxième fuite du capitaine quand le soleil se coucha brusquement, et il dut tout mettre de côté. Il dormit très mal dans le champ de mines cette nuit-là (il n'avait pas envie de regagner la tente, pas encore) et au matin il s'aperçut qu'on lui avait volé sa lettre. Hastings avait une solide réputation d'écrivain et les hommes de la compagnie lui barbotaient souvent sa correspondance pour s'efforcer d'y dénicher des phrases utiles. Hastings n'y attachait pas une importance particulière, sauf que depuis quelque temps il avait l'impression de n'avoir que des choses en nombre limité à dire, et encore diminuaient-elles rapidement. Ce vol le rendit donc encore plus sombre, et il décida presque d'avoir une nouvelle entrevue avec le capitaine, mais alors il se dit : *Et puis merde. On va donner sa chance au nouveau. C'est le moins qu'on puisse faire.* En contemplant tristement les tentes ennemies, Hastings conclut une fois de plus qu'il se trouvait dans une situation des plus anormales.

Messieurs de l'état-major (écrivit Hastings peu de temps après au dos d'une lettre d'un vieil ami), je suis dans l'obligation de recourir à cette procédure des plus graves et irrégulières, en raison de la conduite préjudiciable de l'Officier Commandant récemment installé, vis-à-vis de ma redemande de congé de convalescence. Comme vous le savez ou non, j'ai soumis ma demande initiale il y a plusieurs mois et je l'ai renouvelée la semaine dernière parce que l'Officier Commandant n'y a pas prêté la moindre attention. Cet Officier Commandant a fait montre d'une insuffisance effarante, fait sans précédent chez un capitaine de notre Armée, et a mis en danger l'idée que je me fais de votre institution. Il ne m'a jamais convoqué pour l'une ou l'autre demande, mais m'a transmis par le truchement de l'adjudant (un vétéran de la guerre

qui a beaucoup de compassion pour ma situation) l'opinion que j'agis en irresponsable. Messieurs de l'état-major, je vous le demande, est-il irresponsable de ma part de réclamer un congé de convalescence ? Je combats dans cette guerre depuis un temps devenu considérable, m'exposant jour après jour aux mêmes et sinistres inconvénients, alors qu'autour de moi la compagnie baisse et enfle alternativement et que les renforts se glissent parmi nous dans l'ombre. Les renforts me répètent sans cesse qu'ils ne pensent pas que notre lutte ait le moindre sens et je suis forcé d'en convenir. Toute notre activité a pris l'aspect d'un cauchemar, je suis navré de le dire, et bien que je n'aie rien d'un instable, je me vois devenir non plus neurasthénique comme indiqué précédemment, mais réellement psychotique. C'est un rite terrible, messieurs, un sacrifice terrible, un tourment vraiment mortel de l'âme. De plus, on me vole ma correspondance. Il y a des mois que je n'ai pu envoyer une lettre, même pour annoncer à ma fiancée que j'ai rompu notre accord. Messieurs, *j'aime bien* ma fiancée et, chose plus importante, avec deux années de recul, je souhaite maintenant prendre des dispositions pour lui éviter ma présence. Quelle preuve plus évidente pourrais-je donner de ma folie ? Dans l'espoir que vous accorderez la plus vive attention à ceci et que vous examinerez très consciencieusement le dossier de notre Officier Commandant, je vous adresse cette lettre par des moyens détournés et secrets. Votre dévoué Hastings, numéro matricule déjà communiqué.

Quand il eut fini, Hastings porta sa lettre dans le quartier des officiers et la remit à l'adjudant qui chassait la poussière sur son bureau. Hastings regardait l'adjudant d'un œil terne, en lui demandant si la lettre ne pourrait être expédiée par des voies spéciales à l'insu du capitaine. L'adjudant fit des yeux étonnés et dit que la lettre ne passerait pas : elle n'était pas rédigée en code comme devaient obligatoirement l'être toutes les communications directes avec l'état-major. De plus, déclara l'adjudant, il avait reçu des nouvelles intéressantes de l'état-major : on prévoyait de fonder un journal qui serait diffusé à la compagnie par avion ; ce journal leur ferait connaître l'évolution de leur combat. L'adjudant dit que l'état-major considérait cette initiative comme un progrès important dans le maintien du moral. Et par-dessus le marché, murmura l'adjudant, il y avait encore une nouvelle, venue de l'état-

major, mais qu'il n'était pas autorisé à divulguer parce que le capitaine en ferait le thème d'un discours aux troupes le jour même. L'adjudant ajouta que ce serait sans doute une révélation, même pour Hastings, une véritable surprise réservée par l'état-major. Hastings, qui pensait encore au journal, demanda s'il contiendrait autre chose que des statistiques, et l'adjudant lui dit qu'il y aurait probablement des éditoriaux rédigés par des experts militaires. Hastings dit qu'il voulait éveiller le capitaine. L'adjudant rétorqua que c'était impossible parce que le capitaine était déjà éveillé ; il faisait le brouillon de son discours et était trop occupé pour discuter tout de suite avec Hastings. L'adjudant ajouta qu'il était d'accord sur le fait que tout ceci était une honte. Hastings dit qu'il était au bout de son rouleau. L'adjudant exposa que la situation s'améliorait : il recommanda à Hastings d'étudier le code de l'état-major s'il parlait sérieusement pour sa lettre, et de la lui resoumettre, puis il lui tendit un livre. Hastings vit que c'était en réalité une chemise renfermant des feuillets dactylographiés et il demanda à l'adjudant ce que c'était. L'adjudant lui dit que c'était un exemplaire de son court roman sur ses expériences militaires de vétéran de quatre guerres et huit opérations d'envergure limitée. Hastings demanda ce que cela avait à voir avec l'apprentissage du code ou l'expédition de sa lettre, et l'adjudant se déclara stupéfait ; il fit bien sentir qu'Hastings était jusqu'à présent le seul homme de la compagnie à qui il eût offert son roman et il ajouta que tous ses écrits renfermaient la réponse décisive, si seulement on les étudiait. L'adjudant dit alors que l'histoire de la permission de convalescence était après tout le problème personnel d'Hastings ; lui-même n'avait jamais déchiffré le code en totalité et il doutait qu'il fût possible d'en trouver la clé.

Quand il regagna sa tente, le roman de l'adjudant toujours à la main, Hastings décida qu'il en était à un moment hautement critique. Il n'y avait visiblement pas de précédents dans sa vie ; il était en définitive livré à lui-même. Tous les hommes se levaient un à un et discutaient de la poussée qu'ils entreprendraient vers les escarpements dans la journée. Certains des renforts prétendaient qu'atteindre les hauteurs représenterait la prise d'un objectif majeur, mais les plus anciens leur expliquèrent gentiment que la bataille serait probablement sans fin. En entendant cela, les renforts s'assirent, les larmes aux yeux, et il fallut user de persuasion pour leur faire replier les tentes. L'adjudant arriva au

bout d'un moment pour former le rassemblement et leur annonça que le capitaine allait prononcer un discours. Sur quoi la compagnie, et même Hastings, s'agita beaucoup, car le capitaine n'avait encore parlé à aucun d'entre eux ; il s'était toujours tenu à l'arrière des progressions, disant qu'il lui fallait s'acclimater. Il semblait donc qu'il eût terminé son évaluation de la situation et tout le monde était très impatient d'apprendre ce qu'il avait découvert. Et il y en avait beaucoup que le derrière du capitaine intriguait et qui s'imaginaient que maintenant, à un moment ou à l'autre, ils auraient sans doute l'occasion de l'apercevoir. Debout dans les rangs, Hastings, caressant le roman de l'adjudant et sa propre lettre, prit une décision : il présenterait les deux documents au capitaine à la fin du discours. Il attendrait jusqu'à la fin du discours, mais seulement à la condition que l'allocution soit très intéressante : si le capitaine n'avait rien à dire ou s'il se contentait d'exposer en détail ses intentions de se familiariser encore plus avec la situation, il irait le trouver au beau milieu et lui tendrait la lettre. Du moins attirerait-il l'attention de cet homme. Ceci ferait intervenir d'emblée un élément nouveau dans la situation.

Précédé de l'adjudant, le capitaine sortit de sa tente et, l'allure compassée, vint se placer devant la compagnie. Personne ne put lui voir les fesses car tous étaient tournés dans la même direction. Le capitaine resta planté un moment, à hocher la tête, prenant des notes à la plume, radieux de se trouver là. Hastings trouva cela effrayant. Il n'avait encore jamais remarqué comme le visage du capitaine était petit ; à cette distance, il paraissait couvert d'une barbe hideuse superposée aux traits d'un très jeune garçon. Malgré les apparences, il n'en était rien sans doute, puisqu'il portait une alliance. Le capitaine recula avec précaution jusqu'à un arbre et s'y appuya, souriant à la compagnie. « Certains d'entre vous, » commença-t-il, « ont porté à l'attention de l'adjudant qu'ils sont malheureux.

» Plus que malheureux. Je sais que vous êtes tous terriblement inquiets. Vous êtes inquiets parce que vous ne voyez pas d'utilité à vos efforts. Vous êtes inquiets parce que vous ne voyez pas en quoi ce que vous faites influe sur quoi que ce soit ou sur quiconque. Vous vous en tourmentez. C'est grave. C'est un véritable problème.

» Il y a certes des fondements logiques à votre inquiétude. Quand un groupe d'hommes comme vous ne sent pas la dignité de

sa tâche, ne peut pas sentir que ce qu'il fait a de l'importance pour un beaucoup plus grand nombre, il s'effondre. Les hommes deviennent inquiets. Ils se mettent à fonctionner dans une sueur froide et parfois ils ne fonctionnent plus du tout. Je l'ai remarqué chez un ou deux d'entre vous. Mais ceux-là mêmes, je ne les condamne pas. En réalité, j'ai des réserves de sympathie pour les hommes dans ce cas ; ce n'est pas agréable. Je sais ce que cela peut être. Mais dorénavant et pour vous tous, cette part de votre vie est terminée. »

La compagnie poussa de vagues cris d'encouragement. Hastings replia sa lettre et la rangea.

« La situation est en fait, » reprit le capitaine, « complètement modifiée. Plus que vous ne l'auriez jamais cru possible. *La guerre générale est déclarée.* L'ennemi, dont les provocations ont redoublé au cours des dernières semaines, a bombardé la semaine dernière un de nos ports de ravitaillement, le réduisant en poussière. Qu'en dites-vous ? A la suite de cet acte, le président du pays a déclaré qu'il existe maintenant entre l'ennemi et nous un état de guerre générale et totale. En cet instant, dans le monde entier, des troupes entrent dans nos installations et en ressortent, l'arme prête !

» *Et qu'est-ce que cela signifie ?* Je vais vous le dire. Messieurs, vous êtes les premiers. Mais vous n'êtes qu'un commencement. Ce que vous avez subi se résorbera, ce sera une pointe de flèche. Et quand nous nous mettrons en marche aujourd'hui, nous entrerons dans ces campagnes avec toute l'Armée, avec tout le pays derrière nous. Vous êtes une bande de veinards. Je vous félicite tous en général et chacun en particulier. »

Quand le capitaine eut fini, il resta contre son arbre, attendant apparemment que la compagnie se disperse, de façon à retourner dans sa tente sans que personne ait vu son derrière. Hastings, qui pleurait, passa derrière lui, s'arrêta dans une clairière et détruisit sa lettre. Le tronc cachait les fesses du capitaine de ce côté également. *Je me sens déjà mieux,* se dit Hastings, *je me sens déjà mieux.* Mais quand le capitaine, après un coup d'œil prudent dans toutes les directions, quitta enfin son arbre à reculons, à petits pas, Hastings tira sa baïonnette et la projeta vers lui, lui perçant la fesse gauche et lui arrachant un cri perçant.

— « Je ne me sens toujours pas bien, » dit Hastings.

2

Le capitaine n'avait jamais aimé Hastings. Hastings se promenait parmi les unités, racontant à tous quand ils traversaient le champ de mines qu'elles étaient tout à fait sans danger, que c'était une duperie. Personne n'eût pris *la moindre* précaution en traversant le champ de mines, n'eût été que le capitaine courait derrière les hommes. Certains d'entre eux ramassaient des pierres pour se les lancer ; d'autres disaient que la guerre ne finirait jamais. Quand le désordre devenait incontrôlable, le capitaine devait crier pour se faire entendre de ses troupes ; à des centaines de mètres il se surprenait à hurler, et même alors la compagnie refusait de l'entendre. Tout cela venait d'Hastings. Il démolissait le moral de la compagnie. Le capitaine soupçonnait même que, sous ces agissements, Hastings s'efforçait d'enrayer les progrès du conflit limité.

En plus de prétendre que le champ de mines n'était pas plus dangereux qu'un terrain de jeux, cet Hastings était un pondeur de lettres. Il écrivait des lettres à tout le monde ; maintenant, il avait écrit une lettre à l'état-major (ce qui était déjà assez singulier, les messages en provenance de l'état-major suffisant à embrouiller n'importe qui, à plus forte raison un capitaine qui en était à sa période d'acclimatation) pour exposer sa situation et demander une permission de convalescence ; il faisait allusion à d'obscurs articles du règlement. Le capitaine savait, bien sûr, que s'il envoyait la requête à l'état-major, deux ou trois officiers supérieurs arriveraient en jeep, captureraient Hastings et le mettraient dans un hôpital pour malades mentaux, et le capitaine voulait éviter ce sort à Hastings. Il obéissait donc à de simples sentiments de compassion, même s'ils n'avaient pas de fondement, mais néanmoins Hastings insistait pour que sa demande soit acheminée. Le capitaine ne savait plus que faire de lui. Tout d'abord il n'était à la tête de la compagnie que depuis six semaines et il en avait plein les bras rien que de s'acclimater à la situation ; ensuite sa femme lui manquait beaucoup ainsi que le cottage qu'ils avaient occupé tous les deux dans le quartier des officiers d'un petit poste de la zone sud. En outre le capitaine se demandait à certains moments de la nuit si l'effort de guerre serait vraiment couronné de succès. La situation paraissait avoir des aspects très curieux. Les bombardements étaient des plus irrégu-

liers et quelques pilotes paraissaient n'y prendre aucun intérêt ; ils lâchaient des bombes sur leur propre camp et volaient hors de formation. De plus, certains hommes de la compagnie s'étaient attachés à une certaine partie du terrain ; ils prétendaient maintenant que le seul but de la guerre était de s'en emparer et d'y vivre en permanence. Le capitaine ne savait que faire à ce sujet. Il y avait aussi Hastings qui se tenait souvent devant sa tente, pour chercher à savoir ce qu'il faisait de la demande de permission, et le capitaine trouvait que ses droits de libre accès et sortie étaient sévèrement limités, bien au-delà de ce qu'imposait le code militaire.

Le capitaine n'avait rien contre la guerre. Tout se déroulait comme le lui avaient enseigné les cours préparatoires. Certes il y avait des côtés étranges : l'ennemi aussi semblait attaché à la partie boisée de la carte et luttait avec âpreté pour conserver certains arbres chéris, mais ces choses étaient normales en période de tension, après tout ; au bout d'un temps, tous les conflits, toutes les abstractions se réduisaient, pour un groupe circonscrit d'hommes, à des domaines restreints. Le capitaine avait été formé à envisager les choses sous cet angle, et il avait aussi reçu pas mal d'instructions sur la complexité du moral des troupes. Il comprenait donc la guerre ; il la comprenait très bien. Cela ne faisait aucun doute. *Pourtant* l'Ecole avait négligé de le préparer à Hastings. Il n'y avait personne comme Hastings à l'Ecole, même pas comme balayeur. Le capitaine s'était mis à écrire de longues lettres à sa jeune épouse sur du papier qu'il empruntait à l'adjudant (vétéran de quatre grandes guerres et de huit opérations d'envergure limitée), pour lui exposer toute la situation, commentant qu'elle était très étrange et tendue mais qu'il espérait tout faire rentrer dans l'ordre avant la fin de l'année, à condition bien entendu qu'on lui déliât les mains. En dehors de cela, il ne lui parlait pas du tout de la guerre, mais au contraire évoquait certains souvenirs du temps où il la courtisait, avec des perceptions toutes neuves. Dans la détente que lui procurait la guerre, il s'apercevait qu'il était capable d'une pénétration étonnante au cœur de la qualité propre de sa vie, et il disait à sa femme ses raisons d'agir à certains moments en lui demandant si elle le comprenait. *Nous irons jusqu'au fond de la question,* lui rappelait-il souvent, *si seulement tu veux bien me donner ta collaboration.* En retour les lettres de sa femme étaient parfois contradictoires, parfois troublées ; elle lui disait qu'il gaspillait son éner-

gie dans des déserts oubliés et que toute sa force lui était maintenant nécessaire pour s'acclimater à une situation nouvelle. En lisant ces lettres, le capitaine s'apercevait que, sans raison, il avait envie de pleurer, mais son lit était trop près de celui de l'adjudant et il avait honte. Aucun officier ne tenait à être surpris en larmes par l'adjudant, un vétéran des combats.

Entre-temps, le capitaine avait découvert que ses communications avec l'état-major étaient interrompues des jours durant, et aussi que les messages quand ils parvenaient étaient de plus en plus bizarres. Il arrivait au capitaine de se laisser aller à l'impression que l'état-major ne comprenait pas clairement la situation, mais il chassait bien vite ces soupçons. D'y penser ou de les dissiper ne changeait rien : il restait presque toujours déprimé. *Continuez comme par le passé, ne vous faites pas de souci,* lui transmettait l'état-major avec trois jours de retard en réponse à une question banale. Ou : *Nous organisons une nouvelle stratégie et nous vous prions de tenir la position en attendant.* De telles choses étaient troublantes au plus haut point ; à cela, il n'y avait aucun doute.

Un matin, à l'approche de Noël, le capitaine subit un quasi-désastre, une catastrophe partielle. L'adjudant vint dans sa tente le prévenir qu'Hastings songeait à faire parvenir une lettre directement à l'état-major au sujet de son congé de convalescence. Le capitaine dit qu'il ne pouvait croire que même Hastings fût assez fou pour faire une chose pareille, et l'adjudant dit que c'était peut-être vrai, mais que néanmoins Hastings avait apporté une sorte de lettre le matin même en demandant qu'elle soit acheminée. Le capitaine demanda à l'adjudant s'il pouvait voir la lettre et l'adjudant répondit qu'il avait dit à Hastings de s'en aller avec mais qu'Hastings avait promis de revenir. Le capitaine revêtit un vieux treillis et alla promener sa peine profonde dans la forêt ; il regarda la tente d'Hastings qui était d'une teinte grisâtre, très reconnaissable, et soupira. Hastings était agenouillé devant sa tente, le dos tourné au capitaine, et gribouillait quelque chose dans la poussière avec un bâton. Le capitaine décida qu'il était malade ; il ne voulait rien avoir à faire avec Hastings. Il retourna donc sous sa tente dans l'intention de se rendormir, mais quand il y arriva, l'adjudant l'attendait avec des nouvelles stupéfiantes. Il dit au capitaine que d'une manière ou d'une autre

un message *était parvenu* au sujet d'Hastings car un caporal était arrivé de l'état-major en disant qu'il avait ordre d'enfermer Hastings à l'asile. Quand le capitaine entendit cela, il se sentit possédé d'une véritable furie et il dit à l'adjudant que c'était lui qui commandait la compagnie et qu'il refusait d'accepter de tels traitements de la part de quiconque. L'adjudant dit qu'il était tout à fait d'accord avec le capitaine et qu'il allait s'occuper du caporal, mais le capitaine déclara que pour une fois c'était *lui* qui réglerait la question de la façon appropriée. Il dit à l'adjudant de le laisser seul, puis il alla dans la clairière où le caporal attendait, assis dans une jeep, et lui dit qu'Hastings avait été tué quelques heures auparavant lors d'une attaque manquée et qu'on l'enterrait présentement. Le caporal dit que c'était fichtrement dommage parce que tout le monde à l'état-major était au courant de l'histoire et très impatient de voir de quelle folie était atteint cet Hastings. Le capitaine dit qu'il aurait pu leur raconter bien des histoires mais qu'il n'en ferait rien, et il ordonna au caporal de rejoindre son unité. Après que le caporal lui eut expliqué qu'il était là avec des pouvoirs administratifs et ne dépendait donc nullement des ordres du capitaine, il remonta dans sa jeep et annonça qu'il allait rejoindre son unité et rendre compte de ce qui s'était passé. Il demanda au capitaine si Hastings avait des caractéristiques spéciales méritant d'être mentionnées dans une lettre de condoléances. Le capitaine dit qu'Hastings avait toujours été plutôt individualiste et volontaire à sa manière ; de plus il avait des motivations élevées, même si elles manquaient un peu de réalisme. Le caporal dit que ce serait utile et démarra. Pendant près d'une heure, le capitaine fut dans l'incapacité de bouger de l'endroit où il se trouvait, mais il finit par se rappeler les mouvements de la locomotion et regagna sa tente en chancelant, pour entamer une longue lettre à sa femme. *J'ai donné aujourd'hui un ordre dans un cas très difficile,* commença-t-il, mais il décida que cela n'allait pas et recommença : *Je suis pleinement acclimaté à la situation qui règne ici, enfin, et j'ai le sentiment que je suis sur le point de démontrer mes plus hautes possibilités ; te rappelles-tu combien j'avais d'ambition ?* Après avoir écrit cela, il s'aperçut qu'il n'avait plus rien à dire et, en songeant aux seins de sa femme, il rangea le papier et partit pour une longue promenade. Beaucoup plus tard, il aboutit à la conclusion que tout ce qui était arrivé était pour le mieux ; il n'y avait plus maintenant qu'à tuer Hastings et il commencerait à avoir la situation en mains.

L'adjudant n'avait plus à s'occuper de quoi que ce soit. Le capitaine dormit d'un sommeil torturé, hanté de formes insolites, et le matin, l'adjudant le réveilla en lui disant que l'état-major venait d'envoyer un communiqué aux termes duquel la doctrine de la victoire totale était maintenant en vigueur ; la guerre était déclarée. Quand le capitaine entendit ces nouvelles, il s'excita et commença à se sentir mieux à bien des points de vue ; il demanda à l'adjudant s'il pensait que cela signifiait que la compagnie était à présent libre d'agir et l'adjudant dit qu'il était certain que c'était ce qui était arrivé. Le capitaine dit que cela réglait définitivement le compte d'Hastings ; ils pourraient l'écarter de leur chemin sans difficulté maintenant, et il ajouta qu'il avait étudié le problème du moral des troupes ; il allait pouvoir mettre en vigueur ses conclusions. Les troupes, dit-il, étaient prêtes à tout, mais si elles avaient l'impression qu'on se servait d'elles sans but valable, elles tendaient à devenir enfantines et entêtées. Le capitaine était tellement satisfait de cette conclusion qu'il invita l'adjudant à oublier tout et à lire une des dernières lettres de sa femme, mais l'adjudant dit qu'il avait le sentiment de déjà connaître la femme du capitaine et qu'en outre il avait à faire des préparatifs pour la guerre ; il avait des responsabilités réelles. L'adjudant expliqua que ce serait sa cinquième guerre, mais comme chacune était en quelque sorte un recommencement il avait l'impression de n'avoir jamais été au combat et tenait à prendre quelques notes. Le capitaine dit que c'était parfait, et alors, sur-le-champ, il décida de prononcer une allocution devant les troupes. Il réquisitionna deux feuilles de papier à l'adjudant et s'assit pour procéder à la rédaction, mais il se surprit tellement plein de pensées joyeuses à l'idée de l'assassinat prochain d'Hastings qu'il ne put tenir en place, et qu'il décida d'improviser. Il savait qu'il pouvait mener la compagnie comme il fallait. Quand il fut tout à fait sûr qu'il était dans la meilleure disposition pour prononcer son discours, il ordonna à l'adjudant de procéder au rassemblement, et quand l'adjudant revint lui dire que tous les hommes étaient rassemblés, il sortit lentement derrière l'adjudant, conscient de la belle image qu'il offrait ainsi. Il se tint à l'abri d'un arbre et sourit à tous les hommes, surtout à Hastings, mais Hastings regardait quelque chose qu'il tenait à la main et ne voyait pas le sourire, et cela, décida le capitaine, c'était autant de perdu pour Hastings. Cette façon de penser était une indication

de plus de l'achèvement de son acclimatation. Tout n'était en définitive qu'affaire de temps.

— « Soldats, » dit le capitaine, « vous êtes bouleversés parce que vous ne distinguez aucun but à toute cette opération. En fait elle vous semble totalement dénuée d'objectif. Et je sympathise pleinement avec cette conclusion. Ce n'est plus drôle quand le vide remplace la signification ; quand le désespoir se substitue à la motivation. Je sais tout cela ; j'ai partagé vos sentiments.

» Aujourd'hui, nous montons une nouvelle attaque et beaucoup se demandent : pour quoi faire ? c'est toujours la même chose, cela n'a jamais changé. Nous avons fait le trajet dans les deux sens si souvent ! Quelle foutue différence, à présent ?

» Sur ce point, je tiens à vous dire dès maintenant quelque chose qui, j'en suis convaincu, modifiera toute la situation dans vos esprits et dans vos cœurs. *Il y a quelque chose de différent ;* les choses ont changé. Nous sommes à présent en état de guerre avec l'ennemi. Nos ports de ravitaillement ont été bombardés la nuit dernière ; notre président a riposté en déclarant que nous passions à la situation de guerre totale. Qu'en dites-vous ?

» Avant que nous ayons accompli notre mission, dix mille, un million d'hommes auront partagé nos pertes, notre gloire, nos engagements, nos espoirs. Et pourtant, parce que tout cela a commencé chez nous, nous sommes au fond les créateurs de la guerre.

» Est-ce une chance ? Je n'en sais rien. Mais voilà notre responsabilité. Voilà notre honneur. »

Après que le capitaine eut fini, il resta un long moment près de l'arbre, à s'émerveiller de son discours. Il ne faisait aucun doute qu'il était allé droit au cœur de la question ; il ne laissait place à aucune équivoque d'aucune sorte. Il s'était certainement, comme il l'avait promis, acclimaté corps et âme, et maintenant, *maintenant* rien ne l'arrêterait. Et cela réglait le compte de cet Hastings ; cela le réglait une fois pour toutes. La prochaine étape pour Hastings, ce serait les ténèbres. Le capitaine éprouva donc une surprise énorme quand il vit Hastings, avec un sourire hystérique, foncer sur lui, une baïonnette étincelante à la main. C'était bien la preuve, si on ne l'avait su d'avance, qu'il est impossible de prédire quoi que ce soit avec les engagés volontaires. Avant que le capitaine ait pu bouger, Hastings leva le bras et projeta son arme vers le capitaine.

— « Que faites-vous ? » hurla le capitaine. « Je suis votre officier commandant en plein milieu d'une guerre ! »

— « Je prétends toujours que je ne suis pas fou ! » brailla Hastings.

— « Nous sommes en pleine guerre ! » dit le capitaine avec un cri d'agonie.

Mais Hastings, devenu cette fois complètement fou en apparence, refusait d'écouter.

3

L'ADJUDANT n'avait jamais aimé ni Hastings ni le capitaine. Tous deux étaient fous ; cela ne faisait aucun doute. Hastings, un simple soldat, répétait à tout venant que les champs de mines étaient du chiqué, sans danger, et le capitaine soutenait qu'ils étaient prêts à sauter. Quand la compagnie traversait les champs de mines, Hastings criait aux soldats qu'ils n'étaient qu'une bande de dégonflés, et le capitaine, en tortillant son cul idiot, allait se mettre en queue et leur hurlait de continuer la progression. A eux deux, ils démolissaient la compagnie, rendant la situation (qui avait présenté de telles possibilités, et comportait tant d'aspects agréables) absolument impossible. La guerre *était réellement* insolite, pas de doute, mais il y avait des moyens de s'en accommoder tout en faisant le boulot. Mais à eux deux, Hastings et le capitaine bousillaient tout. L'adjudant se découvrit une telle fureur à leur sujet qu'au bout d'un certain temps il ne fut même plus en mesure de lire correctement les communiqués : tous les messages de l'état-major se brouillaient dans le décodeur parce qu'il était trop bouleversé pour agir comme il fallait et que personne ne voulait lui ficher la paix. La plupart des messages étaient dénués de sens : ils paraissaient d'ailleurs tous répéter la même chose, et l'adjudant savait que l'état-major n'était qu'un ramassis d'idiots congénitaux ; il en avait ainsi décidé trois jours après avoir occupé son poste, quand il avait commencé à recevoir leurs absurdes messages. Entre-temps le nouveau capitaine n'avait pas voulu le laisser tranquille ; tout ce dont il voulait parler, c'était d'Hastings. C'était Hastings, disait d'une voix forte le capitaine à l'adjudant, qui gâchait tout. Il demandait à l'adjudant s'il n'existait pas d'articles du règlement pour faire taire Hastings, parce que tout ce qui allait de travers, c'était sa faute. Sans cesse le capitaine demandait à l'adjudant de

trouver le moyen de se débarrasser d'Hastings *sans* lui accorder une permission de convalescence. Tout cela était déjà assez moche pour l'adjudant, mais en plus il y avait Hastings lui-même qui tournait sans arrêt autour de lui pour tenter d'apprendre des choses sur le capitaine, pour demander si l'homme avait déjà signé sa requête. Dans l'ensemble, c'était tout simplement ridicule, ce qu'ils lui faisaient. Quand l'adjudant décida de faire ce qu'il fit, il avait toutes les excuses au monde. Il avait affaire à une bande de cinglés. Ils échappaient à tout contrôle. Ils ne méritaient aucune pitié.

Un matin, par exemple, à l'époque du Thanksgiving, le capitaine avait éveillé l'adjudant pour lui dire qu'il avait compris toute la situation : Hastings était dément. Il refoulait, disait le capitaine, un violent sentiment de dépendance en un effort de retour à l'enfance et son comportement était complètement insensé. Le capitaine avait demandé à l'adjudant s'il estimait ce jugement rationnel et si oui ou non Hastings devait être placé dans quelque institution. L'adjudant, qui avait veillé longtemps pour mettre de l'ordre dans des communiqués assez contradictoires de l'état-major à propos du dîner de Thanksgiving, dit qu'il n'en était pas très sûr, mais qu'il y réfléchirait et que, si le capitaine le désirait, il consulterait même le règlement de service en campagne. Il ajouta qu'Hastings souffrait peut-être de l'épuisement du combattant, état qu'il avait noté chez nombre d'hommes au cours de quatre guerres et de huit opérations d'envergure limitée ; certains hommes étaient tout simplement moins résistants que les autres. En fait, l'adjudant s'efforçait d'agir équitablement à la fois envers Hastings et le capitaine, au mieux de ses possibilités, mais il y avait des limites. Plus tard dans la journée, Hastings le trouva assis au pied d'un arbre et lui dit qu'il avait tout compris : le capitaine était fou de toute évidence. Il suggéra à l'adjudant de l'aider à établir un compte rendu pour l'état-major en énumérant tous les actes singuliers du capitaine et demanda du papier propre pour le faire. Hastings ajouta qu'il estimait que la plus grosse part des problèmes du capitaine pouvait se ramener à sa honte de son derrière. Ce derrière donnait au capitaine une apparence féminine, dit Hastings, et le capitaine y réagissait d'une façon très normale, même si elle était malencontreuse. L'adjudant dit qu'il n'était pas suffisamment au courant de la psychiatrie moderne pour émettre un avis dans un sens ou dans l'autre. Hastings demanda à l'adjudant de vouloir bien seulement *y réfléchir* et l'adjudant dit qu'il

le ferait. Au bout d'un moment, Hastings s'en alla, disant que l'adjudant l'avait blessé.

Dans toute l'affaire, il était évident que l'adjudant avait agi en toute équité et avec la plus entière correction. Il était dans une position difficile mais il avait fait de son mieux. On ne pouvait lui faire le reproche de négliger son travail. Mais, si souvent que l'adjudant se le répétât, il s'apercevait qu'en définitive il en avait décidément marre de toute l'histoire. Il y avait, conclut-il, des limites en toutes circonstances, et Hastings, l'état-major, le capitaine et la guerre dépassaient les leurs ; passé un certain point, rien de tout cela ne relevait plus de sa responsabilité.

La présente, disait l'adjudant aux officiers assez avisés pour l'écouter, était sa quatrième guerre et sa huitième opération d'envergure limitée, sans compter d'autres difficultés d'ordres divers rencontrées durant ses nombreuses années dans l'Armée. En fait, ce n'était pas entièrement exact, mais l'adjudant en était venu à le croire, ce qui valait presque mieux. Le vrai de la situation, que l'adjudant gardait pour lui sauf dans de rares lettres à sa femme, c'est qu'il avait travaillé au parc auto d'une division pendant quinze ans avant d'être affecté à la compagnie, et que cette affectation était le résultat d'une erreur issue du fait que la compagnie avait été, avant les jours de la guerre partielle, constituée en unité de transport et que l'adjudant y avait été envoyé par distraction comme mécanicien. Que les choses aient ainsi tourné était sans doute la faute de l'état-major ; au moins l'adjudant ne doutait-il pas d'eux pour *cette affaire-là*.

Au début de sa carrière, l'adjudant avait accidentellement tiré sur un général, pendant l'instruction au fusil. Heureusement le général n'avait perdu qu'une oreille dont, avait-il dit en riant à l'adjudant devant le tribunal militaire, il n'avait pas besoin car il n'entendait pas tellement de choses qui valaient la peine d'être entendues, après tout. Le général avait toutefois prétendu que l'adjudant n'avait pas le droit de tirer sur lui pendant qu'il procédait à l'inspection des troupes, même si les coups n'étaient partis que dans l'affolement, comme le prétendait l'adjudant pour sa défense. Le général déclara qu'à son avis, la meilleure mesure de réhabilitation pour l'adjudant, selon tous les principes d'action sociale des temps modernes, serait d'être fusillé à son tour, mais pas dans l'oreille. Lorsque l'adjudant entendit cela, il se leva devant le tribunal et dit que pour la première fois de sa vie il avait honte de s'être engagé dans l'Armée.

Quand le président du tribunal, un major, entendit ceci, il pria l'adjudant de garder son calme et de dire, sans que cela figure au procès-verbal, ce qu'il désirait faire de sa vie. Quand l'adjudant dit que tout ce qu'il désirait c'était de faire une carrière honorable et d'obtenir le grade d'adjudant (à l'époque il était beaucoup moins que cela, deuxième classe, en fait), le major fit observer au général qu'il faudrait probablement traiter l'adjudant autrement que les soldats de type ordinaire, et le général admit qu'il trouvait le témoignage de l'adjudant très émouvant. Il fut convenu de mettre l'adjudant à l'amende d'un mois de solde tous les mois pendant cinq ans et de l'envoyer à l'instruction automobile loin dans le Nord. Le général dit qu'il pensait sans même y réfléchir à des tas d'endroits où l'adjudant réussirait peut-être, mais il lui rappela qu'il devrait penser à réduire sec toutes ses dépenses désormais, car il vivrait sur un budget plutôt limité.

L'adjudant apprit à vivre frugalement (même à présent il oubliait encore de toucher sa solde et, quand l'état-major l'envoyait, il était toujours surpris) et répara des véhicules pendant quatorze ans, mais intérieurement, il était furieux. A cause de son boulot au parc automobile, il manqua plusieurs guerres et opérations d'envergure limitée, et en outre sa femme (qu'il avait épousée avant de s'engager) avait honte qu'il n'eût pas été tué comme les maris de nombre de ses amies. En conséquence, lui et sa femme s'étaient séparés sans formalités et l'adjudant (qui *était bien* devenu adjudant se mit à raconter aux gens qu'on venait d'envoyer au parc auto qu'il trouvait personnellement que son travail était un grand soulagement après avoir subi une guerre et trois opérations d'envergure limitée. Ils paraissaient le croire, ce qui était parfait, mais l'adjudant conservait l'impression qu'on le privait du champ le plus large offert à ses capacités. Il passa dans une caserne avec une section de tout jeunes soldats et leur enseigna tous les chants de guerre qu'il savait.

En septembre de son avant-dernière année dans l'Armée, l'adjudant eut un énorme coup de veine. Il songeait souvent que cela s'était déroulé un peu comme un film de guerre. Une jeep dont on lui avait confié la réparation explosa alors qu'elle était stationnée devant un bordel, blessant grièvement un lieutenant-colonel et son aide de camp qui attendaient, devaient-ils témoigner par la suite, que le quartier fût envahi par la police civile. Ils avaient été avertis du raid et avaient décidé de se rendre sur les lieux pour assurer la protection des soldats. En conséquence de l'enquête

ultérieure, l'aide de camp fut dégradé au rang de caporal et expédié pour faire des conférences sur l'hygiène aux forces des premières lignes. Le lieutenant-colonel fut promu colonel et l'adjudant fut envoyé au trou pour six semaines. Quand on le libéra, on lui rendit ses galons et une commission civile de révision lui annonça qu'il était versé dans le transport de troupes. Le président de la commission lui dit que cela élargirait son champ d'expériences et qu'il serait ainsi sur le théâtre — bien qu'il ne doive pas y être engagé — d'une opération d'envergure limitée. Debout devant les six hommes, ses galons hâtivement recousus, tremblant encore, l'adjudant avait été incapable de réaliser sa chance inouïe. Cela paraissait totalement incroyable. Plus tard, recevant d'un officier ses instructions, il apprit qu'il assumerait les fonctions d'adjudant des transports pour une opération importante menée en secret sur une côte lointaine. Dès qu'il eut la parole, l'adjudant demanda s'il pouvait obtenir une permission de convalescence de trois jours, et l'officier lui dit que c'était prévu dans le règlement ; il y avait droit en raison du travail qu'il avait fourni.

L'adjudant emprunta une jeep et parcourut plusieurs centaines de kilomètres entre son poste et un bourg obscur où son épouse, séparée de lui, travaillait comme serveuse. Il la trouva assise au balcon d'un cinéma, regardant un film de guerre et pleurant d'un air absent. Tout d'abord, elle refusa toute relation avec lui, mais quand il lui eut raconté tout ce qui lui était arrivé, elle le toucha avec tendresse et lui dit qu'elle ne pouvait croire que cela avait marché. Ils se rendirent ensemble à l'hôtel, car la propriétaire de sa femme n'aimait pas que ses pensionnaires rentrent avec des inconnus, et ils bavardèrent longtemps ; et pour la première fois l'adjudant dit qu'il était effrayé de ce qui lui arrivait, en même temps que ravi. Il était absent depuis si longtemps qu'il ne savait même plus s'il devait avoir confiance en lui-même. Sa femme lui dit que finalement, après quinze ans, elle se sentait fière, et elle lui dit qu'elle savait qu'il se débrouillerait bien. Plus tard, il s'en souvint. Mais il ne se souvint jamais de lui avoir dit que c'est seulement la détresse qui fait l'homme.

Ils couchèrent ensemble et cela marcha presque bien ; ils restèrent ensemble presque jusqu'au bout, mais alors tout commença à se gâter. L'adjudant dit qu'il ne pourrait probablement pas lui écrire parce qu'il se rendait dans une zone à sécurité renforcée, et elle répondit qu'elle était tout à fait d'accord du moment qu'il n'y aurait pas d'interruption dans les chèques d'allo-

cation. En entendant cela, l'adjudant se remit à trembler sous une vieille douleur réveillée, et il lui dit que la jeep avait explosé parce qu'il avait volontairement omis de réparer un conduit d'essence détérioré. Elle lui dit que, si tel était le cas, il méritait tout ce qui lui était arrivé. Il lui répondit que rien de ce qu'il avait jamais fait n'était de sa faute, et elle dit qu'il la dégoûtait.

Après quoi tous deux s'habillèrent, terriblement déprimés, et l'adjudant conduisit la jeep à une vitesse ridicule pour rejoindre son poste. A mi-chemin, il s'aperçut qu'il n'était plus en état de conduire pour un moment, et il descendit et vomit, tandis que la route déserte lui emplissait les yeux de poussière et que les phares des rares voitures l'épinglaient, impuissant, contre les feuillages desséchés.

Quand l'adjudant arriva à la compagnie, on en était juste au début de la guerre limitée et il fut en mesure de prendre immédiatement les choses en mains. Il apprit tout d'abord que son prédécesseur avait été transféré pour des raisons d'incompétence émotive et renvoyé à l'arrière comme chef d'un parc automobile. Ensuite il découvrit que son travail était totalement non combattant, que ses fonctions ne couvraient que le décodage, le rangement et la transmission des communiqués de l'état-major divisionnaire à la compagnie et en sens inverse, et il en éprouva au début un sentiment de trahison noire, presque comme s'il eût passé toute sa vie à l'Armée pour s'apercevoir que c'était absolument sans rime ni raison. Le capitaine de la compagnie communiquait avec l'état-major de cent à cent cinquante fois par jour ; il cherchait à se tenir au courant de tout, y compris des dernières doctrines en matière de maintien du moral. D'autres officiers avaient aussi des messages, et entre-temps les soldats lui apportaient sans cesse de l'argent en le suppliant de transmettre leurs salutations à des parents par l'intermédiaire de l'état-major. L'adjudant jugeait cela répugnant, mais le pire était de traîner la savate à l'arrière des unités lors des combats, sous une charge de dix à quinze pièces d'équipement radio et d'énormes rames de papier qu'il devait présenter aux officiers chaque fois qu'ils avaient envie d'écrire. En outre ses poches étaient bourrées de communiqués de l'état-major que le capitaine réclamait de temps à autre. C'était une position humiliante ; c'était le pis qui lui fût jamais arrivé. Quand ils n'étaient pas au combat, l'adjudant étouffait

sous les communiqués dans les deux sens ; il lui devenait impossible de concevoir la vie sans eux : il suait, soufflait et dormait parmi un amoncellement de feuilles de papier. Il se mit à écrire à sa femme de courtes lettres, lui disant en substance que tout ce qu'elle avait dit était l'exacte vérité. Lorsqu'il avait des loisirs, il réquisitionnait un chronomètre et s'efforçait de calculer la date de sa libération en minutes, secondes et dixièmes de seconde.

Puis, au début du premier été, l'adjudant eut son second et dernier coup de veine, et il lui parut longtemps que tout avait tourné pour le mieux, après tout. Il cessa d'écrire à sa femme presque aussitôt après que le capitaine eut été rappelé à l'état-major et qu'un nouveau capitaine, plus jeune, eut été affecté comme commandant de la compagnie. Ce nouveau capitaine ne s'intéressait pas du tout aux transmissions ; le premier jour, il dit à l'adjudant qu'avant de se laisser submerger par un flot de messages, il lui fallait d'abord s'acclimater à la situation. Cela convenait parfaitement à l'adjudant ; aussitôt il vit le changement s'établir en d'autres domaines ; c'était de la magie. Les messages de l'état-major parurent diminuer ; il se passait des journées où on les comptait par dizaines seulement et l'adjudant s'aperçut qu'il avait du temps libre ; il entama la rédaction d'un court roman sur ses expériences au combat en quatre guerres et huit opérations d'envergure limitée. De plus, son rôle au combat s'était radicalement modifié. Peut-être en raison de la nouvelle doctrine de familiarisation du capitaine, il fut autorisé à prendre un fusil, et de temps à autre il lâchait même une balle avec précaution, visant avec soin en l'air pour éviter tout danger de toucher quelqu'un de son bord. Une fois, tout à fait par accident, il toucha un des arbres de l'ennemi (on attaquait la forêt ce jour-là) et détruisit un arbrisseau ; ce fut un des moments de vérité de sa vie. D'autre part le nouveau capitaine l'informa qu'il entrerait en liaison avec l'état-major huit fois par jour, pas une de plus.

L'adjudant s'engagea donc dans une des périodes les plus satisfaisantes de sa vie. Les lettres de sa femme cessèrent brusquement après qu'elle l'eut informé qu'elle était passée hôtesse, et il réduisit sans heurt l'allocation qu'il lui versait de trois dollars par mois ; personne ne parut s'en apercevoir. Il se couchait tôt et dormait toute la nuit, mais il lui arrivait souvent de se lever à quatre heures parce que commencer une nouvelle journée était un plaisir. Alors, juste au moment où l'adjudant en venait à la conviction

ravie qu'il n'était nullement maudit entre les hommes, Hastings posa un problème aigu à sa conscience.

Hastings, une espèce de simple soldat, avait demandé une permission de convalescence depuis des mois, pendant la mauvaise période de la vie de l'adjudant, mais le vieux capitaine avait su comment manœuvrer. Maintenant, le nouveau capitaine disait qu'il lui fallait s'acclimater à la situation, aussi la responsabilité incombait-elle à l'adjudant de s'occuper d'Hastings, de lui dire qu'on ne pouvait déranger le capitaine pour le moment. Durant un temps, Hastings écouta patiemment ces discours et s'inclina mais soudain, sans raison apparente, il soumit une *nouvelle* demande de permission. A dater de ce jour, c'en fut terminé de la paix précaire de l'adjudant. Hastings insistait pour que le message parvienne au capitaine, et le sous-officier lui disait qu'il serait acheminé mais que le capitaine refusait de le prendre parce qu'il était encore en période d'adaptation. Aussi l'adjudant gardait-il la demande dans un tiroir, mais alors Hastings se mit à venir tous les jours sous la tente pour demander quelle décision le capitaine avait enfin prise. L'adjudant comprit immédiatement qu'Hastings était fou, car il y avait dans ses yeux une expression farouche, et il disait même que le capitaine était un lâche puisqu'il refusait de le rencontrer. En outre, Hastings prit l'habitude de rendre visite à l'adjudant à n'importe quelle heure de la journée pour déclarer que le capitaine se conduisait de façon anormale et qu'il fallait faire quelque chose. Quand l'adjudant décida enfin qu'il en avait assez de tout cela, il alla trouver le capitaine pour lui dire ce qui se passait et lui demanda si, au moins, il ne voulait pas jeter un coup d'œil à cette lettre idiote d'Hastings, mais le capitaine dit qu'il lui faudrait au moins plusieurs mois pour s'acclimater à un niveau suffisant pour assumer des responsabilités de jugement ; en attendant, il ne fallait pas le déranger avec des demandes inhabituelles. Puis le capitaine se pencha sur son bureau et dit, rien qu'entre eux deux, qu'il avait l'impression qu'Hastings était fou : il ne se conduisait pas en adulte dans une situation faite pour des hommes. En entendant cela, l'adjudant éclata d'un rire énorme et transmit la réponse à Hastings dans l'espoir qu'il en serait satisfait et que désormais cet homme lui ficherait la paix, mais Hastings dit que tout cela prouvait qu'il avait raison : le capitaine était un dément. Hastings demanda à l'adjudant s'il l'aiderait à faire enfermer le capitaine. *Tout* continuait donc : le capitaine disant une chose et Hastings une autre,

tous les deux cinglés ; et en plus la guerre limitée se poursuivait ; elle se poursuivait comme si elle ne devait jamais cesser, et naturellement elle ne cesserait pas. L'adjudant aurait récrit à sa femme s'il n'avait pas totalement oublié son adresse et jeté antérieurement toutes ses lettres.

Hastings et le capitaine étaient à présent continuellement sur son dos, et ni l'un ni l'autre n'avaient la moindre idée de ce qu'ils faisaient. Seul un homme ayant traversé quatre guerres et huit opérations d'envergure limitée pouvait réaliser l'ampleur de l'effort de guerre. Trois jours par semaine la compagnie devait s'emparer d'une *forêt ;* trois jours par semaine elle devait se soucier des hauteurs, et le lundi ils avaient la charge de pousser des reconnaissances et de dresser les plans *stratégiques,* et tout cela incombait à l'adjudant ; malgré cela ni l'un ni l'autre ne voulaient le laisser tranquille. L'adjudant avait plus de fonctions que n'en pouvait assumer un seul homme : il surveillait les tentes des officiers et maintenait le moral des troupes ; il conseillait les officiers à la lumière de son expérience et il devait aider certains des hommes qui avaient des problèmes personnels ardus ; personne, pas même un vétéran des batailles comme lui, ne pouvait s'en acquitter. Il dormait mal à présent, vomissait presque tout ce qu'il mangeait, s'apercevait que sa vue faiblissait si bien qu'il ne pouvait plus se servir d'un fusil au combat, et il conclut enfin qu'il croulait sous le poids de ses responsabilités. S'il n'avait pas eu tant d'obligations, il eût abandonné sur-le-champ. Ils étaient si ingrats, tous ces salauds. Hastings, le capitaine ; le capitaine, Hastings : c'étaient deux déments et en plus il y avait la question des tentes et des transmissions. Un soir, l'adjudant eut son avant-dernière inspiration. Dans l'angoisse d'une ruse sauvage, il décida qu'il n'y avait qu'une façon de régler la question. Personne n'aurait pu atteindre et soutenir sa cadence.

Il se leva à trois heures du matin et rampa dans la forêt jusqu'à la tente des transmissions, puis, avec soin et méthode, avec amour, il démolit le matériel, de façon qu'il ne puisse plus émettre, et ensuite il le reconstruisit avec furie si bien qu'il parut de nouveau en parfait état. Alors il veilla jusqu'au réveil, en griffonnant de faux communiqués d'état-major et en apposant la mention « *transmis* » à l'encre sur tous les messages de la compagnie à l'état-major. Après le déjeuner, il prit les communiqués et les remit au capitaine, qui déclara qu'ils représentaient bien le merdier de l'état-major ; c'étaient les mêmes que d'habitude. Le capitaine dit

alors que parfois, pas souvent, il pensait qu'Hastings n'avait pas tout à fait tort. L'adjudant se laissa aller à penser qu'il était tombé sur un concept extrêmement fructueux ; c'était unique en son genre. Rien ce jour-là ne le troubla le moins du monde.

Le lendemain matin, il se leva de nouveau très tôt et se glissa parmi les falaises jusqu'à la tente des transmissions où il rédigea trois messages d'état-major avisant le capitaine d'avoir à placer son adjudant à la pointe des troupes. Quand le capitaine les lut, il parut stupéfait et dit que c'était exactement son idée ; l'adjudant prit la tête de la colonne ce jour-là, déchargeant joyeusement son fusil sur les petits oiseaux. Il succomba à un sentiment de puissance extraordinaire et, pour le mettre à l'épreuve, ne rédigea plus de messages de l'état-major durant deux jours, tout en inscrivant les messages de la compagnie sous la rubrique « *transmis* ». Le capitaine dit que c'était un plaisir. Si seulement ces salopards pouvaient rester toujours muets ! Le troisième jour l'adjudant pondit un message ordonnant d'augmenter les pertes de la compagnie de façon à démontrer l'intérêt porté à l'effort de guerre ; deux hommes furent abattus en douce ce jour-là, au combat, par les sous-lieutenants. D'ores et déjà l'adjudant avait conclu qu'il avait sans nul doute surpassé tous les efforts de la civilisation occidentale à travers cinq cents générations de pensée moderne.

L'état-major semblait ne s'apercevoir de rien. Les camions de ravitaillement arrivaient comme toujours ; les chauffeurs jetaient un coup d'œil et lançaient des malédictions aux combattants, puis s'en retournaient. Ils ne demandaient même pas à voir l'adjudant parce qu'il avait fait savoir qu'il était trop occupé pour qu'on l'embête. L'adjudant se dressa un emploi du temps, faisant la sieste l'après-midi de façon à pouvoir préparer des masses de messages de l'état-major au petit matin. Un matin, il se sentit si exceptionnellement bien qu'il répara le matériel, transmit la demande de congé de convalescence d'Hastings sans une hésitation, y apposa la contre-signature en code du capitaine, puis détruisit définitivement le poste radio. C'était le moins qu'il puisse faire, semblait-il, en retour de sa veine insensée.

Ceci se révéla être la dernière erreur de l'adjudant. Un jour après, un caporal arriva de l'état-major pour voir le capitaine, et plus tard le capitaine partit à la recherche de l'adjudant, le visage marqué de confusion. Il demanda qui diable avait permis à Hastings de se faufiler dans la tente et de se servir du matériel ? L'adjudant dit qu'il n'était pas au courant, mais qu'il était

parfaitement plausible que ce fût arrivé ; il avait d'autres fonctions et devait donc quitter de temps à autre la radio. Le capitaine dit que c'était parfait parce que l'état-major avait maintenant ordonné le rappel d'Hastings et pris des dispositions pour qu'il soit admis à l'hôpital. Le caporal était venu parler de quelque chose comme une libération psychiatrique. L'adjudant dit qu'il allait s'en occuper, et il se mit à la recherche du caporal pour lui dire qu'Hastings venait de mourir, mais le capitaine le suivit et dit que ce n'était pas nécessaire car il avait lui-même décidé de l'avenir d'Hastings ; il prendrait désormais l'affaire en mains. Le capitaine jura qu'Hastings ne sortirait pas de sa foutue compagnie ; il le ferait tellement sauter, ce fou, que ce ne serait plus drôle pour personne. Le capitaine dit que c'était *lui* qui dominait la situation, sans l'ombre d'un doute. L'adjudant quitta le capitaine et sortit pleurer pendant une demi-heure, mais à son retour, il trouva la place vide et sut exactement ce qu'il allait faire. Il se tint à l'écart du capitaine jusqu'à la tombée de la nuit et, dès qu'il put le faire sans danger, rédigea un communiqué de guerre totale. Au matin, tout essoufflé, il le remit au capitaine. Le capitaine le lut par deux fois et en saliva de contentement. Il dit que c'était la meilleure chose qui fût jamais arrivée dans toute la malheureuse histoire de l'Armée. Il dit qu'il allait immédiatement faire un discours à ses troupes. L'adjudant déclara qu'à son avis, ce serait parfait ; si le capitaine inspirait les hommes, cela compterait au combat.

L'adjudant ne fit même pas l'effort d'écouter l'allocution idiote du capitaine. Il resta planté derrière et attendit la fin. Quand Hastings intervint après le discours et entama sans grand mal le postérieur du capitaine avec une baïonnette, l'adjudant rigola comme un fou. Mais plus tard, quand il se retrouva devant son matériel démoli, en se demandant s'il arriverait jamais à le remettre en état, il ne fut plus si sûr que c'était tellement drôle. Il se demanda si au contraire il n'avait pas commis l'acte le plus affreux de toute sa vie. Beaucoup plus tard, et en d'autres circonstances, il comprit que ce n'avait pas été le cas.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Final war.

JEAN-MICHEL

FERRER

Décennat

Entre les voies différenciées des lents roulis de couleurs, au centre des forêts de rayonnements que hachurent les crachotis d'énergie, le signal était passé.

Cela survenait tous les dix ans, c'était inéluctable et fidèle à l'heure cosmique. Tous les dix ans, les hommes voyaient les pulsations de mégaradio franchir soudain les invisibles barrages du vide pour atteindre le but lointain.

A chaque fois, ils quittaient la tour et la trame mélancolique de leur attente et de leurs doutes. Ils sortaient et hurlaient la bonne nouvelle, ils l'envoyaient par images et par machines au-delà des collines encore roussies par l'automne et par les guerres, au-delà des camps de réfugiés où le cycle de la radioactivité se bouclait et se rebouclait.

La bonne nouvelle : le signal

était passé. Peut-être, peut-être que cette fois, enfin, on allait pouvoir parler avec *eux*...

Eux : isolés, retranchés, soustraits et enfuis à la fois dans quelque coin du vide, un coin que l'on situait entre Sirius et Epsilon du Grand Chien. Eux qui étaient partis, cent, cent cinquante ou peut-être deux cents années auparavant, trente guerres auparavant, vingt-trois révolutions auparavant.

Et, la bonne nouvelle répandue, chacun attendit une autre nouvelle : la meilleure. Celle qui dirait : ils nous parlent, nous leur parlons ; ils nous disent comment construire des vaisseaux pour aller plus vite que la lumière, ils nous disent pourquoi ils ne sont pas revenus, eux qui le pouvaient.

Chacun attendait cela, dans la période de paix qui durerait autant que l'ouverture de la barrière, là-bas, au milieu du vide. Quand les pulsations de mégaradio ne passeraient plus, la guerre recommencerait à tonner, à tonner pour dix années, quarante saisons.

Chacun attendait : le combattant machénite, au sommet de son tank marin ; le prêtre négatiste, dans son réduit doré ; le chercheur novateur, dans son laboratoire atlantique. Tous, unis tous les dix ans par l'appel de la tour, par la hantise de savoir, de connaître, de parler et de correspondre. Tous, à un bout du pont qui s'était brisé.

Et, à l'autre bout...

A l'autre bout, sur l'unique planète du système double de 29 du Grand Chien, à l'autre bout, une colonie de 600 000 humains, une ville vaste, vaste et dévastée au rythme des révoltes.

Lorsque les premiers colons s'étaient trouvés en face de ce monde, ils n'avaient pu que s'y poser et s'y établir. Il était le seul habitable dans un rayon de vingt années-lumière et le voyage avait été si long. Ils sortirent hors de l'immense et plat vaisseau qui s'était empli, durant des mois, de leurs voix, de leurs vies. Ils trouvèrent des forêts denses et riches, des fleuves divers et frais, des rochers pour construire leur ville. Ils trouvèrent ce monde si bon qu'ils s'y estimèrent chez eux. Ils ne tardèrent pas à faire comme chez eux et, un matin roux et bleuâtre, incendièrent l'automne des flammèches d'une guerre.

SUR TERRE...

La pluie n'avait pas cessé depuis deux jours et on murmurait,

à l'état-major machénite, que les chevaux négatistes s'étaient embourbés en Ancienne-Bretagne.

Les Néo-Novateurs avaient rompu avec la secte principale pour s'établir sur le littoral antarctique et y installer une pile thermique.

La tour de mégaradio se dressait sur son île et sous la pluie, sa base disparaissant dans l'épais brouillard qui montait de la mer criblée de gouttelettes.

Au sommet, dans la salle principale, l'œil de la machine s'était allumé ; il se rayait maintenant des couleurs du spectre, horizontalement, verticalement.

Le premier ingénieur qui pénétra dans la salle le fit fortuitement. Il rapportait à ses camarades des chambrées inférieures un jeu de cartes qu'il avait prit dans le bureau du District-Commandeur. Il se nommait Barth Datchett et cela est sans importance. Il stoppa net devant l'œil multicolore de la mégaradio et poussa un hurlement de joie.

L'instant d'après, il fonçait vers les plus proches bureaux, premier du monde à connaître la bonne nouvelle.

Le soir même, les chevaux négatistes cessèrent de patauger dans la boue bretonne pour rebrousser chemin. L'état-major machénite entra en communication avec la tour pour essayer d'obtenir des détails et les Néo-Novateurs purent installer leur pile thermique sans craindre de voir surgir les faucons novateurs.

SUR 29 DU GRAND CHIEN...

Dans l'été naissant, sur le continent nord, l'arbre impérix étendit ses racines, au premier éclair du matin. Celles-ci atteignirent le lac, tout proche, que les humains avaient nommé Petit-Léman sous l'impulsion de tendres souvenirs et s'y plongèrent avec délices.

Parfaitement éveillé, l'arbre fit se déployer ses branches qui s'ouvrirent à leur tour en corolles larges et mauves.

Tout près de là, des oiseaux rassemblés en buissons perçurent aussi l'arrivée du matin. Leur mimétisme végétal leur servait, lorsqu'il était possible, à éviter l'effroyable piocheur nocturne, amateur de volatiles.

Les gracieux oiseaux se séparèrent, replièrent leurs soyeuses queues ; leurs becs bâillèrent de faim tandis qu'ils remontaient un sentier dallé de bois, en quête de nourriture.

Au bout du sentier commençait le temple, mais les oiseaux l'ignoraient ; ils ne connaissaient que les arbres impérix qui l'entouraient, arbres qu'ils évitaient soigneusement à partir d'un certain tournant.

Dans les caves du temple, Briggens, Incinérateur en premier, s'éveilla lorsque les rayons du premier soleil, réverbérés par un miroir spécial et un cristal, touchèrent son front. C'était un principe sacré. Briggens se dressa et fit les Trois Signes ; puis il se leva, traversa l'étroite pièce et sut immédiatement que l'Evénement s'était produit.

L'Enchâssement brillait ; par sa fenêtre ovale on voyait des raies de couleur qui s'inclinaient ou se redressaient, lentes et belles.

Huit jours auparavant, l'Incinérateur précédent avait déclaré que l'Evénement était beau et souhaitable en soi mais qu'il annonçait toujours des atteintes graves, du feu, du bruit et des morts.

« Il ne faudra nulle pitié ! » avait-il dit. Mais, de pitié, il n'y en avait point dans le cœur de Briggens, Incinérateur en premier. Il n'hésiterait pas une seconde à déclencher le feu.

Il s'approcha, fasciné malgré lui, et posa une main hésitante sur la fenêtre ovale. L'Enchâssement était froid, il bougeait, semblait incendié, mais il ne vivait pas, en fait... L'Enchâssement était mystérieux.

Au-dehors, sur la rive du lac de Petit-Léman, il y avait des hommes, huit hommes décidés et amers à la fois.

Moxas s'était assis, les genoux repliés, et suivait le manège d'un arbre impérix qui, à quelque distance, secouait ses corolles mauves.

— « Pas confiant, Moxas ? »

Le soldat rencontra le visage intelligent et un peu dur de Soltrin, le chef du groupe.

— « Pas confiant, » dit-il, car on ne mentait pas à cette heure.

Soltrin plissa la bouche et ferma une culasse de son arme.

— « Je comprends, » dit-il. « Il serait idiot d'avoir confiance, Moxas. »

— « Pourquoi ? »

— « Parce que nul, en tant d'années, n'a jamais réussi. Depuis que les Incinérateurs tiennent la tour de mégaradio sans savoir

ce dont il s'agit, personne n'a réussi à capter l'appel qui nous parvient à chaque décennat. »

— « Cela veut-il dire que nous ne réussirons jamais ? »

Soltrin sursauta comme si la question le surprenait. Pourtant, il l'avait prévu, il se l'était répétée à lui-même des mois durant.

— « Un jour, peut-être aujourd'hui, » murmura-t-il, « des hommes sains d'esprit atteindront la tour et parleront à ceux de la Terre. » Il ferma à demi les yeux. « Grands soleils, j'aimerais tant que ce soit aujourd'hui, maintenant, ce matin ! »

Moxas se sentit tout à coup honteux d'avoir montré ses doutes. Il reprit son arme en mains et poussa dans l'eau deux cailloux-à-odeur qui avaient commencé de fumer.

« Ça sent déjà mauvais, » dit Soltrin. « Eloignons-nous. »

Ils se rapprochèrent en rampant de leurs six compagnons. Les casques et les armes brillaient au soleil, maintenant. Lurini, le benjamin des attaquants, regarda vers l'horizon et dit :

— « Deux ne va pas tarder à apparaître. »

Avec lui, ils regardèrent. Le second soleil bleu de 29 du Grand Chien allait monter dans le ciel. Ce serait l'heure de l'attaque.

Ils attendirent, muets. Soltrin attendit avec eux, plus angoissé qu'eux parce qu'il était le chef. Il avait tellement étudié le processus d'attaque qu'il avait l'impression de l'avoir accompli et réussi déjà. Il avait lu tous les rapports secrets des attaques précédentes. Il pensa à tous ceux qui, de décennat en décennat, avaient attendu de déclencher le feu contre le temple, dans l'espoir de s'emparer de la tour de mégaradio. A tous ceux qui n'y étaient jamais parvenus.

« Le voilà, » dit Lurini.

Le bord éblouissant de Deux affleurait l'horizon. A un signe de main, les hommes quittèrent la rive du lac, plongèrent sous le couvert d'un arbre impérix et rampèrent entre ses racines buveuses.

D'un coup d'œil, Soltrin examina la situation. Ils avaient le temple devant eux, au-delà de son entourage d'arbres. Pour lancer l'attaque, il fallait d'abord franchir le sentier dallé de bois qui luisait doucement. Sur ce sentier, des oiseaux-buissons se pavanaient, narguant les corolles mangeuses des impérix.

— « Quand je tirerai... » souffla Soltrin.

Les sept comprirent, se tassèrent un peu plus contre le sol odorant, comme pétri de fleurs. Ils ne couraient nul danger tant qu'ils n'apparaissaient pas au pied du temple. A moins d'effrayer

l'un des oiseaux. C'était pour cela que Soltrin attendait avec impatience le départ des volatiles.

Un à un, ceux-ci se lassaient du jeu dangereux qu'ils pratiquaient autour des impérix. Ils s'en allaient vers l'extrémité du lac où poussaient de délicieuses algues charnues.

« Je ne vois plus une seule de ces sales bestioles, » dit Soltrin, après un moment.

— « Moi non plus, » souffla Moxas.

— « Alors... » Soltrin braqua son arme devant lui et pressa la détente.

Une silencieuse gerbe bleue s'épanouit. Les huit hommes se dressèrent et partirent au pas de course.

C'est alors que l'imprévu, le malencontreux, survint. Comme il était survenu au cours de toutes les attaques qui avaient échoué, comme, peut-être, il ne surviendrait pas, un jour...

Un arbre impérix avait réussi à capturer un des oiseaux paradeurs. En une étreinte vorace et horrible, il emprisonnait le volatile, l'attirait dans le sac stomacal ménagé à la base d'une superbe corolle.

L'oiseau commençait de mourir, sa tête pendant au-dehors, quand il vit surgir les hommes. Les hommes, créatures étrangères et haïes.

Sa conscience défaillante concentra ses forces pour un ultime concert. L'air fusa depuis ses poumons dans les orgues de son bec, le bruit déchira le matin et parvint aux autres oiseaux... qui reprirent en chœur. Ils exprimaient ainsi un instinctif mélange de dégoût, d'effroi et de mépris.

Dans la tourelle, Briggens, Incinérateur en Premier, déclencha immédiatement le feu. Les autres Incinérateurs, des Seconds jusqu'aux Vocateurs, étaient rassemblés derrière lui.

Tous, ils virent les huit silhouettes des attaquants se heurter aux dards de feu brutalement jaillis, rebrousser chemin pour se perdre dans le dédale torride et corrosif.

— « Donnez la seconde ligne, » dit calmement Briggens.

Cette fois, quatre des assaillants roulèrent sur le sol et s'y recroquevillèrent comme des plantes mortes. Sur les quatre survivants, deux périrent en même temps, sur la première marche de l'escalier. Leurs armes fusaient sans cesse, vomissant l'énergie bleue sur la façade du temple.

Les deux derniers parvinrent jusqu'au couloir extérieur, empruntèrent la voie qui menait aux caves. C'était Moxas et Lurini.

Ils incendièrent au passage les riches tentures sacrées en hurlant des phrases décousues à propos de la Terre et de la mégaradio.

Le premier, Lurini s'effondra sous le feu de trois soldats, surgis d'un couloir adjacent. Moxas les abattit d'un seul éclair bleuâtre. Il courut éperdument, toujours plus profondément sous le temple, sentant la mégaradio de plus en plus proche.

Deux portes de bois léger volèrent en éclats devant lui, deux soldats tombèrent encore. Il longea une étrange piscine où évoluaient des fibrilles luminescentes et vivaces.

Une seconde, une seconde seulement, au seuil de l'ultime salle, il entrevit l'œil multicolore de la radio, l'écho du signal parvenu au terme de dizaines d'années-lumière. Puis il tomba et s'effrita en mourant comme un feu de branches.

SUR TERRE...

— « Ils ne répondront pas encore cette fois, » dit le District-Commandeur.

L'œil de la mégaradio s'était rayé des dernières bandes de couleurs. Maintenant, le gris habituel l'envahissait à nouveau.

— « Encore... encore dix années ? » interrogea un jeune, incrédule et plus stupéfait que peiné.

— « Encore dix années, » fit le District-Commandeur. Il regarda le jeune ingénieur et ajouta : « J'espère que vous serez là, Maxili. »

Au-dehors, la pluie avait repris. Les chevaux négatistes s'enfoncèrent une seconde fois dans les boues bretonnes, les faucons novateurs apparurent au-dessus de l'Antarctique, menaçant la pile des Néo-Novateurs.

Sur l'unique planète de 29 du Grand Chien, les Incinérateurs brûlèrent un arbre impérix en l'honneur de l'Enchâssement redevenu gris et les attaquants, dans leur refuge souterrain du continent des volcans, mirent un trait noir sur le chiffre 18 de la dix-huitième attaque.

Supergéantes, soleils nains, vifs comme des étincelles et à la matière extraordinairement dense, céphéides aux halos diffus et essaims de matière en reconversion s'unirent pour dix nouvelles années terrestres et fermèrent la voie de la mégaradio... Au-delà de Sirius, très loin de la Terre et très loin des deux éclatants soleils de 29 du Grand Chien.

MONICA

STERBA

La chambre de Cyprien

Dans la nouvelle surnaturelle de type classique, l'accent est mis sur le décor, l'ambiance, les détails minutieusement mis en place pour peu à peu suggérer une atmosphère, édifier l'inquiétude, engendrer la frayeur. Dans celle de type moderne, ce sont au contraire les répercussions psychologiques du phénomène surnaturel sur le protagoniste qui sont placées au premier plan. La présente nouvelle, dans tout ce qu'elle a de mystérieux et d'inexprimé, en est un exemple.

P. H.

De l'extérieur, la maison que j'habitais paraissait on ne peut plus convenable. Ses pignons cocasses et ses larges fenêtres munies de jalousies lui donnaient un aspect d'élégance surannée. Outre que mes moyens ne me permettaient pas de vivre ailleurs, j'estimais que c'était une maison digne d'abriter des gens extraordinaires. Elle aurait dû, me disais-je, avoir pour propriétaire une dame excentrique aussi élégamment démodée que la maison elle-même, rédigeant d'interminables mémoires, et qui aurait attiré chez elle d'autres personnages excentriques : par exemple un neveu dissipé mais charmant, dont les lèvres auraient laissé tomber comme des perles, dans le salon aux tapisseries mitées de la tante, d'éblouissants aphorismes ; d'autres jeunes gens doués : poètes ou peintres en herbe ; un musicien de talent jouant à la flûte ou au violon des mélodies qui seraient montées en flots harmonieux le long des canalisations froides ; un monsieur distingué aux tempes argentées et tiré à quatre épingles qui, dans la fleur de sa jeunesse, aurait posé pour un tableau fameux ou fait l'objet d'un scandale retentissant et qui, peut-être, se serait rangé parmi les très nobles prétendants de notre propriétaire...

Mais, en fait, la maison n'abritait qu'un mobilier graisseux et des tapis déchirés et, en guise de propriétaire, un logeur : petit homme courtaud fumant des cigares de mauvaise qualité, qui avait la mine harassée de ceux qui occupent le bas de l'échelle sociale, et dont l'unique mérite était de se manifester très rarement. Quant aux autres locataires, c'était pour la plupart des serveuses irlandaises, pauvres mais joviales, qui passaient le plus clair de leur temps hors de la maison, travaillant avec acharnement afin d'économiser de l'argent pour retourner mener dans leur pays une vie plus agréable. Parfois, tard dans la soirée ou le dimanche après-midi, elles recevaient leurs amis et, dans ces occasions-là, une bruyante musique d'harmonica s'élevait des canalisations froides.

La grande ville dont j'avais rêvé tout au long de mes années d'étudiante provinciale me décevait à bien d'autres égards encore. Mon travail était monotone et routinier. Parmi les rares personnes que j'avais rencontrées, il n'en était aucune avec laquelle j'eusse vraiment envie de me lier. Les poèmes que j'écrivais en secret, sous l'effet d'une laborieuse inspiration, étaient refusés

successivement par tous les éditeurs de moins en moins réputés auxquels je les envoyais.

Mais la ville offrait des compensations : je parcourais allégrement les salles des musées et des galeries d'art ; je m'étais inscrite dans une bibliothèque privée et passais des samedis entiers au milieu de piles de bouquins poussiéreux, me délectant non seulement des articles étranges que je trouvais à lire, mais aussi de la présence des vieux messieurs distingués, aux tempes argentées et tirés à quatre épingles, qui fréquentaient assidûment les lieux et avec lesquels, cependant, je n'échangeais jamais un mot. Il m'arrivait parfois, bien entendu, de tenter de m'évader de tout cela pour vivre dans le présent. C'est à la suite d'une de ces tentatives, au retour d'une soirée bruyante durant laquelle j'étais restée tristement assise sur un canapé entre deux personnes qui se parlaient par-dessus ma tête en m'ignorant totalement, que je rentrai à la maison pour trouver toutes les jeunes Irlandaises discutant sur les marches de l'escalier, en proie à une vive agitation. Je demandai ce qui se passait et appris qu'Isabelle Kelly, la jeune fille qui habitait la chambre au-dessous de la mienne, était soudain tombée gravement malade et s'était mise à cracher le sang. Elle avait été emmenée à l'hôpital pour y subir une opération et devait ensuite aller se reposer à la campagne. Ses compagnes ignoraient si elle reviendrait jamais à la maison.

Deux semaines s'écoulèrent. Tout en m'apitoyant sur le sort d'Isabelle, je ne pouvais m'empêcher de penser que la maison était devenue bien calme depuis que la musique de l'harmonica ne s'y faisait plus entendre. Mais, un soir, s'éleva du radiateur un son tel que je n'en avais encore jamais perçu dans la maison. Je crus d'abord qu'il se passait quelque chose d'anormal dans la tuyauterie ; mais je compris bientôt qu'il s'agissait d'un air de flûte : quelqu'un — mais qui diable cela pouvait-il être ? — jouait au-dessous de moi ce qui me parut être du Schoenberg. Puis, brusquement, la musique atonale cessa et, de mon radiateur, s'éleva une mélodie si fraîche et si joyeuse que, posant mon livre, je demeurai immobile, retenant mon souffle, jusqu'à ce qu'elle eût pris fin.

Les deux soirs suivants j'entendis de nouveau le son de la flûte, mais la joyeuse mélodie ne se répéta pas. La flûte produisait des crachotements et des gémissements semblables au cri de chats qui s'accouplent, ainsi que d'autres sons plus bizarres

encore. J'en vins à me demander s'il s'agissait bien d'une musique de Schoenberg ou de tout autre compositeur, et si l'instrument qui émettait ces notes étranges était une flûte ou au contraire un instrument inconnu de moi.

Le quatrième soir, je décidai d'aller me rendre compte par moi-même de quoi il retournait. Je pourrais alléguer que la musique me dérangeait — ce qui était d'ailleurs la vérité. Je descendis donc l'escalier et allai frapper de façon hésitante à la porte de la chambre qui était autrefois celle d'Isabelle.

— « Entrez, la porte n'est pas fermée à clef, » dit une jeune voix masculine.

J'ouvris la porte et fus accueillie par une nouvelle tempête de sons peu harmonieux. Puis le flûtiste, qui était assis sur le lit, retira l'instrument de sa bouche, l'essuya d'un air méditatif sur la jambe de son pantalon et leva les yeux sur moi.

Je le regardai à mon tour et je me rappelle avoir pensé alors qu'il avait de belles mains, qu'il était très mince et qu'il avait l'air ensommeillé et en mauvaise santé. Comme pour confirmer ce diagnostic, le jeune homme se mit à tousser, d'une petite toux sèche et élégante. Puis, du bout de sa flûte, il me désigna une chaise près du lit et dit : « Je ne peux pas me lever pour le moment. Mais, je vous en prie, entrez et asseyez-vous. »

— « Etes-vous malade ? » demandai-je d'un ton poli en remarquant qu'il était tout habillé et que son lit était fait.

— « Non, je ne suis pas malade, » répondit-il. « Ce n'est qu'un peu de faiblesse. »

— « Vous ne devez pas être bien faible pour jouer de la flûte de cette façon ! » protestai-je.

— « Il ne s'agit pas de faiblesse physique mais morale, » dit-il en replaçant la flûte entre ses lèvres pour jouer la délicieuse mélodie que j'avais entendue la première fois. Sans bien me rendre compte de ce que je faisais, je fermai la porte et me dirigeai vers la chaise.

« Est-ce très grossier de ma part de ne pas me lever ? » demanda le jeune homme.

— « Oui, si vous n'êtes pas malade. Et c'était très impoli aussi de faire du bruit comme vous en avez fait ces derniers soirs. J'essayais de me concentrer sur... »

— « Non, » interrompit-il. « Vous n'essayiez de vous concentrer sur rien du tout. Vous mouriez d'envie de descendre pour savoir qui jouait du Schoenberg. »

— « Mais... je ne voulais pas... je me demandais seulement... »

— « Quoi qu'il en soit, » reprit-il, « ce que je jouais n'était pas de Schoenberg. C'étaient mes propres œuvres. »

— « Pour moi, je crains que ce ne soit que du bruit, » répondis-je en me ressaisissant, bien décidée à me montrer impolie à mon tour.

— « Etes-vous compétente en matière de musique dodécaphonique ? »

— « Non. J'avoue ne pas y connaître grand-chose. »

— « Peu importe : mes œuvres n'ont rien à voir avec la musique dodécaphonique, » dit le jeune homme d'un ton de vive satisfaction.

— « A quelle musique s'apparentent-elles ? » demandai-je.

— « Elles sont basées sur un système dérivé des phases de la lune, des ondes de la mer, ainsi que d'autres mouvements et phénomènes organiques. Dans une certaine mesure, elles tirent aussi leur origine de musiques occidentales peu connues ; mais dans une certaine mesure seulement. Car l'art, que d'insignifiantes petites écolières se représentent comme un élan vers la lumière, n'est en fait... » (ici il baissa la voix) « qu'un grotesque tâtonnement dans l'obscurité... »

— « C'est justement l'impression que me donne votre musique, » interrompis-je.

Il se mit à rire puis proposa : « Si nous prenions un verre ? » Et, désignant d'un geste vague, du bout de sa flûte, un coin de la chambre, il ajouta : « Sur une des planches de ce placard il y a une bouteille de whisky bon marché. Voulez-vous aller la chercher ? Vous trouverez aussi des verres. »

Quand je revins vers lui, il mâchonnait le bout de sa flûte d'un air pensif. Je restai un moment debout, tenant la bouteille et les verres en me demandant où les poser. Enfin, alors que je n'y comptais plus, il tendit une main pour m'aider.

— « Vous devez être habitué à ce que les gens travaillent pour vous ? » remarquai-je.

— « Oui, » répondit-il innocemment, « plutôt trop, même. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis venu m'installer dans cette affreuse chambre. Personne ne sait où je me trouve à présent — excepté vous, bien entendu. »

— « Cela signifie sans doute que vous êtes ici pour fuir vos dévoués admirateurs et vous consacrer à la composition ? »

Sans relever le sarcasme de ma question, il répondit d'un ton méditatif : « Pas précisément. J'ai des doutes en ce qui concerne la composition. Comme tous les arts, la musique n'est qu'un ordre dénué de sens, que l'on prétend vouloir rattacher à la confusion du monde extérieur. »

— « Mais vous venez de dire que l'art constituait un tâtonnement... »

— « C'est ce qu'il devrait être. Nous en avons assez des microcosmes et des abstractions fumeuses. L'art doit reprendre sa fonction de représentation. Et il n'y a rien à représenter, sinon du désordre. »

— « Mais la musique n'est représentative en aucune manière. Et tout cela n'est que du dadaïsme, ou une des dernières imitations de ce mouvement. »

— « Sottises ! » s'écria le jeune homme. « Le mouvement dada n'était que faux désordre, comme le sont ses imitations actuelles. C'est le véritable désordre que nous devons atteindre. Imaginez un homme malpropre, vêtu d'un pyjama trop large, éméché ou bourré de drogue, rampant à plat ventre sous son lit pour chercher une chaussure qui ne s'y trouve pas, s'imaginant que le matin est venu — alors qu'on est encore au milieu de la nuit — et qu'il doit se lever pour se rendre à un bureau d'où il a été congédié depuis longtemps. Voici une créature en proie à un délire extrême. C'est là l'essence de l'art véritable. »

— « Et c'est ce que vous voulez mettre dans votre musique ? » demandai-je.

— « Non, pas y mettre ! » répondit-il. « Disons que cela devrait y être, tout comme l'homme malpropre est sous son lit. Ecoutez. »

Il prit sa flûte et se mit à jouer, soufflant et aspirant l'air après chaque note de sorte que le son produit ressemblait un peu au braiment d'un âne en colère. Au bout d'une minute, n'en pouvant plus, je mis mes mains sur mes oreilles. Le jeune homme cessa de jouer et me sourit. Il y avait quelque chose de troublant dans son sourire et dans ses yeux, anormalement brillants sous leurs paupières lourdes de sommeil. Je me demandai, avec une inquiétude aussi brusque qu'inattendue, si c'était seulement ce qu'il appelait de la « faiblesse morale » qui l'empêchait de se lever.

« Vous me regardez, » protesta-t-il aussitôt, « de l'œil perspicace et soucieux d'une infirmière en puissance. La plupart des

femmes possèdent un instinct maternel dépravé. Elles se laissent séduire avec la mine d'anges secourables venus assister un malade. Dans toute nymphomane se cache une créature au voile blanc amidonné, sentant les antiseptiques et tenant à la main un thermomètre ou un clystère. Il faut que vous me promettiez de ne plus jamais me regarder de cette façon. »

— « Je ne vous regardais pas du tout de la façon que vous dites, » m'écriai-je d'un ton furieux. « Je déteste la maladie et je ne voudrais pas vous soigner, quand bien même vous seriez mourant ! Quant à ce que vous dites des infirmières et des nymphomanes, il me semble avoir lu quelque part... »

— « Allons, » me dit-il, « mettez fin à ces protestations agressives et buvez votre whisky. »

— « C'est vous qui vous montrez agressif, » protestai-je, « et terriblement grossier par-dessus le marché. Et je vous ferai observer que vous non plus, vous n'avez pas touché à votre whisky. »

Il prit son verre avec une moue et le reposa en disant : « Ce n'est pas moi qui l'ai choisi. »

— « Vous voulez dire que ce whisky appartient à Isabelle ? »

— « Je ne sais pas. J'ignore même qui est Isabelle. »

— « Isabelle Kelly, la jeune fille qui habitait cette chambre et qu'on a emmenée à l'hôpital parce qu'elle était atteinte de tuberculose. Je suis surprise qu'on n'ait pas enlevé toutes ses affaires. Mais nous ne pouvons pas boire ce whisky s'il lui appartient. »

— « Je n'en avais pas l'intention, » dit-il. « Je voulais seulement vous en offrir pour me montrer hospitalier. »

— « Vous comportez-vous toujours de cette façon ? » demandai-je en portant mon verre à mes lèvres d'un air distrait.

— « Oui, » répondit-il. « Et je ne pense pas que vous y voyiez d'objection car, dans ce cas, vous ne seriez pas là, en train de boire l'horrible whisky d'Isabelle. »

— « Ce whisky appartient donc à Isabelle. Et je n'ai pas l'intention de rester ici à le boire en votre compagnie, puisque vous en concluez que je n'ai pas d'objection à faire à votre attitude, ce qui est absolument faux. »

— « Très bien, » reprit-il. « Vous voulez des excuses ? En voici : je regrette de vous avoir froissée. Je ne compte pas recevoir d'autres visites que la vôtre et j'espère que vous reviendrez. »

— « Merci. En attendant, je m'en vais. »

— « Mais vous reviendrez, » affirma-t-il. « Et, maintenant que

j'ai dit cela, vous allez vous sentir plus froissée encore et considérer que votre amour-propre vous interdit de remettre les pieds dans cette chambre ! Allons ! A quoi bon toutes ces sottes mesquineries ? Pourquoi ne pas venir me voir, tout simplement, alors qu'il est évident que vous en avez envie et que je souhaite que vous veniez ? »

Ce fut seulement trois jours plus tard que je me décidai à aller frapper de nouveau à la porte de la chambre située au-dessous de la mienne. Cette fois-ci, le prétexte invoqué n'était pas le bruit, mais le silence ; et, quand la même voix me répondit : « Entrez ! », j'eus du mal à dissimuler mon soulagement.

— « Je me demandais... » dis-je sur un ton défensif et sans franchir le seuil de la porte. « Je sais que vous méprisez les infirmières en puissance et les femmes à l'instinct maternel trop développé, mais je me demandais, ne vous ayant pas entendu jouer de la flûte depuis plusieurs jours, si ce que vous appelez votre faiblesse morale s'était accentuée. »

— « Non, » répondit le jeune homme. « Je me porte parfaitement bien et, si vous ne m'avez pas entendu jouer, c'est parce que j'ai abandonné la musique. »

— « Pourquoi ? » demandai-je, sans savoir si je pouvais, ou devais, en exprimer du regret.

— « Ainsi que je vous l'ai dit, j'ai des doutes en ce qui concerne la musique. Même celle que je compose est beaucoup trop méthodique : elle ne laisse pas place à ces mouvements désordonnés de l'esprit que je voudrais voir se manifester. De plus, la musique est régressive. Elle fait appel, par son rythme, à des mécanismes moteurs primitifs. »

— « Cependant, vous dites que vous voulez des mouvements désordonnés... »

— « Oui, mais des mouvements de l'esprit, non du corps. L'esprit doit être libre pour contempler le chaos... Oui, » reprit-il, « j'ai abandonné la musique et je suis en train d'écrire une pièce. Voulez-vous la lire ? »

— « Certainement, » répondis-je. Il glissa la main sous un coussin placé derrière son dos et en tira une liasse de papiers. Je la pris et constatai avec un sursaut d'étonnement que la pièce était écrite en caractères qui n'étaient pas ceux de notre alphabet.

— « Je regrette, » dis-je d'un ton sec, « mais je ne lis pas le sanscrit. »

— « Ce n'est pas du sanscrit, » riposta-t-il avec un soupir. « Regardez de plus près. »

J'examinai la feuille dont les minuscules hiéroglyphes dansaient devant mes yeux.

« Il ne s'agit pas d'un alphabet connu, » reprit le jeune homme d'un ton las, « c'est simplement une écriture abstraite. »

— « Dans ce cas, » observai-je, « vous aurez sans doute du mal à faire jouer votre pièce. »

— « Elle n'est pas écrite pour être jouée, » répondit-il. « Elle est écrite pour être lue. »

— « Savez-vous vous-même de quoi elle traite ? » demandai-je.

— « Je sais ce qu'elle pourrait exprimer. Pour lire ma pièce, il faut s'efforcer d'imaginer l'inimaginable. Il faut libérer son esprit de tout ce qui fait l'objet du théâtre normal : aussi bien du théâtre tragique ancien, qui traite de l'effondrement des grands, que du théâtre pathétique actuel, qui traite de l'effondrement des petits. Ma règle à moi est celle des trois « désunités », en vertu de laquelle tout est possible mais rien ne se produit, et où le temps, le lieu et l'action sont irrévocablement dissociés. »

— « Parlez-vous sérieusement ? » m'écriai-je.

— « Bien sûr, » répondit-il. Puis, tout à coup, il se mit à tousser et se pencha en avant, en portant une des feuilles de papier à sa bouche. Quand sa quinte de toux fut passée, il froissa la feuille dans ses mains et la jeta sous le lit.

— « Mais c'est une partie de votre pièce ! » protestai-je.

— « Peu importe, » répliqua-t-il. « Une fois écrite, la pièce existe. Et, si je devais attribuer une valeur quelconque aux morceaux de papier qui ne sont que sa forme d'existence la plus insignifiante, je n'aurais pas été capable de concevoir une pièce comme celle-là. »

Je ne trouvai rien à répondre à cette remarque. Le jeune homme se remit à tousser et dut se débarrasser d'une autre page de sa pièce. Bientôt, remarquant que les verres dont nous nous étions servis trois jours plus tôt étaient toujours posés près du lit, j'allai les prendre pour les laver dans l'évier.

Il y eut un silence, que je rompis enfin pour dire, penchée au-dessus de l'évier : « Mais, si vous parlez sérieusement, vous devez désirer un public, même restreint. Je ne conçois pas que

quelqu'un veuille exprimer quelque chose qui ne puisse être transmis à personne d'autre. »

— « Et, si je devais écrire pour un public, que serait celui-ci ? » demanda une voix tout près de mon oreille. Surprise, je me retournai, laissant tomber un des verres dans l'évier. Le jeune homme avait traversé la chambre sans faire le moindre bruit et se tenait debout derrière moi. Il regarda le verre brisé et dit en souriant :

« Je regrette de vous avoir fait peur. Je suis sûr que vous préféreriez me voir couché sur mon lit de douleur, pour avoir l'occasion de jouer les anges secourables. Je trouble les gens quand je suis debout ! »

D'une main preste, il ramassa les débris de verre et les jeta dans la boîte à ordures, sous l'évier. Il avait parfaitement raison : je me sentais troublée. Je me rendais compte à présent que le jeune homme était très grand et que la rapidité et la précision de ses mouvements faisaient contraste avec sa façon de parler affectée et son air perpétuellement endormi.

« Le public, » reprit-il, « désire seulement qu'on lui donne une image de lui-même et persiste à considérer cette image, quelle qu'elle soit, comme flatteuse. Même la satire est une forme de louange. Ceux qui en font l'objet viennent en foule applaudir la pièce qui les ridiculise et s'en retournent plus satisfaits encore de leur personne et convaincus d'avoir ainsi ajouté l'humour et la tolérance à leurs autres vertus. Vous semblez oublier qu'un public est constitué d'individus. »

— « Mais alors, » demandai-je, « pourquoi écrivez-vous ou composez-vous ? »

— « Pour faire passer le temps. Et aussi pour d'autres raisons, » ajouta-t-il en souriant d'une façon qui me mit légèrement mal à l'aise. De nouveau, il fut pris d'une violente quinte de toux. Quand celle-ci eut pris fin, il se dirigea vers le lit pour s'étendre. Je m'approchai timidement pour le regarder, en me demandant si j'oserais lui laisser voir mon inquiétude. Peut-être était-ce cette toux qui l'avait obligé à renoncer à la musique, pensais-je. En fait, il me paraissait surprenant qu'étant affligé d'une pareille toux il eût jamais pu faire de la musique. Le jeune homme restait étendu, immobile et les yeux fermés. Je m'aperçus que son front était humide.

— « Dites-moi, » demandai-je enfin, « avez-vous jamais fait quoi que ce soit pour vous débarrasser de cette toux ? »

— « C'est étonnant comme votre ton devient autoritaire dès que vous me voyez couché sur le dos ! » remarqua-t-il.

— « Je sais que vous ne voulez pas en parler, » repris-je, « mais cette toux est épouvantable. Avez-vous consulté un médecin à ce sujet ? »

Il ouvrit les yeux, m'adressa un sourire et se redressa sur le lit en disant : « Si ma toux vous déplaît vraiment, je vais en changer pour vous. » Se penchant en avant, une main sur la bouche, il émit un son caverneux et sifflant comme en font parfois entendre au coin des rues de vieux mendiants catarrheux.

« Et maintenant, » reprit-il, « en voici une autre, plus délicate mais qui produit toujours son petit effet. Quand on l'émet en sourdine, elle paraît simplement plaintive, comme l'aboiement d'un chien asthmatique. Mais, de l'avis de nos amis les médecins, elle marque le dernier degré de... »

— « Je vous en prie ! » protestai-je. « Je ne vous parlerai plus de votre toux. »

— « Très bien. Je craignais que votre instinct maternel ne reprît le dessus. Et maintenant, si nous parlions un peu de vous ? » Il toussa encore une fois et se laissa retomber sur le lit. « Vous pourriez commencer par me dire votre nom. »

— « C'est vrai ! » m'écriai-je. « Comme c'est étrange ! Nous ne nous sommes même pas présentés l'un à l'autre. Je me demande pourquoi. »

— « Eh bien, » insista-t-il, « comment vous appelez-vous ? »

— « Hilda. Hilda Wendel. C'est un nom affreux. »

— « Pas plus que bien d'autres, » répondit le jeune homme. « Le mien est Cyprien... » Il hésita un instant et ajouta : « Cyprien Meyerbeer. »

— « Ce n'est pas vrai ! » m'écriai-je.

— « Pourquoi pas ? Je suis certain que vous ne mettez pas en doute le nom des autres personnes. Alors, pourquoi ne pas accepter le mien ? »

— « Simplement parce que je ne pense pas que, de nos jours, quelqu'un puisse s'appeler Cyprien. Surtout quand ce quelqu'un a pour nom de famille Meyerbeer. C'est tout à fait le genre de nom dont vous pouviez vous parer vous-même : il possède cette incongruité que vous semblez tant priser. »

— « C'est possible. Mais ne vous paraît-il pas possible que mon amour de l'incongruité vienne du fait même que j'aie été

baptisé Cyprien Meyerbeer ?... Mais assez sur ce sujet. Je désire vous entendre parler d'Hilda Wendel. »

— « Comment ? » demandai-je. « Vous voulez entendre l'histoire de ma vie ? »

— « Oui, tout entière, » répondit le jeune homme en se calant contre ses oreillers et en fermant les yeux.

— « C'est une vie très banale, » dis-je. « Je viens d'une petite ville, pas très éloignée. Je suis ici depuis un an et j'ai un travail très monotone au service des ventes d'une maison d'édition. J'essaye d'écrire des poèmes. Jusqu'à présent ils n'ont eu aucun succès, mais peut-être en auront-ils un jour. Contrairement à vous, je crois encore à la communication des idées... » Jetant alors un coup d'œil vers le lit, je m'aperçus que Cyprien s'était profondément endormi.

Je me levai aussitôt et sortis en claquant la porte avec l'espoir que Cyprien se réveillerait et courrait après moi pour s'excuser. Mais il n'en fut rien.

Il s'écoula quatre jours misérables, au cours desquels je me pris à penser que je m'étais montrée exagérément susceptible. Après tout, si le jeune homme s'était endormi, c'était sans doute parce qu'il était épuisé par la maladie; sa toux devait être authentique et il s'efforçait d'en changer par simple bravade. Mais je ne pus me décider à aller frapper de nouveau à sa porte, bien que mon désir de le voir fût stimulé par le bruit d'une machine à écrire, dont le cliquetis se faisait entendre chez lui à toute heure du jour et de la nuit. Cependant, Cyprien ne pouvait guère se servir de cette machine pour rédiger ses pièces en écriture abstraite !

Le quatrième soir, je trouvai sur ma porte un message rédigé en caractères que je savais lire, et qui disait : « *Chère H. Je suis désolé de vous avoir de nouveau froissée. Je vous prie de me pardonner et de venir me voir.* »

Nous passâmes ensemble une soirée tout à fait semblable à la précédente et qui fut suivie, au cours du mois, de bien d'autres soirées semblables. J'invitai un jour Cyprien à monter chez moi, mais il me répondit : « Je ne sors jamais, » d'un ton si bourru que je ne le lui demandai plus. Alors, je lui proposai d'apporter chez lui quelques victuailles et de préparer un repas pour nous deux. Mais cela aussi, il le refusa, en alléguant qu'il ne mangeait jamais, ou qu'il ne pouvait supporter d'autre cuisine

que la sienne propre. Nous ne prîmes même pas le café ensemble. Mais chaque fois que, d'une autre chambre, nous parvenait l'odeur de viande grillée ou d'oignons frits, Cyprien se précipitait vers la porte pour renifler avec convoitise. Je trouvais son attitude très bizarre, mais j'apprenais peu à peu à ne pas faire de remarques sur ce qui me surprenait.

Au bout de quelques heures de conversation, il arrivait souvent que Cyprien se mît à tousser plus fort, qu'il parût plus ensommeillé encore que d'ordinaire, ou bien encore que, jugeant ses théories par trop révolutionnaires ou son arrogance excessive, je quittasse la pièce. Mais, offensée ou non, je revenais un ou deux soirs plus tard. « Pourquoi ne pas descendre, tout simplement, me voir ? » m'avait-il demandé. Et, toute déconcertée, furieuse ou effrayée que je fusse, la perspective de passer sans lui quelques soirées me semblait plus pénible que la solitude dont j'avais fait jusqu'alors l'expérience.

Je ne le voyais jamais pendant la journée. « Mes journées m'appartiennent, » m'avait-il déclaré. Ce qu'il faisait alors, à part taper de temps en temps à la machine, je ne l'ai jamais su. En fait, je ne savais pratiquement rien de lui. Aux rares questions que je lui posais, il répondait par des rebuffades, d'abord sur le ton de la plaisanterie, puis avec une certaine aigreur.

— « Quoi que je vous dise, » affirmait-il, « vous penserez toujours que je mens, comme vous pensez que je vous ai menti au sujet de mon nom. Il me faudrait dépenser des trésors d'énergie afin d'inventer un Cyprien Meyerbeer auquel vous puissiez croire, alors que le véritable Cyprien est là, en permanence, dans cette chambre. Si vous ne pouvez m'accepter tel que je suis, s'il vous faut un Cyprien passé ou futur, vous devrez renoncer à la compagnie du Cyprien actuel. »

Après cette menace, je ne lui posai plus de questions. Pourtant, je mourais d'envie de savoir, au moins, à quelles fins il utilisait sa vieille machine à écrire grinçante. Ce n'était pas là simple curiosité de ma part. Je persistais à considérer les idées de Cyprien comme confuses, destructrices, sinon tout à fait folles. Mais, paradoxalement, plus il m'entretenait de la futilité des choses, du néant de l'art, de la forme et de l'ordre, de la beauté métaphysique de l'homme malpropre sous son lit, plus je sentais que chez Cyprien lui-même le désordre n'était qu'apparent, la superficialité seulement en surface. J'avais acquis la conviction que le jeune homme dissimulait au fond de son être une

petite flamme de pur génie, comme les atonalités cachent la mélodie — une minuscule semence à laquelle des soins délicats et attentifs permettraient de grandir et de porter des fruits étranges et merveilleux.

J'attendais donc anxieusement de voir son nouveau manuscrit, tout en subissant de plus en plus l'influence de Cyprien. Le soir, j'allais me coucher, la tête lourde, mettant en doute tout ce qui, pour moi, avait compté jusque-là, mais avec la brûlante certitude que l'esprit délirant de Cyprien luttait pour donner naissance à quelque extraordinaire concept. Je ne me souciais plus de rien d'autre. Et lorsque j'entrevoyais dans un miroir mon visage hagard et mes yeux cernés, qui semblaient l'indice de nuits de débauches plutôt que de soirées passées simplement à converser, il m'arrivait de me demander si, au lieu de régénerer Cyprien comme j'en avais l'espoir, je ne finirais pas par me laisser corrompre et anéantir par lui.

A la seule pensée de ce que ma mine défaite et mon assiduité auprès du jeune homme pouvaient laisser supposer, je sentais mon esprit se cabrer. Cyprien, de son côté, ne se montrait nullement entreprenant à mon égard. Peut-être sa maladie rendait-elle impossibles tous rapports physiques. Les très rares mots tendres qu'il m'adressait étaient prononcés sur le ton de la plus extrême désinvolture, et il n'avait jamais été jusqu'à me serrer la main.

D'ailleurs, me répétais-je avec fermeté, mon principal souci n'était pas le côté « physique » de Cyprien. C'est pourquoi je continuais à le fréquenter. Je l'écoutais sans poser de questions. Je riais, alors même que ce qu'il disait me scandalisait. Je m'efforçais de lui prodiguer des encouragements soigneusement déguisés, en lui demandant, par exemple : « Ne comprenez-vous pas à quel point les gens seraient bouleversés s'il leur était permis de lire ce que vous dites là ? »

Puis, un soir, lorsque je frappai à sa porte, bien que celle-ci fût entrebâillée, je ne reçus pas de réponse. Intriguée, je poussai la porte et entrai dans la chambre. Cyprien n'était pas là. Il n'y avait pas non plus de machine à écrire, mais un manuscrit était posé sur le lit. Je refermai la porte et, incapable de résister à la curiosité qui m'étreignait, j'allai ramasser les feuillets. Sur la première page s'étalait ce titre : « UNE RACE A PART », *par Cyprien Meyerbeer.*

« Si les mots de courtoisie sauvage — ou de sauvagerie cour-

toise — peuvent être associés, » disait le texte, « *ce sont ceux dont nous nous servirons pour décrire la dernière œuvre de Mr. Meyerbeer. A supposer, du moins, que celle-ci puisse être décrite. Car il ne s'agit pas seulement d'une nouvelle chronique de la décadence, rédigée dans le style propre au* XXe *siècle. Mais les étranges et sinistres personnages qui font l'objet de cette chronique, peints en fresques obscènes sur une toile de fond sans fin, rivalisent de débauches dont le détail nous est donné avec une brutalité cynique et mordante, rare même de nos jours. Au bout de neuf cents pages de lecture, on demeure accablé par une violence contenue, une grandeur moribonde, qu'il est difficile d'oublier.*

» *Gogo Loewenzahn, l'anti-héros de cette chronique, est le dernier descendant d'une répugnante dynastie de magnats fascistes établie dans une région de l'Amérique du Sud. Gogo, qui est bossu, est un passionné de philatélie. Sa « grotesque petite silhouette » et son « visage de lapin à lunettes » sont bien connus des marchands de timbres et très aimés des collectionneurs du monde entier. Il habite une énorme maison encombrée de meubles, avec une sœur plus jeune que lui, « grande femme sans beauté, secrètement amoureuse de lui, » et dont le seul plaisir dans la vie consiste en fornications occasionnelles avec son chien-loup favori, dont le nom est aussi Gogo.*

» *En quelques pages mordantes, l'auteur nous présente cet étrange couple, ainsi qu'un non moins étrange ramassis de sycophantes, collectionneurs de timbres ou soupirants de la demoiselle, qui campent dans des coins sombres de la maison, « avec le consentement tacite de Mathilde, la sœur, certains de ces personnages étant inconnus de Gogo, le bossu, mais tous par contre étant familiers à Gogo, le chien-loup, à qui son flair a permis de les repérer et qui les déteste. »*

» *Le reste du livre,* » poursuivait l'article, « *est consacré à une description de la collection de timbres de Gogo, ainsi qu'à des remarques occasionnelles sur ce qui se passe dans la chambre voisine, ou encore aux « gargouillis qui se produisent dans l'estomac ulcéreux de Gogo » (le bossu) plongé dans l'examen de ses timbres. A la fin, juste avant que Gogo trouve la mort sous les crocs de son homonyme, il est question des fresques nuptiales qui ornent le plafond de la chambre du bossu et sous lesquelles, sans les voir, il a vécu et va mourir. Car, si Gogo*

est détruit, c'est pour avoir repoussé la maigre et sèche Mathilde, sa sœur, ce qui équivaut de sa part à un refus de la Vie. »

Ainsi donc, Cyprien avait bien écrit un livre qui semblait faire impression sur l'auteur de l'article. Mais qui était ce critique littéraire et pourquoi Cyprien avait-il tapé une copie de l'article ?

« *A première vue,* » lus-je encore, « *il paraît surprenant que près de huit cents pages soient consacrées à un catalogue de timbres. Mais, au fur et à mesure qu'on avance dans la lecture de l'œuvre, on se rend compte que catalogue et « remarques en marge » forment un ensemble troublant, que l'enchevêtrement des « remarques en marge » et de la description de la collection de timbres est fait dans un but précis, de propos délibéré, de sorte que le lecteur est tour à tour transporté et ramené sur terre, à un rythme étourdissant dont la description nous est faite en une langue d'une grande beauté...* »

Au milieu de ce panégyrique de la collection de timbres, je fus moi-même prise d'un soupçon qui me serait sans doute venu plus tôt si je ne m'étais pas laissé emporter par mon désir de voir s'exprimer le génie de Cyprien. Feuilletant rapidement les autres pages, je trouvai la critique d'un nouveau livre qui portait le titre d'EMMERDÉ (1).

« *Toute l'action de ce remarquable petit roman se déroule en vingt minutes, au milieu de la nuit, dans l'appartement en sous-sol d'une sordide maison de rapport. Zed, qu'on pourrait qualifier du sommet de l'anti-héros, se réveille et, convaincu que c'est le matin et non la nuit, se met à la recherche de ses chaussures. Suit un compte rendu très détaillé des sentiments et des pensées qui l'animent tandis qu'il se trouve à plat-ventre sous son lit...*

» *Mr. Meyerbeer, dont le livre précédent,* LE SODOMITE, *décrivait, avec un lyrisme aussi osé qu'inattendu, la passion d'un homme pour sa jument, nous prouve ici qu'il sait traiter de bien autre chose que des caprices d'une passion sensuelle. Mr. Meyerbeer a été accusé d'écrire de la pornographie à peine déguisée en littérature ; il serait plus juste de l'accuser d'écrire de la littérature à peine déguisée en pornographie. Ce livre nous apporte la preuve que Mr. Meyerbeer est un jeune écrivain de grande envergure et d'une profonde sincérité. Mais* EMMERDÉ, *tout comme* LE SODOMITE, *n'est pas une œuvre à mettre entre les mains des gens pudibonds...* »

---

(1) En français dans le texte...

— « Je vois que vous avez trouvé mes papiers, » dit la voix de Cyprien à mon oreille. Je me retournai brusquement : il était debout derrière moi, l'air à demi endormi, et me souriait. Ne sachant que dire, je me penchai pour remettre le manuscrit où je l'avais pris, et m'aperçus qu'il y avait encore quelques feuillets sur le lit. Celui qui se trouvait sur le dessus avait pour titre UN CŒUR ENCORE NEUF, *par Hilda Wendel.* Je le pris et me mis à le lire tout haut, d'une voix que la colère rendait perçante :

« *Miss Wendel, il faut bien le dire, n'a guère de talent. Mais son ouvrage possède cette finesse de perception, cette luminosité du cristal délicatement taillé, qui font de ces poètes de second ordre un élément d'apaisement et de joie. Ses poèmes sont empreints de sentiment bien plus que d'expérience. Tout comme la jeune héroïne de l'un de ses meilleurs poèmes,* ANNIVERSAIRES, *miss Wendel passe, non sans hésitations, des aspirations et des craintes d'une adolescence bien préservée à un monde extérieur brutal, en nous laissant pour nous guider le plus délicat des fils d'Ariane...* »

Je déchirai la page en deux. « Vous n'auriez pas dû faire cela ! » protesta Cyprien. « Le passage que vous venez de lire était plutôt gentil pour vous et je pensais qu'il vous plairait. »

— « C'était ce que vous pouviez faire de plus cruel ! » m'écriai-je. « Ne pourriez-vous employer votre temps de façon plus utile qu'à rédiger des critiques de livres — les vôtres ou les miens — qui n'ont jamais été écrits, simplement pour vous moquer de moi et me bouleverser ? »

— « Comme toute personne qui s'estime offensée, vous voulez faire de vous-même le centre de l'univers, » répondit-il. « J'avais des raisons personnelles pour écrire ces critiques, mais je l'ai fait aussi en partie pour vous. N'allez surtout pas croire, Hilda, que je n'aie pas remarqué ce que vous aviez en tête. »

— « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. »

— « Vous avez été, ma chère, sur le point d'entreprendre une dangereuse mission : celle de me réformer. Vous m'avez soupçonné — ne le niez pas — d'être ce que des jeunes femmes sensibles espèrent découvrir dans de sordides chambres meublées, c'est-à-dire un génie méconnu. Et, si je l'étais réellement, la fin de tout cela, le terme de ces années d'abnégation que vous mourez d'envie de vivre, ne seraient que quelques ridicules critiques littéraires. C'est pourquoi, sans attendre davantage, je les ai écrites pour vous. »

Je m'assis sur le lit et me mis à pleurer. Cyprien s'assit à côté de moi en m'observant du coin de l'œil.

— « Mais... » balbutiai-je entre deux sanglots, « vous ne pouvez pas continuer à ne rien faire. Je ne crois pas que vous ne fassiez rien. Je ne crois pas que vous ne vouliez rien faire. Je ne vous crois pas, Cyprien, voilà tout ! »

— « Me croiriez-vous davantage si je ne vous disais jamais la vérité ? » demanda-t-il. « Donnez-moi votre main. »

Sans même penser à ce que je faisais, je lui abandonnai ma main et il glissa ses doigts entre les miens. Je voulus aussitôt les retirer, mais Cyprien ne me lâcha pas. Sa main était froide comme de la glace, si froide même qu'au premier contact j'avais cru éprouver une sensation de brûlure. Je restais assise toute droite, les yeux secs à présent, sans oser le regarder, envahie d'une crainte indéfinissable. J'aurais voulu me lever pour m'enfuir, mais je ne le pouvais pas. J'avais aussi peur de me lever que de rester dans la chambre. Au bout de quelques minutes, de son autre main, Cyprien se mit à me caresser doucement le poignet. Je demeurais assise, immobile, comme paralysée, et il me semblait que mon sang, qui battait sous ses doigts, était mêlé d'eau glacée. Car les mains de Cyprien ne se réchauffaient pas.

— « Cyprien, » dis-je enfin, reprenant l'usage de la parole et bien déterminée à rompre ce troublant enchantement, « vous... comme vous avez *froid* ! »

— « Cela passera, » répondit Cyprien d'une voix très douce. Mais, au bout d'un moment, il me lâcha la main. Et, malgré ma frayeur, j'en éprouvai aussitôt, et perversement, du regret.

« Vous voyez bien, » dit-il, « que vous ne savez pas ce que vous voulez. Et vous avez peur, comme je m'y attendais. »

Je me levai du lit en m'écriant, furieuse de nouveau : « Peur de quoi ? De vous ? Je n'ai nullement peur de vous ! Et, si vous n'êtes pas malade, comme vous persistez à l'affirmer, pourquoi vos mains sont-elles si froides ? »

Sans paraître le moins du monde troublé par cette remarque, Cyprien me sourit en demandant : « Vous voudriez sans doute discuter avec moi de la complexité de mon système circulatoire. Mais je n'en ai pas du tout l'intention. Le froid, ainsi que je vous l'ai dit, passera. Et maintenant, cela suffit. Revenez demain, quand vous serez moins perturbée. » Il s'étendit de tout son long sur le lit, éparpillant les papiers qui y étaient posés, se mit à plat ventre et toussa violemment dans son oreiller.

— « Oh ! allez au diable ! » m'écriai-je en sortant précipitamment.

Le lendemain je ne retournai pas chez lui, non plus que le surlendemain ni le jour suivant. Au bout de trois jours, une détresse accablante m'avait envahie et je me disais : « Demain je descendrai. Mais pas aujourd'hui : mon amour-propre me l'interdit. »

Cette nuit-là, je rêvai que Cyprien jouait de nouveau de la flûte. La musique s'élevait d'abord en une mélodie pure et claire, qui se transformait bientôt en quelques notes atonales rendant un son de vengeance, pour se terminer en une sorte de cri aigu et horripilant. Mais Cyprien lui-même ne pouvait tirer de sa flûte des sons semblables à ceux que j'entendais... Ce fut un véritable cri qui m'éveilla. J'allumai la lumière et courus vers la porte.

MOLLY O'LEARY

J'SUIS pas le genre de fille à ne pas vouloir s'installer dans une chambre où quelqu'un vient de mourir. Cette pauvre Isabelle ! Mais c'est vrai qu'elle n'est pas morte ici : elle est morte à l'hôpital. Ça s'est passé une semaine avant que j'prenne la chambre. Je n'y aurais même pas pensé, parce que, comme je l'ai dit, c'est pas mon genre ; mais j'ai remarqué tout de suite en entrant que la chambre sentait drôlement le renfermé et que les rideaux, qui n'avaient pas été nettoyés depuis des années pour sûr, remuaient d'une façon bizarre quand il y avait du vent.

Ça a commencé dès la première nuit. Je m'étais couchée vers dix heures après avoir rangé un peu la pièce. J'avais mis ma chemise de nuit la plus chaude, qui est en nylon épais, toutes les couvertures sur moi et une bouillotte aux pieds ; mais j'avais toujours froid, j'arrivais pas à m'endormir, et quand enfin j'y avais réussi je me suis réveillée en sursaut avec l'impression terrible que j'étouffais. J'ai allumé la lampe pour regarder dans la chambre et sous le lit et je n'ai rien vu mais je n'ai pas pu me rendormir et j'ai gardé la lumière allumée jusqu'au matin.

Le lendemain quelques filles sont venues m'aider à installer les meubles pour que la chambre soit plus confortable et quand

elles sont parties j'ai bu une tasse de thé en me disant que j'étais idiote et que la chambre était très bien maintenant. Et je suis allée me coucher toute contente en pensant que la nuit d'avant j'avais seulement fait un mauvais rêve. Mais voilà ce qui ne paraît pas croyable et qui est pourtant vrai, c'est que vers minuit je me suis réveillée et qu'il y avait posée sur ma poitrine une Chose toute moite et gluante et que, même à travers ma chemise de nuit, je sentais ses pieds froids — des petits pieds horribles comme ceux d'une grenouille, et la Chose restait assise sur ma poitrine, lourde comme une pierre. Une sorte de crapaud que c'était sans doute : je n'peux pas savoir, j'y voyais pas assez clair, mais y avait pas à se tromper et vous comprendrez l'impression que ça pouvait me faire si vous avez déjà vu de ces affreux crapauds tout mous. Et celui-là était presque gros comme un chien, brrr ! rien que d'en parler j'en ai la chair de poule ! Et ses deux horribles yeux jaunes qui me regardaient que j'en étais glacée de frayeur, mais grâce à Dieu j'ai une bonne paire de poumons, pas comme cette pauvre Isabelle, et enfin j'ai retrouvé ma voix et j'ai crié : « Non ! » et j'ai hurlé et hurlé, et cette affreuse Chose a sauté du lit en faisant « flac » et je ne l'ai plus vue ni entendue et je suis restée étendue en continuant à hurler.

Alors des gens sont arrivés en courant de tous les coins de la maison, en criant « au secours ! » ou « à l'assassin ! » et finalement j'ai réussi à rallumer la lumière et à aller jusqu'à la porte et, derrière cette porte, j'ai trouvé Mary et les autres. Je suis tombée dans leurs bras comme une hystérique et il a fallu qu'elles aillent me chercher un sédatif parce qu'elles n'arrivaient pas à me calmer. Et puis la jeune fille qui habite au-dessus de moi est venue à son tour en criant elle aussi comme une possédée et en répétant qu'elle ne comprenait pas pourquoi j'étais dans cette chambre puisque c'était un nommé Mr. Meyer qu'était censé l'habiter. Là-dessus j'ai pris un peu la mouche parce que cette fille s'imaginait que le Mr. Meyer en question était avec moi alors que ce n'était pas vrai du tout ; d'ailleurs le propriétaire lui a bien dit qu'elle était folle et qu'y avait jamais eu de Mr. Meyer dans cette chambre. Mais elle a déclaré que nous avions bien dû l'entendre taper à la machine et jouer de la flûte ; à quoi Mary, Rose et les autres ont répondu que non, qu'elles n'avaient rien entendu. C'est alors que j'ai compris que la chambre était hantée et qu'il n'y avait qu'un seul homme capable de s'occuper de ça et de prendre l'affaire en mains :

c'était le Père Gavin, qui fait des exorcismes. Et j'ai ajouté que si on n'allait pas immédiatement chercher le Père Gavin jamais plus je ne recoucherais dans cette chambre. Donc, le lendemain nous sommes allées trouver le Père. Il est venu et s'est mis à réciter du latin ; nous avons observé et attendu et le Père Gavin a dit qu'il y aurait une odeur de soufre qui se dégagerait quand le démon apparaîtrait, mais nous n'avons rien senti du tout que l'odeur de l'encens que le Père agitait. Alors le Père Gavin a recommencé à réciter pendant quelque temps et puis il a dit qu'il pensait que le démon était déjà parti. Il a ajouté qu'après tout nous avions peut-être imaginé tout ça mais là-dessus la fille d'en haut est revenue, tout échevelée, en nous criant de sortir de la chambre de Cyprien, ou quelque chose comme ça. Elle a eu une vraie crise d'hystérie mais le Père Gavin a agité sa sonnette et, vous me croirez si vous voulez, elle est tombée raide et comme morte à ses pieds.

HILDA WENDEL

QUAND je me suis réveillée, je me trouvais dans la chambre à côté de celle de Cyprien et, autour de moi, des gens s'affairaient en jacassant. C'était la dernière chose dont j'avais envie. J'avais envie de rester seule, mais, surtout, je voulais voir Cyprien. Je prononçai son nom à voix haute et me mis à pleurer.

Toutes les filles s'assemblèrent autour du lit ; l'une d'elles s'agenouilla et miss O'Leary se mit à pousser de profonds soupirs. Je me faisais l'effet d'un cadavre qu'on aurait veillé.

— « Parlez-nous de lui, ma chère, » me dit l'une des jeunes filles. « Ça vous fera peut-être du bien. »

— « Le Père Gavin a dit que ce n'était pas la première fois qu'on le faisait venir pour une histoire de ce genre, » dit une autre. « Il paraît que ces démons peuvent commencer par ressembler à de beaux jeunes gens et, ensuite, devenir horribles à voir. »

— « C'était un crapaud qu'était assis sur ma poitrine, » dit miss O'Leary. « Une grosse bête froide aux pieds gluants. Oh ! il me semble que je la sens encore. Froide comme la glace, qu'elle était ! »

— « Pour l'amour du Ciel ! » m'écriai-je. « Qu'est-ce que vous racontez ? »

— « Voyez-vous, » m'expliqua miss O'Leary d'un ton grave, « vous et moi nous avons été entre les mains d'une créature impie qui hantait cette chambre. Possédées par un esprit mauvais, voilà ce que nous avons été. Mais tout ira bien maintenant. Le Père Gavin l'a dit : il l'a compris quand vous vous êtes évanouie. Il a chassé le mauvais esprit. »

« Mon Dieu, » me dis-je, « elle croit vraiment à ce qu'elle dit là ! » Un moment plus tard, les jeunes filles se levèrent pour faire du thé. Je cherchais à rassembler mes esprits pour m'enfuir quand l'une d'elles, que je n'avais pas encore remarquée, se pencha vers moi en murmurant d'un ton timide : « Racontez-moi, je vous en prie. Est-ce qu'il a essayé de vous... Oh ! ce devait être terrible ! Il paraît que c'était si froid, et gros comme l'organe d'un taureau... »

C'était plus que je n'en pouvais supporter et je la repoussai en criant : « Allez-vous-en ! »

— « Voyons, Mona, laisse-la tranquille, » intervint une autre fille. Puis, se tournant vers moi, elle ajouta : « Ne faites pas attention à ce que dit Mona, mon petit. Tenez, buvez une bonne tasse de thé bien chaud. »

— « Je n'en veux pas, » répondis-je brutalement. « Vous êtes folles, toutes autant que vous êtes ! Le jeune homme qui était ici — et je jure qu'il y était — n'a rien à voir avec vos hallucinations. Nous passions des soirées à parler de ses pièces. Il n'avait rien d'un obsédé sexuel. Il était malade — tuberculeux, je crois. Il ne m'a même jamais touchée ! » De nouveau, je me mis à pleurer. Dire que ces filles s'imaginaient que j'avais reçu la visite d'un incube, alors que je n'avais jamais couché avec lui !

— « Voyons, » me dit l'une des jeunes filles d'un ton plein de gentillesse, « nous cherchons simplement à vous aider. » Mais je réussis à me mettre debout, et, bien que la tête me tournât, je me sauvai en courant jusqu'à ma chambre.

Au cours des jours qui suivirent, je fis frénétiquement le tour de toutes les boutiques du quartier, interrogeai le propriétaire et posai questions sur questions à mes voisines stupéfaites. J'étais résolue à prouver qu'il y avait bien eu dans la chambre un être réel. Mais mon enquête resta sans résultat. Le propriétaire était absolument certain que la chambre n'avait pas été occupée jusqu'au jour où miss O'Leary s'y était installée, et il ne voyait

pas comment, même en se servant d'une fausse clef, quelqu'un aurait pu y camper pendant six semaines sans qu'il le sût. Il me dit qu'il était entré dans la chambre une ou deux fois pendant cette période, et qu'il l'avait trouvée exactement dans l'état où Isabelle Kelly l'avait laissée. Les jeunes Irlandaises déclarèrent de façon formelle n'avoir jamais entendu le bruit de la machine à écrire ni le son de la flûte. L'une d'elles m'avait vue, un soir, sortir de la chambre et s'était posé des questions à ce sujet ; une autre avait entendu des pas, mais il pouvait s'agir des miens. Quant au crapaud de miss O'Leary, il avait disparu aussi mystérieusement que Cyprien lui-même, soit sous l'effet de l'exorcisme, soit — comme l'insinuait le propriétaire — parce qu'il y avait des lits plus agréables à fréquenter que celui de miss O'Leary.

Le temps s'écoulait et, ne découvrant toujours pas la moindre trace de Cyprien, j'en vins à considérer la honteuse possibilité que miss O'Leary et moi eussions été toutes deux la proie d'une hallucination de vieilles filles. Mais peut-on rendre visite à une hallucination, nuit après nuit, boire le whisky qu'elle vous offre, lire ce qu'elle a écrit ?... Peut-être les fantastiques déclarations de miss O'Leary étaient-elles exactes et avions-nous, l'une et l'autre, reçu la visite d'un infâme fantôme ? Ce que celui-ci voulait au juste, je l'ignorais. Mais, maintenant que Cyprien s'était volatilisé dans l'air, ce n'était plus après son talent potentiel que je soupirais mais après son corps qui, jusqu'alors, m'avait déjà paru immatériel et dont je n'étais même plus sûre qu'il existât. Je me rendais compte que le seul contact de sa main glacée et les insinuations de Mona avaient enflammé mon imagination qui, à présent, se donnait libre cours. Qu'il m'apparût sous la forme du crapaud décrit par miss O'Leary, ou plus froid que la glace et traînant après lui son linceul, quoi qu'il fût — illusion ou démon — je le désirais. Et si un incube peut, comme l'avaient dit les Irlandaises, « commencer par ressembler à un beau jeune homme pour devenir ensuite horrible à voir », le contraire n'était-il pas vrai et celui-ci ne pouvait-il pas, tel le prince caché sous l'apparence d'une grenouille, se transformer le matin en un beau jeune homme ?

J'attendis donc, nuit après nuit, déchirée entre la frayeur et le désir. Mais rien ne vint : ni message sur ma porte, ni mélodie arcadienne dans le lointain, ni fantôme, ni crapaud. Rien. Et miss

O'Leary, libérée de son esprit malin, ronflait paisiblement au-dessous de moi : je l'entendais à travers le radiateur.

Après avoir effectué toutes les recherches possibles et imaginables, je décidai de ne plus me soucier du Cyprien réel et de poursuivre le Cyprien imaginaire. Tout d'abord je m'efforçai de découvrir si quelqu'un ressemblant à Cyprien avait jamais vécu dans la chambre et, peut-être, y était mort. Mais cela non plus ne me mena nulle part. Je m'adressai alors à des sociétés de recherches métaphysiques et à des médiums. Parmi ceux-ci, certains se révélèrent peu dignes de confiance, d'autres stupides, d'autres encore très intelligents, amicaux et efficaces. Mais aucun ne réussit ni à évoquer l'esprit de Cyprien ni à fournir une théorie satisfaisante pour expliquer son apparition et sa disparition.

Enfin, en dernier ressort, j'en vins à consulter les bouquins poussiéreux sur la démonologie qui garnissaient l'une des planches de la bibliothèque. La plupart traitaient de possession, et les livres disaient tous à peu près la même chose à ce sujet. Je parcourais avec impatience les descriptions des tourments auxquels étaient en proie des jeunes femmes qui avaient des convulsions, avalaient des épingles, proféraient des jurons et des obscénités, luttaient avec des forces occultes, reniaient Dieu et leurs parents et, en fin de compte, étaient exorcisées — généralement par l'ecclésiastique auteur de l'article.

Puis, un jour, je découvris un petit livre rouge ayant pour titre DEMONIALITÉ, OU INCUBES ET SUCCUBES, *traité du Révérend Père Sinistrari d'Ameno (*XVIIe *siècle), publié d'après le manuscrit original en latin découvert à Londres en 1872 et traduit pour la première fois en anglais, avec le texte latin.*

Le Père Sinistrari tentait de prouver l'existence de « *créatures douées de raison, possédant un esprit et un corps différents de ceux de l'homme, mais d'un ordre plus élevé* » — en un mot, des incubes et des succubes. La doctrine exposée était vraiment très étrange :

« *En ce qui concerne les relations avec un incube, dans lesquelles on ne peut trouver le moindre élément d'offense envers la religion, il paraît difficile de dire en quoi elles pourraient être plus répréhensibles que la bestialité ou la sodomie... L'homme porte atteinte à la dignité de son espèce en ayant des rapports avec une bête, d'une espèce très inférieure à la sienne propre. Mais, lorsqu'il s'agit d'un incube, c'est exactement le contraire :*

l'homme, non seulement ne se dégrade pas, mais revêt une plus grande dignité. Et, dans ces conditions, la démonialité ne saurait être plus répréhensible que la bestialité. »

« *Cependant,* » concluait le Père Sinistrari par suite d'un très net revirement théologique, « *les hommes et les femmes, en ayant des rapports avec des incubes dont ils ne savent pas que ce sont des animaux mais qu'ils croient être des démons, pèchent par intention, ex conscientia erronea, et, en conséquence, leur faute est tout aussi condamnable.* »

Ce raisonnement me parut très curieux. Cependant, je lus avec plus d'attention la description que le Père Sinistrari faisait des incubes. Ceux-ci, selon lui, étaient « *fins, subtils et plus savants que les hommes.* » Comme les humains, ils naissaient et mouraient, et se répartissaient en mâles et en femelles. « *Mais,* » ajoutait le Père, « *leur nourriture, au lieu d'être grossière comme celle qui convient au corps de l'homme, doit être délicate et vaporeuse, produite par les effluves spiritueux de tout ce qui, dans le monde physique, abonde en corpuscules volatils, comme, par exemple, le fumet de la viande, et particulièrement de la viande grillée...* » En lisant ces lignes, j'évoquai aussitôt Cyprien, qui ne mangeait jamais rien, debout près de la porte, humant avec convoitise les odeurs de nourriture qui s'élevaient des chambres voisines.

Le Père Sinistrari estimait tout à fait possible de voir des incubes se comporter comme des humains, « *cultivant les arts et les sciences, exerçant des fonctions publiques, entretenant une armée* »... Leurs goûts sexuels semblaient les porter, non seulement vers des femmes mais vers d'autres êtres, des juments par exemple. « *Si une jument cède sans se faire prier au désir d'un incube, celui-ci la cajole et peigne sa crinière en longues et inextricables tresses...* » L'image d'un incube peignant la crinière de sa jument bien-aimée en longues et inextricables tresses me fit d'abord ricaner. Puis je me rappelai le livre non écrit de Cyprien dans lequel il était question de la « passion d'un homme pour sa jument », et je me souvins aussi du chien de Mathilda Loewenzahn.

Pour absurdes que me parussent les théories du Père Sinistrari, elles s'appliquaient à Cyprien mieux que toutes celles qui m'avaient été proposées jusque-là. L'apparence de l'artiste tuberculeux, qu'il avait choisie pour moi, était peut-être son apparence réelle ; la toux elle-même, provoquée par une atmosphère mal-

saine pour lui, ou par les germes de la pauvre Isabelle Kelly, n'était peut-être pas feinte. Et, en prenant l'aspect d'un crapaud, Cyprien s'était sans doute livré à une plaisanterie destinée à effrayer miss O'Leary et à la chasser de la chambre, plaisanterie qui avait eu un rebondissement. Et, à ce point de mes réflexions, je me demandai tristement si l'exorcisme, après tout, n'avait pas fait son effet.

A certains égards les théories du Père Sinistrari étaient extrêmement déplaisantes : la pensée de me trouver en rivalité avec la première jument venue m'était extrêmement pénible. Mais si, pour Cyprien, le fait de séduire un être humain pouvait être dégradant, cela suffisait à expliquer sa réticence... Toutefois, ainsi que je l'appris en poursuivant ma lecture, les incubes ne semblaient pas connaître ce genre de scrupules. Selon le Père Sinistrari, c'étaient des amants passionnés dont la peau n'était nullement froide.

Mais, en parlant du froid, Cyprien avait dit : « Cela passera, » et d'ailleurs le Père Sinistrari ne pouvait avoir raison sur tous les points de détail. En tout cas, son étrange petit livre avait eu pour effet de me convaincre que Cyprien était beaucoup plus qu'une illusion. Je souhaitais vivement pouvoir discuter la question avec quelqu'un de plus savant que moi en latin et en théologie — ou en démonologie.

Au moment où je m'apprêtais à quitter la bibliothèque, je côtoyai l'un de ces vieux messieurs distingués et lettrés pour lesquels j'éprouvais une grande admiration Il leva les yeux vers moi et me sourit. Prise d'une impulsion subite, je m'arrêtai, répondis à son sourire et dis d'une voix haletante : « S'il vous plaît, monsieur... Je ne sais quelle est votre spécialité, mais je me demande si vous pourriez m'aider. J'ai découvert cet étrange petit livre et j'aimerais connaître l'opinion d'une personne qualifiée... »

Il prit le livre, en lut le titre et me demanda avec une bienveillance nuancée d'amusement : « Préparez-vous une thèse sur ce sujet, mon enfant ? »

— « Non, » répondis-je vivement, « je m'intéresse simplement à la question. Mais, si vous n'avez pas le temps... ou si... »

— « Cela ne me prendra guère de temps, » interrompit-il, « et je suis d'ores et déjà au courant des travaux du Père Sinistrari. C'était un démonologiste éminent, bien que quelque peu hérétique. L'une de ses œuvres avait été mise à l'Index, mais a été corrigée — ou, plutôt, amendée — après sa mort. Ce traité sur

la démonialité n'a pas été publié du vivant de Sinistrari ; il a été découvert beaucoup plus tard, par un éditeur français qui l'a acheté pour une somme modique chez un libraire de Londres. Pour ma part, j'ai trouvé le livre dont vous parlez absolument extravagant dans son genre. Bien entendu, on doit s'attendre à ce qu'un démonologiste possède une tournure d'esprit assez perverse. Mais il paraît assez peu probable qu'un traité de cette nature, publié seulement au XIXe siècle et qui apparaît comme une satire, ait pu avoir pour auteur un ecclésiastique... Remarquez bien que je vous donne là une opinion purement personnelle. »

— « Vous voulez dire que ce livre pourrait être un faux, une sorte de document fabriqué à titre de propagande anticléricale ? » demandai-je.

— « Je n'irais pas jusque-là, » répondit le vieil érudit. « Je dirais seulement que je trouve son contenu surprenant et les circonstances dans lesquelles il a été publié assez étranges. Mais, bien entendu, il faut tenir compte des fantaisies auxquelles risque de se livrer un chercheur surmené. »

Cette opinion, bien loin de me décevoir, me remplit d'allégresse. Il me semblait tout à coup clair comme de l'eau de roche que, si un livre qui s'appliquait peut-être à Cyprien pouvait être considéré comme truqué ou simplement fantastique en son genre, Cyprien lui-même, sous l'un de ses aspects du moins, devait être réel. Mon raisonnement, je le savais, était tout aussi peu logique que celui de Cyprien, mais je sentais qu'il était juste.

— « C'est comme l'histoire de l'homme sous son lit, » déclarai-je avec conviction. « Tout peut arriver dans le domaine de l'absurde. » Puis, me tournant d'un air gêné vers l'homme aux tempes argentées qui tenait toujours à la main le livre du Père Sinistrari, j'ajoutai : « Excusez-moi, je vous prie : je ne sais plus ce que je dis ! Mais je vous remercie beaucoup. Vous vous êtes montré très aimable. »

— « Pas du tout, » répondit-il. Lentement, il se leva. Et je constatai, avec un sursaut d'étonnement, qu'il était très grand et beaucoup moins vieux que je ne l'avais cru tout d'abord. Il me sourit d'une façon qui me parut étrangement familière et me tendit le livre. J'aurais voulu lui parler encore, lui demander notamment pour quelle raison il semblait si bien connaître ce sujet ésotérique. Mais la silhouette qui se dressait entre les étagères chargées de livres me paraissait tout à coup effrayante,

et je ne dis rien. Ce fut seulement quand l'homme eut disparu, glissant d'un pas étrangement silencieux sur le plancher métallique, que, condamnée sans doute — et peut-être était-ce là, de la part de mon tourmenteur, un moyen détourné de me rendre service — à être toujours, comme l'homme sous son lit, en retard pour comprendre, je devinai enfin qui il était.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Cyprian's room.

Chronique littéraire

Bilbo ou le prophète du Seigneur des Anneaux

par Gérard Klein

L'œuvre de J.R.R. Tolkien est aujourd'hui considérée par beaucoup de critiques comme l'une des plus importantes de l'époque dans le domaine des littératures de l'imaginaire. Ses qualités sont si évidentes que la comparaison que n'hésitent pas à faire certains entre Homère, Tolkien et l'Arioste ne prête pas à sourire. D'autres, qui estiment que le professeur Tolkien pourrait bien obtenir un jour le prix Nobel de littérature, pourraient se révéler bons prophètes. Cette œuvre d'un abord pourtant assez austère, à peu près dépourvue des piments habituels qui caractérisent de nos jours la littérature, a obtenu en tout cas au bout de quelques années, dans le monde anglo-saxon, un accueil à la fois inattendu et extraordinaire. Ce sont, semble-t-il, les hippies et autres « drop-out » qui lui ont donné le coup d'envoi (1). Elle a gagné les Universités. De là, elle a ravagé l'Amérique. Elle aurait été tirée à plus de cinq millions d'exemplaires, ce qui suffirait à lui conférer une dimension sociologique.

Il est enfin possible, après trente-deux ans, au public français de découvrir le premier volet de la saga des Anneaux. Comme il n'est pas le plus important, il convient de situer ce **Bilbo le hobbit** qui est donné, tout à fait indûment, par l'éditeur français comme une œuvre complète et définitive.

J.R.R. Tolkien est un philologue anglais qui partage avec Jorge Luis Borges le goût et la science de la vieille littérature saxonne. Sa longue fréquentation des mythes et un génie incontestable lui ont donné l'idée et la capacité de créer à son tour une légende. On verra que si **Bilbo le hobbit** présente une parenté de surface avec le **Beowulf**, la

(1) A cet égard, il convient de signaler que les groupes de pop-music, souvent préoccupés de merveilleux et de science-fiction, ont rendu hommage à Tolkien puisqu'une formation a pris pour nom *The hobbits* et intitulé son premier album *Down to middle earth*. De même le groupe « underground » *Pearls before swine* a mis en musique un poème de Tolkien : *Ring thing*, qui figure dans un remarquable album : *Balaklava*. Dans les mois prochains *Fiction* entend présenter une rubrique consacrée à ce courant musical contemporain (musiques pop, électronique, etc.) qui rejoint actuellement le domaine qui nous intéresse et qui semble, dans une notable mesure, avoir le même public.

trilogie du **Seigneur des Anneaux** n'est pas sans évoquer le **Niebelungenlied**. Mais ces sources, Tolkien les a enrichies des apports de sa science. La philologie lui a fourni le moyen d'inventer des noms vraisemblables et harmonieux et d'aller jusqu'à fabriquer des langues inconnues. Ainsi cette œuvre marque-t-elle une nouvelle étape de ce long conflit dialectique entre la pensée et le langage que retrace l'histoire de la littérature. Aussi l'œuvre de Tolkien peut-elle et doit-elle se lire à deux niveaux au moins. Au premier, celui de l'épopée, Tolkien est barde. Au second niveau, il est un lettré qui a réfléchi sur les conditions de la littérature épique et qui a intégré cette réflexion à son œuvre. Il n'a pas répété l'exploit d'un poète antique comme fit MacPherson en écrivant **Ossian**, mais il a introduit dans le genre épique une dimension essentielle du roman, l'ironie. Le miracle, ou si l'on préfère, la preuve du génie de Tolkien, est que ces deux niveaux, l'un épique, l'autre ironique, loin de se nuire, de se détruire, se complètent ici à merveille.

La saga des Anneaux comprend quatre volets et quelques annexes poétiques. Le premier des volets, **The hobbit**, fut initialement publié en 1937, en Angleterre. Il était destiné aux enfants, mais, comme beaucoup d'œuvres de cette nature, il pouvait retenir l'attention d'un public beaucoup plus large. Il est difficile de dire si, dès la parution du **Hobbit**, Tolkien avait dans l'idée une œuvre plus ambitieuse, destinée cette fois aux adultes et dont le cadre et le thème prolongeraient ceux du **Hobbit** ramené du coup au rang d'une introduction. Cette œuvre monumentale que Tolkien mit treize ans à composer fut **The Lord of the Rings (Le Seigneur des Anneaux)**. La première partie, **The fellowship of the Ring (La compagnie de l'Anneau)**, parut en Grande-Bretagne en juillet 1954 et fut suivie de près par **The two towers (Les deux tours)**. La troisième et dernière partie de la trilogie, **The return of the king (Le retour du roi)**, fut publiée en octobre 1955. L'ensemble de la saga comporte plus de 1 500 pages dans le texte original, ainsi que des cartes et des annexes. On peut y rattacher un recueil de ballades dont certaines figurent dans l'œuvre et qui furent réunies en 1962 sous le titre **The adventures of Tom Bombadil**.

Il est assez surprenant que l'éditeur français ne souffle mot, dans les quelques lignes qui ornent le dos du livre, de l'ensemble de la saga et qu'il suggère même délibérément que le succès obtenu en Amérique par l'œuvre revient au seul **Hobbit**. Le lecteur français, s'il n'est pas averti par ailleurs, risque dans ces conditions de se demander pourquoi on fait tant de foin pour un ouvrage certes agréable et témoignant de riches qualités d'imagination et de style, mais qui ne saurait prétendre au statut de chef-d'œuvre de la littérature mondiale. D'un autre côté, on comprend le souci de l'éditeur : il n'a pas voulu donner l'impression qu'il s'agissait d'un ouvrage incomplet et conduire peut-être par là le chaland à attendre que l'œuvre complète soit éditée. Peut-être a-t-il même voulu tenter un coup d'essai avant d'acquérir les droits du **Seigneur des Anneaux** et de le faire traduire. Mais ce calcul mesquin risque d'être un mauvais calcul, car le lecteur adulte déçu par **Le hobbit** risque de négliger, s'il paraît un jour, **Le Seigneur des Anneaux**. Il eût convenu au contraire, comme fit l'éditeur anglais lorsque, voici quelques années, il publia une édition de poche du **Hobbit**, de le présenter comme le « prélude » de la saga.

Ce terme de prélude est fort heureux car l'œuvre, par sa composition, évoque la gigantesque tétralogie wagnérienne, **L'anneau des Niebelungen.** La symbolique de l'anneau est d'ailleurs la même dans les deux œuvres — celle de la puissance — quoiqu'elle soit beaucoup plus raffinée et complexe dans l'œuvre de Tolkien. L'anneau indique

assez, par sa forme même, l'éternité, le perpétuel recommencement. Ce ne sont que des doigts fugitifs et vite réduits en poussière qui viennent s'y glisser, de même que passent dans l'étau circulaire de l'univers et du destin les civilisations éphémères des dieux et des hommes. Chez Tolkien comme chez Wagner, l'anneau ne symbolise pas un éternel retour de l'Histoire avec son cortège de victoires et de défaites, au travers de l'anneau immuable du présent. Et chez Tolkien comme chez Wagner, l'effondrement de puissances plus anciennes va laisser le champ libre aux hommes qui assureront pour un temps la responsabilité du monde.

Prélude, **Le hobbit** annonce, sur un mode mineur, les thèmes plus amples qui vont se déployer dans la trilogie. Sa lecture est donc indispensable à la compréhension de l'ensemble de la saga, mais elle ne permet en rien de préjuger de la puissance et de la profondeur de l'œuvre ultérieure. C'est qu'il s'agit, en même temps, d'une œuvre d'initiation à l'univers imaginaire proposé par Tolkien, et il est logique qu'elle ait été destinée à des enfants. Pour un adulte, si l'œuvre est lue dans le bon sens, c'est-à-dire en commençant par **Le hobbit**, cette découverte est l'occasion d'une renaissance, d'une éducation dans le monde de Tolkien. Et c'est en quelque sorte comme un roman d' « apprentissage » qu'il faut considérer **Bilbo le hobbit**. Au moment de pénétrer dans un univers autre et neuf, il est bon de se refaire des yeux neufs, des yeux d'enfant.

Cet apprentissage est d'abord, selon la règle du genre, celui du héros, Bilbo le hobbit, qui apprend à découvrir le vaste monde qui l'entoure. L'action de la saga se situe en un temps très ancien où les hommes n'avaient pas encore dominé le monde et où il existait bien d'autres espèces dotées de la parole, aujourd'hui disparues. Les contours des océans, comme en font foi les cartes, étaient différents de ceux que nous connaissons. Parmi les espèces non-humaines qui vivaient dans ce passé du mythe, la plus sympathique est sans doute celle des hobbits, hauts comme la moitié d'un homme, légèrement bedonnants et dotés d'un poil brun, épais et chaud, sur la tête et sur le dessus des pieds, ce qui leur fait comme des pantoufles naturelles. Les hobbits sont d'un naturel gai mais plutôt casanier et conformiste. Ils vivent dans des terriers, aiment à manger et à boire et ont au plus haut point l'esprit de famille. Ce sont des gens simples. Or Bilbo le hobbit est arraché à ce bonheur domestique par l'arrivée de l'enchanteur Gandalf et d'une troupe de nains qui entendent le faire participer à une longue expédition. Il ne s'agit de rien de moins que d'aller récupérer un trésor dont s'est emparé par violence le dragon Smaug. Dans le château souterrain jadis creusé par les nains, Smaug veille jalousement sur un tas d'or et de pierreries arrachées aux entrailles de la Terre par le peuple des nains, habiles mineurs comme on sait. Je rappelle ici que le thème du **Beowulf** que je citais tout à l'heure est aussi celui de la reconquête d'un château occupé indûment par un dragon. Il faudra bien entendu, pour parvenir à la Montagne Solitaire qui abrite le château, triompher de bien des périls dont la traversée de la grande forêt de Mirkwood n'est pas le moindre, mais aussi se faire des amis comme les elfes et comme certains humains. Bilbo, de nature casanière comme sont les hobbits, n'est pas chaud pour se lancer dans cette aventure. Mais Gandalf, en sa sagesse, a décelé en Bilbo l'étoffe d'un habile voleur de trésors et peut-être plus encore celle d'un aventurier. Jouant sur la fierté puérile de Bilbo, il le convainc de se joindre à l'expédition. Et, de ce fait, les circonstances font de notre hobbit un peu pusillanime un héros, c'est-à-dire un être qui a cessé de réprimer sa volonté propre comme il faisait quand il avait peur du monde.

Ainsi, l'histoire de Bilbo est-elle celle, habilement contée, d'une chasse au trésor, thème bien propre à enflammer les imaginations enfantines. Mais déjà, au cours de l'action, apparaît un autre thème qui prendra sa pleine dimension dans la trilogie du **Seigneur des Anneaux**. Au cours de l'expédition, Bilbo s'égare un moment dans un labyrinthe de cavernes et y trouve un anneau qui confère à son porteur l'invisibilité, c'est-à-dire la possibilité de la puissance. Ce que cet anneau a fait de son précédent propriétaire, le sinistre et pitoyable Gollum, laisse entrevoir qu'il recèle des forces maléfiques. Ainsi Bilbo ramène-t-il de son expédition, en plus de ses souvenirs et de sa part du trésor, quelque chose de bien plus puissant et de plus inquiétant. Et c'est cet anneau qui, au doigt cette fois de Sam Gagee, neveu de Bilbo, jouera un rôle décisif dans la trilogie du **Seigneur des Anneaux**.

Le problème n'est plus, en effet, dans le **Seigneur des Anneaux**, de retrouver et de conquérir un trésor. Il est, pour tous les peuples qui parlent, elfes, nains, hobbits, humains, de mener la grande guerre contre Sauron le Magicien qui entend s'emparer des sept anneaux de la puissance et devenir le maître du monde, d'un monde où le froid et la mort l'auront emporté sur la vie et où l'esclavage sera le moindre des maux. Par deux fois déjà, la bataille contre la domination d'un magicien noir a été remportée, la première fois contre Morgoth, la seconde fois contre son disciple Sauron. C'est encore contre Sauron que se conduit la troisième bataille, celle dont l'issue est si incertaine qu'elle tient à la volonté et au courage du petit hobbit Sam Gagee. A chacune des guerres, des rois, des peuples et des espèces ont roulé dans la poussière ou se sont vus écartés de la scène du monde pour entrer dans l'oubli. Ainsi les elfes, ainsi plus tard les nains et les hobbits. La troisième guerre voit se consacrer le triomphe des humains, mais rien dans leur victoire ne prédit qu'ils n'auront pas à lutter, seuls, un jour, contre Sauron ou contre l'un de ses disciples et qu'ils n'entreront pas à leur tour, malgré leur bravoure, dans le domaine de la légende, laissant le champ libre à une autre espèce. Dans le monde de Tolkien comme dans le nôtre peut-être, la paix est une joie provisoire.

Il serait déplacé d'entrer ici plus avant dans l'analyse de la trilogie. Il sera bien temps de le faire quand le lecteur français pourra la découvrir. mais il nous paraissait essentiel d'insister sur la continuité qui existe entre **Le hobbit** et **Le Seigneur des Anneaux**, et sur les différences qui séparent les œuvres. **Le hobbit** présente l'univers de Tolkien du point de vue de Bilbo et sur le mode picaresque. Dans **Le Seigneur des Anneaux**, la personnalité pourtant forte de Sam Gagee s'efface — ou plutôt trouve sa vraie place — devant celles des autres protagonistes, elfes, humains et magiciens. Ce n'est plus d'une quête de trésor qu'il s'agit, mais bien d'un drame cosmique, et l'expression devient naturellement épique. **Le Seigneur des Anneaux** est — en dehors de la science-fiction — l'une des très rares épopées — peut-être la seule — de la littérature contemporaine.

Ce caractère épique explique sans doute que Tolkien se défende d'avoir voulu donner aucune signification, symbolique ou autre, à son œuvre. L'épopée n'exprime en effet ni la quête de valeurs ni le conflit de valeurs qui sont au centre du roman et du théâtre. Les valeurs sont données d'emblée et le conflit, manichéen, ne s'établit qu'entre elles et leur négation. Roland ne s'interroge pas, dans la **Chanson**, sur les raisons pour lesquelles il se bat. Mais l'originalité de Tolkien a été d'introduire dans une épopée un peuple, celui des hobbits, et des personnages apparemment communs, ceux de Bilbo et de Sam Gagee, qui doivent découvrir ces valeurs, non qu'elles soient absentes

d'eux, mais parce qu'elles demeuraient pour eux implicites et qu'un drame cosmique est nécessaire pour qu'ils découvrent que leur défense les concerne jusque dans leur paisible vie domestique. Les vents de la guerre ne font pas seulement flotter les gonfanons de chevaliers avides de hauts faits d'armes ; ils peuvent aussi bien arracher les toits des chaumières. Nul n'est à l'abri, comme disait Haldane, et pour l'avoir compris, les plus doux des hobbits peuvent se découvrir un cœur de lion.

Ce n'est pas, je crois, outrepasser l'interdiction faite par Tolkien de rechercher une signification symbolique à son œuvre, que de mettre en lumière quelques traits de structure caractéristiques et qui renvoient, eux, à la sociologie de la littérature. D'abord, la relation déjà signalée entre le thème de **Bilbo le hobbit**, la chasse au trésor, et celui du **Seigneur des Anneaux.** Entre la parution du premier ouvrage et celle de la trilogie a pris place un événement historique considérable, la seconde guerre mondiale, à l'issue de laquelle les forces des ténèbres, incomparablement plus mystérieuses que dans le précédent conflit mondial, ont momentanément reculé, non sans qu'on ait usé de part et d'autre de la magie de la science. Il est difficile de ne pas trouver dans **Le Seigneur des Anneaux** au moins un reflet de cet affrontement planétaire où bien des peuples et des gens de haute souche, comme Aragon, le roi secret, et d'autres de conditions plus commune, comme les hobbits, prirent part.

D'un autre côté, une caractéristique frappante de l'œuvre de Tolkien réside dans l'absence de toute dimension surnaturelle, dans l'oblitération des dieux. Gandalf, magicien blanc, et Sauron, magicien noir, usent de pouvoirs mystérieux, mais ce ne sont, de leur propre aveu, que faits de haute science. Les forces qui sont aux prises dans **Le Seigneur des Anneaux** sont des forces naturelles et la morale elle-même, loin d'être dispensée (ou révélée) par une transcendance, n'est que le fruit raisonnable d'un effort pour rendre le monde vivable. Ce n'est que dans la défaite et en eux-mêmes que les méchants trouvent le châtiment de leurs manquements, et non dans la malédiction d'une divinité. L'univers de J.R.R. Tolkien est rigoureusement et absolument matérialiste. En cela, il se distingue totalement du courant de la littérature fantastique sans pour autant rejoindre celui de la science-fiction.

J'ai souvent développé dans ces pages une théorie de la littérature fantastique selon laquelle celle-ci procéderait de la dégradation des valeurs médiévales et religieuses et de la rémanence, de la réintégration du surnaturel dans la conscience de la société bourgeoise du XIX[e] siècle qui a tendu à le rejeter dans l'implicite mais qui l'a vu ressurgir en tant que fantasme parce qu'elle n'a pas suscité de valeurs de remplacement. La surnature et le châtiment d'un méfait — dont le scepticisme — par la surnature sont les données fondamentales de la littérature fantastique. J'ai tenté de montrer, à l'occasion, que leurs expressions avaient évolué au cours du XIX[e] siècle et au début du XX[e] siècle, dans le sens d'une abstraction de plus en plus poussée des signes de la surnature, signes se résumant dans les œuvres fantastiques les plus récentes à la manifestation d'une justice immanente qui recouvre en quelque sorte un repliement dans la transcendance sur l'objet qu'elle prétendait sanctionner.

L'œuvre de Tolkien, d'où toute référence à la surnature est radicalement absente, ouvre ainsi, dans le second tiers du XX[e] siècle, une nouvelle voie aux littératures de l'imaginaire, ou porte peut-être seulement aux plus hauts sommets des tendances dont les œuvres antérieures indiquaient déjà les linéaments. Elle traite du problème — éminemment actuel — d'êtres quelconques affrontés à d'immenses puissances qui les dépassent et qui risquent de les

écraser, mais qui se situent sur le même plan — matériel — qu'eux. On peut leur donner différents noms, du totalitarisme à l'impérialisme. Mais leur existence atteste l'actualité de l'œuvre, apparemment médiévale et dégagée des contingences historiques, de Tolkien, et c'est peut-être dans cette actualité, clairement ou confusément ressentie par ses lecteurs, qu'elle a puisé son immense succès.

Car ce succès est paradoxal. Voilà une œuvre qui ne fait aucune place aux recettes récentes ou éculées de la littérature de best-sellers. Elle n'accorde en particulier aucune place à la sexualité qui ne serait donc plus un facteur essentiel du succès. Dans **Bilbo le hobbit**, ouvrage destiné au départ à des enfants, cela est assez compréhensible. Mais dans **Le Seigneur des Anneaux**, ouvrage de la maturité, destiné à des adultes, où apparaissent d'attachants ou d'éblouissants personnages de femmes, elfes ou humaines, cela peut davantage surprendre. Non peut-être de la part du professeur Tolkien, universitaire anglais, dont c'est bien le droit d'avoir une conception idéalisée de la femme — et nous nous refusons de proposer ici des interprétations psychanalytiques, à notre sens inutiles — et qui a au surplus obéi scrupuleusement en cela aux règles du genre. Mais de la part de ses millions de lecteurs habitués à des sauces plus relevées. Ou bien le succès vient-il de ce que J.R.R. Tolkien a ouvert la porte d'un étonnant refuge où viennent s'évader les foules de ceux qui sont harassés par les aliénations et les frustrations quotidiennes, où ils trouvent l'envers de leur environnement, une réalité plus réelle que celle qu'ils habitent ?

Cette voie nouvelle de la littérature, caractéristique de notre temps, entre le fantastique, cette réminiscence d'un passé décomposé, et la science-fiction, cet espoir d'un futur intérieur, a été explorée après Tolkien par bien des épigones. Ainsi s'est trouvé constitué ou du moins rassemblé, autour d'une œuvre maîtresse, un courant qui avait déjà un nom et des zélateurs (comme Robert Howard, sur qui il faudra revenir un jour) mais qui manquait de lettres de noblesse : la féerie héroïque (**héroïc fantasy**). Aucun de ses tenants n'a encore acquis la stature de J.R.R. Tolkien, l'homme qui inventa un passé fabuleux et qui, au contraire de Schliemann, fit naître un empire là où il n'existait aucune ruine. Tolkien, au demeurant, semble bien avoir été l'homme d'une seule œuvre. Ses textes secondaires, réunis dans le volume **The Tolkien reader** par les éditions Ballantine, ne lui viennent pas à la cheville. La lyre déposée, l'universitaire reparaît sous le barde. Mais c'est notre souhait que Tolkien, une grande fois encore, comme Bilbo, repose sa pipe et gratte les cordes.

Et d'autres viendront, d'autres sont déjà venus, comme Fritz Leiber qui, avec sa trilogie du Gray Mouser (1), s'est montré un des maîtres de la féerie héroïque.

J'ajouterai, pour conclure, que la traduction de **Bilbo le hobbit** due à Francis Ledoux m'a paru pleinement satisfaisante et que l'ouvrage est d'une présentation fort soignée.

---

(1) A paraître l'an prochain au C.L.A. *(N.D.L.R.)*

Bilbo le hobbit (The hobbit) par J.R.R. Tolkien : éditions Robert Laffont.

RESULTATS DU QUESTIONNAIRE SUR LE « FICTION » RENOVE (n° 185)

1 - **Ce numéro de** Fiction **est le premier d'une nouvelle formule. Que pensez-vous de cette formule telle qu'elle est définie en page 2 ?**
Unanimité favorable (voir plus loin les commentaires).

2 - **Y a-t-il d'autres auteurs non cités par nous que vous souhaiteriez lire ?**
Philip José Farmer
James Blish
Brian W. Aldiss
H.P. Lovecraft
Walter M. Miller
Michel Demuth
Francis Carsac
Leigh Brackett
Jack Williamson
Ray Bradbury
Jack Vance
Murray Leinster
Robert Silverberg
Robert Sheckley
Daniel F. Galouye
Nathalie Henneberg
L. Sprague de Camp

Seuls sont cités ici les auteurs ayant recueilli une proportion notable de voix. Une soixantaine d'autres noms ont été mentionnés, dans des proportions négligeables.
A noter d'autre part que 29 % des réponses au questionnaire réclament, de façon générale, le maintien dans *Fiction* des auteurs français.

3 - **La composition du présent numéro vous a-t-elle satisfait ?**
OUI entièrement : 68 %
OUI avec réserves : 32 %

4 - **Classement général des nouvelles :**
1er - **Le robot vaniteux** de Lewis Padgett : 23 % des points totalisés.
2e ex-æquo - **L'auberge hors du monde** d'Edmond Hamilton et **Un auteur éminent** de Philip K. Dick : 22 %
3e - **Celui qui lisait les tombes** de Theodore Sturgeon : 19 %.
4e - **Voir le soleil en face** de Dean R. Koontz : 14 %.

QUELQUES COMMENTAIRES

N.D.L.R. A la suite d'une omission de notre part, ce questionnaire ne portait pas les mentions « nom » et « adresse ». Beaucoup de nos correspondants ne nous

ayant pas fourni ces renseignements, nous avons donc choisi de présenter l'ensemble de ces commentaires anonymement.

1 - Sur la nouvelle formule de « Fiction »

J'ai commencé à lire *Fiction* en 1959. Le numéro 185 est le meilleur que j'aie lu depuis plusieurs années. J'ajoute à votre programme de la page 2 : ressortez chaque mois au moins un « classique » (dès que les textes ont quelques années, ils deviennent introuvables).

Il s'agit d'une petite évolution et non d'une véritable révolution comme vous le laissiez entendre.

Votre revue sur le point de sombrer dans un pseudo-intellectualisme a retrouvé une seconde jeunesse et, du même coup, sa véritable vocation qui est de distraire (j'ai cru être en train de lire *Galaxie).*

En soi, le mot formule est peut-être exagéré ; il s'agit surtout d'une nouvelle programmation et d'une fameuse. Je suis impatient de lire les prochains numéros.

Excellente formule. Cependant vous auriez dû en profiter pour augmenter le nombre de pages de la revue et la présenter sur un papier *convenable.*

Formule qui m'enchante. Elle va pouvoir faire connaître à la jeune génération des auteurs dont elle a beaucoup entendu parler mais que finalement elle a peu lus.

Une rénovation formidable si elle poursuit les promesses données dans ce premier numéro. Un renouveau total de la valeur littéraire de la revue. En un mot, merci pour cette heureuse initiative.

Excellent ! Mais attention de ne pas devenir un musée d'antiquités ou un terrain d'expériences. Que les récits, anciens ou modernes, soient de qualité !

Très bonne formule qui devrait permettre d'éliminer le fantastique et autres histoires de sorcières, vampires, etc.

Entièrement d'accord a priori. Mais ne va-t-on pas vers un *Fiction* franchement tourné vers le passé ? Ne négligerez-vous pas les auteurs non anglo-saxons ?

2 - Sur la composition du numéro

Satisfaction totale quant au choix des textes, à l'éventail des thèmes et à la personnalité des auteurs.

J'ai aimé, bien sûr. Mais l'ensemble donne l'impression d'être... dépassé.

Il ne m'a pas tellement plu car il n'y a qu'une seule nouvelle de moins de cinq ans. Et si les nouvelles anciennes ne sont pas mauvaises, elles ne sont pas non plus essentielles.

Assez équilibré, mais pas assez de poésie fantastique dans les nouvelles. De courtes nouvelles (2 ou 3 pages) rompraient la monotonie.

Vous avez habilement varié les genres mais ce n'est pas un numéro éblouissant.

Parfait. Le mélange de SF farfelue *(Le robot vaniteux)* et plus sérieuse comme *Celui qui lisait les tombes* est très agréable. La lecture est beaucoup plus variée et attachante.

J'ai apprécié la diversité des genres. Je souhaite aussi que *Fiction* garde ses rubriques. Bravo pour les textes de présentation !

Il y avait fort longtemps que je n'avais pas lu un numéro d'une telle qualité (y compris la couverture qui est excellente).

La nouvelle présentation est supérieure ; les articles sont sérieux, comme toujours, mais les nouvelles un peu au-dessous de la moyenne habituelle. A la place des chroniques, vous devriez mettre des analyses sur les auteurs.

3 - Sur chacune des nouvelles inscrites au sommaire

LE ROBOT VANITEUX

Très amusant. Padgett est parvenu à traiter un sujet relativement éculé sans tomber dans le grotesque ou le vulgaire. Les personnalités de Gallegher et du robot se complètent admirablement pour donner un cocktail des plus savoureux.

Une nouvelle amusante signée par un couple prestigieux. Mais le thème du texte, vraiment mineur, ne supporte pas la comparaison avec les quatre autres thèmes évoqués dans le présent numéro.

J'apprécie le ton employé qui ne se veut pas sérieux, le traitement proposé sur le thème si courant du savant farfelu et génial. Enfin un emploi bizarre et inaccoutumé du robot que nous change des grandes lois de la robotique !

De l'humour. Sans lui, ce texte n'est pas d'une originalité fracassante. J'attendais mieux des auteurs de *Tout smouales étaient les borogoves.*

Récit visionnaire et plein d'humour. On y trouve un orgue à liqueurs (pianocktail ?), ce qui nous rappelle que Boris Vian fut un lecteur et un traducteur de Lewis Padgett.

Réunir l'humour, le suspense et la SF, bravo. J'adore ce robot tellement humain par sa vanité et son inutilité ; et la morale : l'alcool qui libère le subconscient et l'intelligence, est si sympathique.

J'ai cru relire un *Galaxie* ancienne édition, les fautes de typo et de mauvaise traduction en moins. L'histoire robotique n'est pas morte et Gallegher est un personnage que l'on retrouve avec plaisir, le temps de la prohibition étant nul et non avenu.

C'est net, direct. C'est marrant. Mais le héros fait un peu trop « série noire », genre Carter Brown.

Formidable ! « Hénaurme ». J'espère bien que nous reverrons souvent Gallegher. La SF n'est pas si souvent comique qu'il faille nous rationner les histoires de ce genre.

L'AUBERGE HORS DU MONDE

De la SF de cape et d'épée. On croit lire un pastiche d'Alexandre Dumas, outrances et invraisemblances comprises. Mais ce n'est pas dénué d'un certain charme.

Le faux bon sujet — du moins pour Hamilton. On se prend à rêver sur ce que Simak en aurait tiré, et d'ailleurs il l'a fait plus ou moins...

J'ai mis cette nouvelle en première position pour le personnage de Su Suum (le dernier des humains !) : c'est à mon avis le type de personnages qui ont fait l'âge d'or de la science-fiction. Et puis la fin contient toute une morale à méditer.

Cette rencontre de personnages historiques qui badinent comme des concierges fait un peu enfantin ; pour corser le tout, on nous met en plus le dernier homme vivant sur Terre. Cela m'étonne de Hamilton et je trouve cette nouvelle totalement puérile, malgré le côté moralisateur de la fin.

J'aime cette époque du space-opera. Ma première prise de conscience de cette SF remonte justement à Hamilton avec *Les rois des étoiles* au défunt Rayon Fantastique et je n'ai pas eu ma ration suffisante pour chercher au-delà et en-deçà mieux ou moins bien.

Je suis peut-être idiot, mais j'ai trouvé ça plat. Il n'y a que Su Suum que j'aie trouvé sympathique. Il ne doit pas tellement s'amuser avec son petit univers à lui tout seul. Il joue peut-être aux billes avec les planètes.

Une bonne nouvelle de la grande époque. Toutefois le thème du voyage dans le temps n'est pas traité avec rigueur : comment les gens du futur ne se rendent-ils pas compte que, s'ils aident Guinard, ils modifient leur passé et donc leur propre présent, et risquent aussi d'abolir leur existence ?

D'une charmante facilité. Agréable mais pas très fort parce que peut-être trop optimiste (dans la réaction de Guinard), et puis pourquoi diable tourmenter les grands de ce monde après leur mort ? Ne peut-on créer ses propres mythes ?

Thème éculé mais nouvelle sympathique parce que reflétant cette énorme naïveté bien pensante dont sont parfois capables les Américains. C'est le genre de SF qui doit réjouir tous les nostalgiques de la vieille vague (quand on arrive à faire abstraction de l'esprit ultra-réactionnaire qui la caractérise).

UN AUTEUR EMINENT

Très belle nouvelle. On regrette bien qu'on ait enlevé son joujou au monsieur. Rien de plus époustouflant que l'idée de ce Dieu-là !

L'idée de cette nouvelle est renversante mais cette idée aurait dû être amenée, à mon avis, par un récit empreint de plus de solennité. On n'y croit pas beaucoup à la fin.

L'auteur éminent, c'est Dick ; il nous surprend toujours, c'est ça la vraie science-fiction : un décor pas trop insistant, et là-dessus une histoire fabuleuse...

Philip K. Dick me laisse un arrière-goût de « pas assez ». Je suis toujours un peu déçu. Ça ne m'accroche pas suffisamment pour me marquer. Malgré tout, cette nouvelle m'a plu. Surtout la fin, qui est logique.

L'idée d'associer la Bible au transport instantané et de faire de Dieu un simple mortel passant par hasard est digne des meilleurs récits.

Un sujet éculé. Dick s'en tire avec l'application d'un bon élève. Il n'était pas encore, à cette époque, devenu le piètre écrivain grinçant, diffus et complexé de *En attendant l'année dernière*.

Clair, net et percutant. Le sujet (l'origine de l'Ancien Testament) est toujours intéressant. Un des meilleurs Dick que j'aie lus.

Bien que le thème ne soit pas neuf, il est toujours plaisant de le voir traité par un auteur de la classe de Dick. Vivement d'autres œuvres « mineures » de cette valeur.

Nouvelle un peu décevante en raison du ton léger de l'auteur. On pouvait faire mieux sur ce thème : par exemple *Dieu microcosmique* de Sturgeon.

CELUI QUI LISAIT LES TOMBES

Admirateur passionné de Sturgeon, je ne peux que m'enthousiasmer à la lecture d'une nouvelle écrite dans la manière si personnelle de ce géant de la SF. Redonnez-nous souvent des excellents textes de cet auteur.

Une idée de départ très belle mais très mal exploitée. Personnages inconsistants, conventionnels et invraisemblables, peu humains. Cette nouvelle manque d'épaisseur et c'est dommage.

Incontestablement, cette nouvelle a des côtés autobiographiques. Je ne cherche pas, en principe, ce genre de nouvelle dans *Fiction* mais elle nous aide à mieux comprendre l'auteur et son œuvre.

Très mince, très superficiel. Pathétique, je veux bien ; inachevé, sûrement.

Me paraît, de loin, la meilleure nouvelle : style éblouissant, climat extraordinairement sensible, à fleur de peau, dans les relations humaines ; réceptivité vraie de l'auteur à un maximum de sensations, de nuances. Une subtilité rare en SF. Peut-être une des nouvelles les plus belles, les plus achevées parues dans *Fiction*.

Désolé, même le merveilleux Sturgeon ne peut me faire aimer ces trucs de cimetières.

Le souffle du génie passe. Le grand Sturgeon. Une originalité qui frôle la folie sublime.

Laisse perplexe. L'auteur a-t-il voulu dire quelque chose ou a-t-il voulu faire croire qu'il avait quelque chose à dire ? Je n'ai pas aimé.

J'aime en Sturgeon sa profonde humanité, au sens où il recherche un

monde réconcilié, où la compréhension humaine s'élargit, admet tout. J'ai aimé son style sobre qui fait admettre comme naturel ce qui ne l'est pas.

Ce texte traduit de nombreuses tendances de l'inconscient humain. Comme tout le monde, son héros cherche l'absolution avant la vérité. Les tombes, ici, ne sont pas symboles de ténèbres, mais de lumière et de clarté.

VOIR LE SOLEIL EN FACE

Texte en effet prometteur. Mais j'aime moins ce genre de SF et lui préfère le style d'un Padgett, d'un Sturgeon et surtout le genre de SF qu'ils écrivent. Seulement il faut quand même savoir ce qui se fait actuellement.

Récit un peu confus, mené un peu maladroitement. Cependant très poétique et très bien imaginé.

Inutile et confus. Pourquoi ce suicide aberrant dans le soleil ? Nouvelle incompréhensible. Je ne suis pas assez intellectuel pour m'en satisfaire. Ouvrez la porte de *Fiction* aux talents nouveaux, pas aux Koontz.

Nouvelle plutôt mineure et qui pourtant met en évidence la différence entre une nouvelle actuelle et une nouvelle écrite il y a dix ou vingt ans. La convention est beaucoup moins marquée. L'auteur est plus libre. Il n'a pas sans cesse à se justifier.

Fiction aurait tout intérêt à supprimer de ses colonnes ce genre d'élucubrations écrites par des névropathes sous l'influence du LSD.

Bien que le thème de l'astronef-cerveau soit un peu usé, le récit dégage un petit sentiment de malaise qui ne me déplaît pas.

Texte qui nous permet de voir ce qui sépare la nouvelle SF de l'ancienne, surtout dans l'écriture. Quoi qu'il en soit, on trouve dans cette nouvelle une résurgence de *Planète interdite* (le monstre lancé par le subconscient de Jessie).

Histoire sans aucun fil conducteur. Style qui se veut mystérieux et insolite mais qui n'est en réalité qu'embrouillé et plat. J'ai été déçu par cet auteur dont la nouvelle *Les enfants du voyage* se classait dans la moyenne.

Le meilleur texte ce mois-ci. Net, cruel, déchirant. SF pour adultes.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Secrétaire de rédaction : Michel DEMUTH.

Rédaction et administration :
*Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris-9*ᵉ (744 87-49).

Vente et abonnements :
24, *rue de Mogador, Paris-9*ᵉ (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

Le n° : France, 3,50 F ; Suisse, 4,90 FS ; Belgique, 47 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc, 4,03 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 19 F ; Etranger, 20,80 F
1 an : — 37,80 F ; — 41,40 F
C.C.P. 15.813.98

Dépôt légal : 2e trimestre 1969 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan